

ROMAN
IVANYTCHOUK

*

Nouvelles

*

ROMAN
IVANYTCHOUK

*

Nouvelles

*

TRADUIT DE L'UKRAINIEN PAR
GINETTE MAXYMOVYTCH

Kiev Editions « Dnipro » 1983

Ce recueil contient les meilleures œuvres dues à la plume de l'écrivain ukrainien soviétique de renom Roman Ivanytchouk.

Styliste raffiné, psychologue perspicace, fin connaisseur de l'âme humaine, l'auteur sait parfaitement bien architecturer les sujets de ses courtes nouvelles. Pour montrer des caractères forts et rebelles, il ne procède pas de situations extraordinaires, mais dépeint ses personnages au cours de leur vie quotidienne. La langue de ses œuvres est souple et pittoresque. Le lecteur francophone trouvera dans ce livre les traits les meilleurs qui distinguent le style original d'Ivanytchouk.

Іваничук Р. І.

I19 Новели / 3 укр. перекл. Ж. Максимович.— К. : Дніпро, 1983.— 240 с.

Збірник новел відомого сучасного українського прозаїка розкриє франкомовному читачеві духовний світ радянських людей.

70303—235
I $\frac{70303-235}{M205(04)-83}$ 235.83. 4702590200

У2

La coupe de réveillon

Les flocons de neige tourbillonnent derrière la fenêtre. Ils disparaissent dans le néant obscur, bruissent sur les corniches, embrassent doucement les carreaux, et fondent...

Tarass est seul dans la chambre. Huit lits bien tirés, impeccables jusqu'au matin, s'y alignent. C'est aujourd'hui le Nouvel An, et les gars réveillent au foyer des filles.

Sur la table de nuit, près du lit de Tarass il y a une lettre ouverte. C'est Olga qui lui écrit.

« Viens ce soir, demande Olga, nous réveillonnerons au moins une fois ensemble. Je veux boire à notre bonheur ».

— A notre bonheur... Je ne peux pas... Il y a longtemps que je l'ai fait.

Il enfonce sa tête dans l'oreiller pour ne pas voir la lettre. On l'a apportée avant midi, mais même maintenant, deux heures avant le départ du dernier train, Tarass ne sait pas, s'il partira.

Le Nouvel An... Depuis le matin la neige tombe à gros flocons et se pose doucement sur la terre. Dès le matin ses pensées errent dans le passé à travers les sentiers enneigés. S'il y avait au moins une bourrasque ou une tempête de neige, mais non, elle est aussi

légère et épaisse que dans le temps... Non, ce n'est pas une neige, mais une tendre musique inoubliable, ce n'est pas une neige, mais cet amer souvenir saupoudré de la poussière du temps.

Il y avait eu autrefois la même soirée de Nouvel An. L'orchestre jouait une valse. Dans le vestibule, il y avait beaucoup de jeunes filles, connues et inconnues, sur tous les visages rayonnait la joie, et l'or scintillait dans les cheveux. Il allait entre les colonnes et la cherchait. Elle n'y était pas. Et les autres lui étaient indifférentes. Il avait envie de s'en aller.

Tout d'un coup il vit des yeux rayonnants, une couronne de boucles blondes sur le front, une robe rose,— tout cela apparut dans le tourbillon de la valse, il la suivit du regard.

La valse s'est achevée. Rêveuse et fraîche comme une fleur de pivoine, Nelly se tient seule, elle semble attendre... Qui attend-elle ?

Tarass, s'approche, le cœur battant : toc... toc... Il la fait danser, lui propose de passer la soirée ensemble, l'invite à prendre une coupe de vin au buffet. Le vin mousse, chatoie, doux et grisant, comme l'amour.

— Bonne Année !

— Bonne et Heureuse Année !

Nelly rit mais ne vide pas sa coupe. La tristesse envahit le cœur du jeune homme. Lui non plus ne vide pas la sienne.

...Il y avait eu une petite rue endormie du fort sommeil d'avant l'aube, une neige duveteuse, et elle près de lui, aux boucles couvertes de duvets blancs.

— Je vous aime, lâche-t-il, sans réfléchir.

Sa réponse est un sourire furtif, mais il

décèle dans ses yeux une étincelle d'ironie et les mots : « Mais ce n'était que le Nouvel An ! »

On a marché sans y prendre garde sur un bouquet de marguerites blanches, on a brutalement piétiné des mugets.

Et pourtant Tarass a un sourire rêveur. Ce n'est pas la première fois que le visage d'Ola, comme l'ombre de Nelly, apparaissait furtivement à ses yeux pour disparaître ensuite.

La nuit de Nouvel An coulait ses regards dans la chambre vide, les cristaux de neige se précipitaient sur la fenêtre, vers la lumière. Il ne voulait plus songer à rien. Il enfouissait son visage dans l'oreiller pour ne pas entendre les remords de sa conscience.

Il percevait un léger bruit derrière la fenêtre, le réveil faisait tic-tac sur la table de nuit, il allait être huit heures... Tic-tac... tic-tac... un bruit monotone, sans fin...

On dirait qu'on a frappé à la porte. Son désir de ne voir personne était si grand qu'il ne dit même pas « Entrez ! » Mais la porte s'ouvrit et une jeune fille pénétra dans la chambre. De dessous son bonnet émergeaient des boucles saupoudrées de neige, sur les joues roses de froid se dessinaient deux fossettes.

— Nelly !... Une vague de bonheur l'envahit.

La jeune fille ne fut pas désemparée.

— Je savais que tu devais être ici ce soir. C'est pour cela que je suis venue. Chez toi.

— Chez moi ? Mais... la prudence, la crainte, la conscience parlèrent à sa place.

— Je sais, à quoi bon en parler ? Tu iras réveillonner avec moi. Vider la coupe...

Incapable de prononcer un mot, Tarass lui tendit la lettre d'Ola. Mais elle ne voulait pas la lire. Elle regardait Tarass d'un air suppliant et il remarqua quelque chose de très intime, un écho de lui-même dans les yeux de la jeune fille.

— Tu as toute la vie pour vivre avec elle, reprit-elle, et moi, je ne demande qu'une seule soirée. Non, tu ne pourras pas me la refuser.

Une douleur lancinante lui serra le cœur.

— Une soirée ! s'exclama-t-il. Une soirée ! Et ma vie, mon amour, ça ne te regarde pas ?

— Pourquoi, ça ne me regarde pas ? fit-elle tout étonnée. J'ai gardé et apporté ton « je t'aime » aujourd'hui. M'aurais-tu dit ce mot à la légère, autrefois ?

— Je te l'ai dit sérieusement ! répondit Tarass.

— Alors, viens avec moi.

Il lui tendit une main docile et ils sortirent doucement.

La suite fut comme dans un conte de fées. Ils dépassèrent très vite les maisons et se retrouvèrent dans un train qui filait vers l'inconnu. Chez elle ? Chez Nelly ? Vers le bonheur ? Les champs, blancs de neige, défilaient derrière les fenêtres du wagon et s'estompaient dans les ténèbres. Tarass ne ressentait pas la fuite du temps. Nelly ne lui demandait rien, lui non plus ne disait mot. Les villages se succédaient, peut-être même dépassèrent-ils celui où demeurait Ola ? Ah oui... Ola. Le souvenir de ce nom le tira de sa torpeur. Il se souvint :

— Tu m'aimes ? demanda-t-elle, lorsqu'il l'eut embrassée pour la première fois. Tu m'aimes ?

Il n'avait rien répondu alors, incapable de répéter ce mot encore une fois, il ne le trouva pas dans son âme. Sans mot dire Tarass la couvrait de baisers pour son grand amour, mais il ne prononça pas de « je t'aime ».

— Si jamais tu embrasses une fille, nous n'aurons pas de bonheur...

...Et le train filait. Tarass jeta un coup d'œil à sa montre.

— Comment ? Il n'est que huit heures ? Nous avons déjà fait tant de chemin...

— L'heure m'appartient aujourd'hui mais tu n'étais pas un seul instant avec moi. Seulement avec elle.

— Avec toi, je...

— Oublie tout, mais moi, ne m'oublie pas.

— Avec toi, un instant, avec elle, toute la vie. On ne peut pas l'oublier.

— Un instant d'amour vaut plus que toute une vie sans lui.

— Qui m'a frustré de mon amour ?

— Eh bien, moi...

Maintenant Tarass la regarde dans les yeux. Mais il ne les voit pas.

— Pourquoi ne vois-je pas tes yeux ?

— Parce qu'ils sont recouverts du voile de l'incertitude.

— Que tu es drôle ! De quelle incertitude parles-tu ?

— Etait-ce vrai ce que tu m'avais dit autrefois ?

— Ce jour-là c'était vrai et même bien vrai ! Ce mot que je n'ai jamais pu dire à Ola est resté chez toi. Rends-le moi !

Le train s'arrêta enfin. A présent, ils traversaient un champ infini, marchant sur la neige gelée, allant là où brillait la lumière.

Tarass consulta de nouveau sa montre, il était huit heures. Il l'appliqua contre son oreille, elle marchait. Donc, le temps s'était arrêté pour de bon. Nelly était à côté de lui. C'était elle qui, comme une magicienne, avait suspendu le fil du temps et elle attend maintenant que le Nouvel An d'autrefois se répète. Tarass voudrait aussi mais son cœur est triste et vide comme un champ d'automne.

Nelly s'enquit de la raison de son silence, de son indifférence envers elle.

— Je n'ai pas de pensées, répondit-il. Et puis, on ne peut réveiller ni le temps ni la vie avec des paroles vaines.

— Et un mot qui vaille la vie, tu n'en as pas ?

— Tu l'as profané dans le temps.

— Ce n'est pas vrai. Regarde !

A cet instant Tarass aperçut ses yeux. Dans le fond de ses prunelles couvait son « je t'aime » d'antan, pâle lueur lointaine qui allait s'éteindre. Il en eut pitié comme il avait pitié de sa destinée, il avait envie de reprendre ce mot pour en remplir le vide de son âme.

— Rends-moi à moi-même.

— Prends, murmura-t-elle en l'enveloppant de sa chaude haleine, grisante comme le parfum d'un cerisier. Bois le vin que tu n'as pas bu !

Oubliant tout au monde, Tarass but à même ses lèvres.

Un rire cruel le fit revenir à lui :

— Mais ce n'était que le Nouvel An ! Et toi, tu as répandu le vin de ton bonheur !

Qui te l'a dit ? La jeune fille ou la destinée elle-même ?

Nelly disparut comme un fantôme, lui laissant son « je t'aime ». Oh, il n'a cueilli ni marguerites ni muguets pour sa trahison. A qui les donnera-t-il, qui a besoin de fleurs stériles ?

Et le temps coulait. Le jour faisait place à la nuit, la nuit au jour. Il n'y avait personne à côté de Tarass. Il avait vraiment neigé, une tempête s'était levée, il commençait à geler, Tarass n'avait pas la force de lutter. Un champ infini s'étendait à la ronde, une tige de chanvre, solitaire comme lui, émergeait de la neige. Il marchait, mais ne voyait rien devant lui. Ses pieds, ses mains, son corps s'engourdisaient. Il sentait bien que ce n'était pas le gel, mais la solitude qui le ravageait.

Et il cessa de lutter. Un linceul de neige l'enveloppa, des papillons froids se posèrent sur son front, sur son visage et sur ses lèvres.

Mais il aperçut brusquement (il comprit que c'était le dernier songe de l'homme succombant au froid) au loin, une fenêtre ouverte dans l'air glacé. Une vieille femme, sa mère, était assise à table, et à la fenêtre Ola avec un enfant dans les bras. Elle regardait tristement son fils, le berçait, le consolait en lui disant que son papa allait revenir et essuyait une larme furtive. Et dire qu'il avait sacrifié tout cela pour un baiser ! Un chagrin infini l'envahit.

Au dernier moment Tarass s'élança de toutes ses forces, tendit la main et murmura quelque chose, sans bruit. Il sollicitait soit un pardon pour sa trahison soit il voulait dire quelque chose de plus important que cette vie qui s'éteignait.

La neige blanchissait sur son front et fondait sur ses lèvres. Parce que ce mot perdu, son « je t'aime » y couvait.

Il luttait contre la mort, bandait tous ses muscles pour le prononcer. Le froid l'enserait fermement de sa main glacée, glissait vers son cœur, mais ses lèvres remuèrent et murmurèrent... Ce mot était la souffrance même et si ardent que la neige durcie par le froid se mit à se ramollir, à fondre. Tarass le répétait sans fin, et tout s'animait autour de lui...

...Du reste, une main frôla son épaule. Qui était-ce ? Il ouvrit les yeux et clignota sous la lumière éblouissante. Tout d'abord il ne put comprendre ce qui lui arrivait. Ses compagnons de chambre étaient là près de lui.

— Qu'est-ce que tu as vu en rêve, Tarass ? Tu pleurais, dirent-ils en riant.

— J'ai rêvé ? Ah... — il poussa un soupir de soulagement et essuya la sueur de son front.

— On vient de nous dire que tu n'es pas parti. Viens alors chez nous.

Le réveil faisait tic-tac sur la table de nuit, il marquait neuf heures. Il restait une heure de temps avant le départ du train. Tarass sauta du lit et commença à faire fiévreusement ses préparatifs.

— Ne te dépêche pas, on t'attendra, disaient ses amis, calmant sa fièvre.

— Comment ça, vous m'attendrez ? demanda Tarass. Qui ? Moi ? Grand merci de m'avoir réveillé. Je pars réveillonner en famille.

Le père

Cela s'est passé au restaurant de la gare.

Le vieux Panass voulait souper. Il hésita longtemps avant de se décider à entrer avec ses besaces parce que la musique jouait dans la salle et, comme il le croyait, rien que des directeurs devaient être assis aux tables. Mais il devait prendre quelque chose de chaud. Il ôta son chapeau et salua le portier.

— On peut entrer ?

Et il entra.

Il jetait des regards autour de lui, cherchant une place libre. Soudain, il entendit qu'on l'appelait. C'était Marko, une de ses vieilles connaissances. Dans le temps, ils avaient travaillé ensemble au flottage. Il fut bien heureux de le revoir après tant d'années.

En l'honneur de cette rencontre, ils commandèrent de la bière.

Marko le questionnait sur sa vie, Panass était avare de réponses.

— Et les enfants, comment vont-ils ?

— J'en avais une, Olènka, et ça...

— ?

— Elle est allée faire ses études à Lvov. La guerre a commencé. Les gens m'ont dit que les Allemands l'ont arrêtée. Elle n'est pas revenue.

Ils buvaient leur bière, mais ne touchaient pas aux mets.

Panass tira sa pipe.

— Fume donc une cigarette.

— Merci.

Marko commanda une nouvelle tournée.

— Elle peut encore revenir. Parfois on attend longtemps, personne ne vient, et puis...

— Oh non...

— Tout est possible.

Tous les deux n'y croyaient pas, mais tous deux avaient envie de parler comme ça. .

— On dit qu'à Kolomyia, reprit Panass, un fils est revenu chez son père de cette façon-là. Douze ans qu'il était absent, mais il est revenu.

— C'est bien ce que je dis.

— Mais on dit que celui-là n'avait que cinq ans quand il a disparu.

— Et ta fille ?

Le vieux Panass restait pensif, il se souvenait.

— Elle serait maintenant comme celle-là, dit-il, montrant une jeune femme, assise à la table voisine. Il arrêta un moment un regard plein de chaleur sur le beau visage. Puis il sortit une bouteille de sa besace.

— Je reviens de chez ma sœur et elle m'a donné cette bouteille.

— Ben, ramène-la à la maison.

— Je n'ai personne, rien que les murs...

Il versait le breuvage dans les verres et en répandait sur la nappe.

— Si elle revenait, par exemple, j'inviterais tout le village et je ferais un de ces gueuletons...

— A la vôtre, l'ami.

— A la vôtre.

Le vieux Panass pensait à la belle fête qu'il ferait, si Olènka revenait. Il demanda combien d'enfants avait Marko. Il en avait quatre, Dieu merci.

— Et moi, je n'avais qu'une fille... Buvez donc, l'ami, il l'invitait à boire comme s'il se trouvait chez lui, à une fête. Et ma fille était aussi belle que celle-ci...

La jeune femme sourit et Panass crut comprendre que ce sourire lui était adressé, il la salua par-dessus la table. Elle haussa les épaules, étonnée, et murmura quelque chose à son voisin.

Panass parlait ou, peut-être, pensait à haute voix :

— Je ne lui recommandais qu'une chose : apprends, apprends bien. À l'école, on la louait toujours. Elle lisait des livres si savants que moi-même, je ne les comprenais pas.

Il versait verre sur verre et buvait. Il n'entendit même pas Marko payer et s'en aller prendre son train.

— Et si c'était Olènka ? Je l'inviterais à ma table et je lui demanderais si elle se souvient encore de son papa. Ou bien avec tout l'argent qu'il avait sur lui, il lui achèterait un fichu.

Il ne buvait plus, mais fixait seulement la jeune femme et s'imaginait que c'était sa chère fille.

Donc, il lui offrirait un fichu. Ah, qu'était donc un fichu ! Elle ne devait pas en porter. Elle avait grandi en ville. Mais il ne pourrait rien lui acheter d'autre aujourd'hui. Il en avait vu un, à rayures, avec de longues franges dans la boutique de la gare. Eh bien, il irait l'acheter. Il le plierait joliment, viendrait à sa table et dirait : « Je ne sais pas qui vous êtes, mais j'avais une fille Olènka qui aurait eu votre âge, et je vous prie d'accepter ceci ». Et c'est tout.

Il commençait à se figurer la scène : elle ouvrirait de grands yeux, puis se lèverait de table et s'écrierait :

— Papa !

Alors il l'emmènerait à la maison. Il inviterait tout le village et ferait une fête comme on n'en avait encore jamais vue.

La jeune femme le regardait. Il sembla au vieux Panass qu'elle le dévisageait, semblant le reconnaître. Que se passait-il ? Sa vue, troublée par l'alcool, s'éclaircit. Panass vit les traits de sa fille sur le visage de la jeune femme : la même raie au milieu de la chevelure, un visage rond, une fossette sur le menton... Il voulut se lever et crier : « C'est moi, c'est moi ! Ton père ! » Mais il n'osa pas : il n'était pas sûr que ce fut vraiment Olènka. Le mieux serait de faire comme il avait décidé. Et à l'instant même. Titubant, car l'alcool bourdonnait fort dans sa tête, il sortit dans le hall. Il entra dans la boutique. Il acheta le fichu à rayures et à longues franges. Il revint à la hâte, trébuchant contre des paquets. Mais il n'y avait plus personne à table. Le vieux Panass ne s'y attendait pas. C'était comme si on avait tiré de dessous ses pieds la dernière planche d'un pont chancelant, comme si on lui avait extrait le cœur de sa poitrine et, à sa place, on y avait mis quelque chose de froid.

Il savait bien que sa fille Olènka n'était pas ici, aussi ne pouvait-il avoir de la peine. Cependant un vide causé par la perte de sa dernière illusion s'était fait dans son cœur.

Il tenait le fichu à la main. C'était tout ce qu'il avait pour lui. Une grosse larme encore, reste de toute sa richesse, brilla dans ses yeux et roula sur son visage couvert d'une broussaille grise... Et cette larme au goût salé se perdit à la commissure de ses lèvres.

La photo déchirée

Ecoute-moi tranquillement, je te prie. Tu es jalouse de tout ce qui m'approche, tu es jalouse même de ce qui n'existe pas. Non seulement, je n'ai pas le droit de parler à des femmes que je connais autrement que d'un ton officiel, mais encore, pas une vedette de cinéma ne peut me plaire, presque toutes les photos des jeunes filles que j'ai connues autrefois, ont disparu de mon album, de celles qui ont depuis longtemps fondé leur propre foyer et qui aiment leur mari d'un amour autre, peut-être, que le tien, de celles qui ont laissé dans mon cœur un suave parfum de jeunesse. Regarde, mes tempes sont saupoudrées d'argent, nous avons deux fillettes auxquelles nous avons transmis notre jeunesse, j'ai tant de travail et de soucis, et tu trouves le moyen d'être jalouse. Aujourd'hui, tu as déchiré la photo de Lyda. Que t'a-t-elle donc fait ? Est-elle fautive de m'avoir aimé autrefois, ou bien me reproches-tu mon amour pour elle ?

Tu ramasses maintenant les morceaux de cette vieille photo, tu pleures, tu me demandes pardon, tu veux la recoller...

On peut le faire encore, on peut la rephotographier, mais tu ne rassembleras plus ce qui s'est brisé ici, au plus profond de mon âme. Toi aussi, tu as dû avoir quelque chose de sacré. Ce n'était peut-être pas ton premier amour. Est-ce que cela doit être nécessairement de l'amour ? C'était peut-être une de ces belles journées de printemps où tu as ressenti avec toutes les fibres de ton âme la beauté et la puissance du soleil,

quand tu étais en proie au désir fou de te jeter sur le sol et de boire avidement la fraîche rosée d'une belle nuit de printemps où tu t'es sentie vivre pour la première fois ? Cela pouvait être une cerisaie poudrée à frimas un matin d'hiver, ou encore un réveil-lon de Nouvel An, cet unique bal masqué qui se soit ancré dans ta mémoire pour toute la vie ?

C'était sûrement comme ça, n'est-ce pas ? Tu l'as emporté avec toi, comme un trésor précieux, pour le long voyage que représente la vie. Ces instants t'aident à la vivre. C'est par cette petite flamme inextinguible dans la cendre de la vie quotidienne que tu réchauf-fes ton foyer, élèves tes enfants, m'accueilles, moi, quand je reviens, fatigué, du travail. Je suis heureux que tu la possèdes et je m'ef-force toujours d'entretenir cette flamme. Je sais que dans les instants pénibles, elle t'ai-dera à lutter, elle est le sentiment d'une vie pleinement vécue par toutes les facultés de ton « être », souffert par toi, d'une journée de ta vie qui ne se répètera plus jamais. Et toi, tu l'as mise en morceaux.

Non, non, c'est à tort que tu me supplies de ne pas me mettre en colère. Je ne suis nulle-ment fâché, j'ai tout simplement mal. Tu comprends, ce n'est même pas un mal, mais j'ai une sensation de vide dans le cœur. C'est comme si ce sentiment de la plus tendre af-fection envers un être oublié depuis long-temps, cet amour que j'ai apporté tout chaud dans notre foyer, avec lequel j'embrasse nos enfants avant qu'ils ne s'endorment et tes mains fatiguées, cette confiance que je res-sens dans les moments de séparation avec toi, cette attention que te procure un cadeau de

peu de valeur, mais fait de grand cœur le jour de ta fête, c'est comme si, aujourd'hui, tu avais mis tout cela en morceaux.

Ne pleure pas, je ne te ferai plus de reproches. Je vais te raconter encore une petite histoire que j'ai entendue tout dernièrement de ma mère. Oui, oui, de cette même petite vieille qui pleure encore maintenant la mémoire de son mari disparu depuis longtemps. Dans sa chambre il y a le portrait d'une très belle femme. C'est la bien-aimée de mon père.

Ayant cruellement souffert d'un amour non partagé, mon père avait quitté les lieux où chaque objet la lui rappelait, s'était installé dans un village perdu dans les montagnes et avait commencé à y enseigner, puis s'était marié. Il n'avait emporté que sa photo.

Un jour, ma mère trouva mon père penché sur la table. Il était tellement plongé dans ses réflexions qu'il ne l'avait pas entendue entrer. Marchant sur la pointe des pieds pour lui mettre la main sur les yeux et demander comme le font les enfants : « Devine qui c'est ? », elle vit brusquement le portrait d'une belle femme et des larmes... des larmes sur le visage d'un homme.

Mon père, troublé, froissa la photo dans sa main et la cacha dans sa poche d'un geste mécanique, se plaignant d'un mal de tête. Mais il comprit aussitôt la naïveté de son mensonge. Il confessa tout à sa femme et lui livra tous ses souvenirs.

Ma mère ne dit rien de la soirée. Le lendemain, lorsque mon père revint du travail, il trouva, épinglée au-dessus de sa table, la photo. Il ne s'y attendait pas. Il l'arracha du

mur et voulut la jeter au feu, mais ma mère le saisit par le bras.

— Elle brûlera, mais ton cœur sera-t-il plus libre ?

— Que faire alors ?

— Accroche-la. Un temps viendra où tu l'enlèveras toi-même...

En effet, mon père décrocha la photo quelques années plus tard. Il le fit comme par hasard avant de blanchir les murs, et ne la raccrocha plus.

Après sa mort, ma mère tira du coffre la photo, jaunie par le temps, de l'inconnue, sa rivale, toujours jeune et belle, l'essuya soigneusement et l'accrocha au mur. Elle le fit en souvenir du commencement d'une vie nouvelle, pleine de bonheur, de confiance et de compréhension mutuelle...

Tu ne m'as encore jamais parlé ainsi... Pourquoi te taisais-tu toujours, exaspérant ma jalousie par ton mutisme ? Pardonne-moi... Non, je n'ai même pas envie de te demander pardon, maintenant... Bénie soit peut-être cette minute où j'ai déchiré cette photo ?

L'ourson en peluche

A peine la neige commença-t-elle à fondre et les chatons veloutés des saules apparurent-ils hors de leur enveloppe brunâtre, que je perçus, venant je ne sais d'où, une odeur familière, celle du hêtre fendu ou des sciures d'aune, et un trouble singulier m'envahit

comme si une pensée bien mûrie venait d'émerger de ma mémoire.

Quand le printemps avait-il encore eu cette senteur ?

J'effleurai du bout des doigts la fourrure veloutée du chaton de saule et, de nouveau, quelque chose remonta à ma mémoire pour disparaître aussitôt, pareille à une vision chimérique avant le sommeil.

« Rameau bat, je ne bats pas... rameau bat, je ne bats pas ! » *, je m'efforce d'arracher du fond de ma mémoire l'image de mon enfance, mais en vain.

Le rameau se pressait contre moi, je repris le bourgeon dans mes mains, il était doux comme des pattes de chat, comme un duvet d'oie, ou... ou...

Il me sembla qu'il suffirait que j'entre dans ma chambre et que je frôle de mes mains les objets familiers ou les livres, pour que je me souvienne aussitôt de tout.

Or, mes suppositions se dissipèrent à la maison. Le courrier était là, ma femme me tendit les lettres, des lettres d'affaires, sans doute — j'aurais pu me passer d'elles aujourd'hui ! D'un geste machinal, j'ouvris l'enveloppe blanche, doublée de bleu, une carte postale glacée glissa entre mes doigts, tiens ! quelqu'un avait hâte de me souhaiter un joyeux anniversaire ! Content, je ne sais pas pourquoi de ne pas entendre ma femme demander « de qui ? », je disparus dans ma chambre.

* Tradition religieuse populaire ukrainienne consistant à former un bouquet de chatons de saules ornés de rubans et à en frapper légèrement les passants le jour des Rameaux, leur rappelant que dans huit jours on fêtera Pâques. (N.d.T.).

« De rosée et d'eau, Andri ! Cent ans de vie ! * »

L'ourson en peluche »

et l'adresse de l'expéditeur.

Marthe ! Mon Dieu, il y a des siècles que je n'ai eu de ses nouvelles ! Je me précipite vers la porte : « Galyna, tu sais qui m'adresse ces vœux ? » J'ouvre la porte pour relater cette histoire presque effacée de ma jeunesse, à ma femme, c'est donc si passionnant : « Notre Oulanka ira sous peu à l'école, Igor bataille déjà sur son cheval de bois, et ces vœux, tu sais qui me les envoie ? » Mais, soudain, je referme prudemment la porte, ensuite j'abasourdis ma femme en lui annonçant que je pars le lendemain en mission.

Et l'anniversaire ? J'arriverai bien !

Le jour suivant il fait beaucoup plus doux, je fais mes adieux à ma famille et un train fou m'emporte, l'arôme familial du printemps souffle à la fenêtre et des milliers d'oursons en peluche se balancent sur les saules.

Qu'est-ce que je fais ? A quoi bon tout cela ?...

« A rien, vous entendez ! — je crie ces mots avec toutes les voix de ma conscience. — Un voyage dans ma jeunesse, vous avez compris ? J'ai droit à mon passé, taisez-vous ».

C'est d'un doigt ferme que je presse le bouton de la sonnette, il a un son bref et apeuré, je force mes lèvres à esquisser un sourire sceptique, mais, comme exprès, elles se serrent convulsivement, j'affiche une pose nonchalante, pourtant je me sens devenir un ressort tendu.

* Formule traditionnelle de vœux d'anniversaire correspondant au « Bon et Heureux Anniversaire ! ». (N.d.T.)

Des pas feutrés derrière la porte,— probablement, chaussés de pantoufles. Je retiens ma respiration. Tout d'un coup la serrure claque, les verrous grincent et, sur le seuil, apparaît la même jeune fille qui, autrefois, en dixième, était assise au pupitre voisin, la même Marthe, aux cheveux dorés, qui semait la discorde parmi les garçons, cette même Marthe qui me chuchotait : « Mais les lèvres me font mal, ce n'est sûrement pas comme ça que l'on embrasse... »

Mais je ne la vis telle que l'espace d'un instant. L'embarras et la crainte s'abattirent comme une averse sur ses yeux, sur ses lèvres, et elle fut brusquement autre, peut-être pas tant autre— elle redevint la jeune femme d'aujourd'hui, l'instant de jeunesse était passé et avait disparu.

— Andri ! s'écria doucement cette femme étrangère. Pourquoi est-ce que tu...

— Bonjour, Marthe...

Elle resta un moment à la porte, barrant résolument l'entrée de son sanctuaire, puis ses bras s'abaissèrent, et je restai à piétiner sur place, ne sachant comment amorcer la conversation.

— J'ai appris ton adresse et...

— Pourquoi est-ce que tu...

Une brusque colère balaya mon embarras. « Je ne t'avais pas priée de m'indiquer ton adresse sur la carte de vœux, je ne t'avais pas non plus priée de m'envoyer tes souhaits, tant d'années tu avais gardé le silence, tu aurais pu continuer à le faire jusqu'à la mort, tes anciennes espiègleries ne siéent nullement à cette couronne rayonnante autour des yeux, à ces demi-cercles à la commissure des lèvres et si c'est encore un de tes trucs, alors

rentre chez toi, claque la porte, qu'as-tu à rester là ? »

— Pourquoi restes-tu là ? prononça-t-elle enfin, elle me tira par le bras, m'entraîna dans la chambre et me regarda longuement, s'efforçant de lire sur mes tempes argentées et mon front sillonné de rides ce que fut ma vie.

— Toujours le même... Prends place.

Non, pas le même... Et toi aussi, tu n'es plus la même, petite Marthe. Ton corps, très svelte autrefois, s'est rempli maintenant d'une maturité généreuse, c'est ainsi que les cerises vertes se remplissent de jus sous le chaud soleil de juin ; tes gestes brusques ont acquis une grâce étrange, tu es charmante, mais pas la même, et je suis tout triste de ne pouvoir me souvenir maintenant de notre jeunesse ; tu es une femme séduisante dont on peut devenir éperdument amoureux, mais tu n'es pas la petite Marthe d'autrefois, et je ne suis plus le même, et je pleure aujourd'hui notre jeunesse...

— J'ai vieilli, n'est-ce pas ? elle alla à l'ottomane, fit tourner le petit ourson en peluche suspendu au mur. Il ne vieillit pas, lui. Tu le reconnais ? C'est drôle que je me donne ce sobriquet jusqu'à présent, n'est-ce pas ?

Je ne répondis pas. C'était vrai.

L'ourson nous regardait de ses perles à fleur de tête, tout étonné de voir qu'on ne jouait plus avec lui, qu'on ne le lançait ni ne le cajolait plus, qu'on ne l'embrassait pas, que, de jouet vivant, il fût devenu un bibelot ennuyeux. Il pirouetta sur sa ficelle et me regarda :

« Je t'ai tout de suite reconnu, Andri. Où étais-tu tout ce temps-là, comment vivais-tu ? »

— Comment vas-tu, Andri ? demanda Marthe.

— Ça va, répondis-je.

« Et toi, tu te souviens de moi ? m'interpella de nouveau l'ourson. C'est moi qui, autrefois, vous ai fait faire connaissance. Un soir,— c'était un printemps comme cette année,— tu t'es approché du bûcher que les garçons avaient allumé dans le champ, près de la maison que tu habitais et tu as vu une gamine, blonde et frisée, sauter avec les galopins par-dessus le feu. Tu te tenais dans l'ombre, ne la quittant pas des yeux et puis, quand le bûcher s'est éteint, tu l'as suivie et tu lui as demandé : « Qui es-tu ? » — « Je suis Marthe. Une nouvelle. Je vais fréquenter l'école No 1 et, demain, c'est mon anniversaire ». Et, alors, tu m'as acheté pour l'anniversaire de Marthe, ensuite tu lui as donné mon nom ».

— Qui est ton mari, Marthe ?

— Il est ingénieur... En ce moment en expédition.

— Stéphane ?

— Non, pas Stéphane.

L'ourson pirouetta de nouveau sur sa ficelle et pendant que le silence régnait dans la pièce, l'ourson parlait.

« Après, Stéphane a surgi l'on ne sait d'où entre vous. Il se vantait éternellement de son père qui était colonel, il savait bien danser, était toujours très élégant, frétilant. Les jeunes filles raffolaient de lui, tu en étais jaloux et tu l'appelais Stéphane-le-Toqué. Pourtant tu n'avais pas besoin de le craindre : Marthe t'aimait. Mais tu t'étais inventé toi-même un rival. Tu chicanais la pauvre fille à tout propos, tu lui faisais des reproches, tu

la grondais, la boudais, l'appelais coquette. Elle pleurait souvent et me pressait contre elle. Puis elle m'a délaissé et m'a complètement oublié, et toi, tu ne venais plus. J'en suis devenu tout triste. Bientôt j'ai entendu des choses qui m'ont donné envie de pleurer : Stéphane-le-Toqué a exigé de Marthe qu'elle se débarrasse de l'ourson sous prétexte qu'elle n'était plus une enfant. Elle n'en a rien fait, mais elle m'a décroché du mur et m'a fourré dans un tiroir ».

— Ça fait longtemps que tu n'es plus avec Stéphane ?

— Nous ne nous sommes jamais mariés. C'est un goujat...

« Je suis resté assez longtemps dans le tiroir. Puis, la fenêtre de ma prison s'est enfin ouverte, les mains douces de Marthe m'ont recueilli, elle pleurait, me priait certainement de lui pardonner, mais moi, je n'étais pas fâché. Ensuite un troisième est venu ».

— Tu aimes ton mari ?

— ...

« Ce troisième s'en fiche de moi. Il ne me remarque même pas. En général, on m'oublie souvent. Il arrive que Marthe me prenne dans ses mains, me câline et m'embrasse parfois... Où étais-tu si longtemps ? »

— Où étais-tu toutes ces années, Andri ?

— Un peu partout... Comment as-tu appris mon adresse ?

— Je l'ai trouvée...

— Pour quoi en faire ?

— Je ne sais pas...

La pendule faisait entendre son tic-tac obstiné. La même vieille pendule qui avait déjà compté seize ans depuis le jour où nous avions fait connaissance, commençait la dix-

septième, et tous deux, nous n'avions pas envie de la regarder. Je priai l'ourson de se taire. J'observais cette belle femme qui m'était devenue étrangère et qui ne ressemblait en rien à ma petite Marthe, mais je voulais la regarder sans fin.

— Tu as encore le temps, Andri. Il te reste toute une heure avant le départ du train.

Nous buvions du vin. Nous menions une conversation banale. Tous deux, nous attendions sournoisement que cette heure passe, limite de notre rencontre et de notre séparation, et puis quand l'heure se fut écoulée, au lieu d'en ressentir de la joie, nous fûmes envahis par la crainte devant l'imminence qui devait s'interposer entre nous.

Je commençai hâtivement à faire mes préparatifs de départ.

Marthe, pâle et voûtée, décrocha l'ourson en peluche et me le tendit.

— Tiens ! Emporte-le avec toi...

La prière et la détresse tremblèrent dans sa voix, je compris : elle voulait se débarrasser aujourd'hui de ce souvenir, comme de tout ce qui la reliait à moi, notre passé ne pouvait s'accommoder dans son cœur avec le jour présent.

— Jette-le...

Elle me barra le chemin, tendit, magnifique et étrangère, la main avec l'ourson. Le joujou en peluche était pour moi la seule chose familière dans cette maison. Je passai un doigt sur le front de l'ourson, de nouveau le printemps m'effleura de ses chatons veloutés, m'envoya une dernière fois son haleine de hêtre fendu ; une femme étrangère se tenait devant moi que je voyais pour la première fois et dont on pouvait follement s'éprendre.

Je suis resté.

...Je suis couché sur le canapé. Marthe est dans la chambre à coucher. Au-dessus de ma tête se balance mon ami en peluche, ma jeunesse. Elle est devenue joujou aujourd'hui, on peut la lancer et l'écraser. Alors pourquoi ne pas le faire si le passé est mort et seul, un porte-bonheur en est resté ?

J'oublie femme et enfants. Dans la chambre à coucher une femme charmante m'attend, ce n'est pas Marthe, mais une toute autre femme que j'ai rencontrée aujourd'hui pour l'amour et la souffrance.

Je saute du canapé ; l'ourson se balançà, trembla, ses yeux brillèrent dans les ténèbres.

« Attends ! Mets ta main sur tes yeux et regarde bien. Tu vois ? Le bûcher se consume près de la saulaie, les étincelles sont montées dans le ciel et restent suspendues au-dessus de la tête, tous sont partis, et une ombre maigrichonne se profile telle une silhouette sculptée, sur le liséré violet du firmament. Retenant ton souffle, tu t'approches de cette ombre, elle s'anime, frissonne, se sauve pour se retrouver loin des gens et des regards, pour se fondre dans la fraîcheur de la nuit et dans tes bras. Tu la vois ? Sens-tu l'arôme de la neige fondue sur les prés qui se font gris, sens-tu l'osier se blottir contre toi avec ses velours en peluche ? Ne profane pas ceci, vous vous haïrez lorsque vous comprendrez ce que vous avez détruit tous les deux ».

J'ouvre les yeux, je me rue en avant.

« Attends ! Stéphane-le-Toqué l'a outragée et l'a quittée tout comme toi, tu veux le faire. Toi aussi, tu la quitteras... Pourquoi profanes-tu tes choses sacrées ? »

Tais-toi. Elle est à moi. Depuis longtemps elle devait être mienne et c'est pour cela que ce jour m'appartient. Oui, il m'appartient !

« Attends encore un instant ! Mets ta main sur les yeux. Regarde ce vieillard. Tu vois, il approche de sa tombe. Il s'est arrêté et regarde en arrière. Il cherche des fleurs pour couvrir sa tombe. Et de fleurs, il n'y en a pas. Il a marché si imprudemment dans la vie qu'il les a toutes piétinées derrière lui. Tu vois comme il est ravagé, bon à rien ? C'est toi. Ravise-toi, Andri ».

La main sur les yeux, je restais couché jusqu'à l'aube et je voyais mes rêves de jeunesse...

Marthe se leva la première. Silencieuse, elle vaquait dans la cuisine, je me tenais, vêtu, au milieu de la chambre avec un sentiment désagréable de gêne ou de culpabilité et je ne savais que lui dire en guise d'adieu.

— Prends ton thé, prononça-t-elle tout bas, avec un sourire avare. Et je ne sais pas si c'est sous l'influence de ce sourire étrange que je ne pouvais déchiffrer ou sous celui des premiers rayons du soleil, mais son visage devint plus doux, plus jeune, derrière son dos la vieille pendule faisait tic-tac et, d'un coup, je vis ses aiguilles tourner follement en contre-sens, nous reprenant heure par heure des années entières, Marthe devenait plus svelte, l'argent de mes tempes fondait, j'avançai timidement vers elle, ma petite Marthe, toute fine, et je l'étreignis gauchement.

— Mes lèvres me font mal, chuchota-t-elle. Donc, ce n'est pas comme ça qu'on embrasse, mon bon, mon cher Andri...

...Mon train fend en deux la terre printanière, je reviens de mon voyage lointain à

la maison, je vois se dessiner de plus en plus nettement le contour du visage de ma femme et celui de mes enfants dont j'étais si loin aujourd'hui. Le printemps déferle dans ma poitrine, le printemps retrouvé déferle en ressac dans ma poitrine, je l'absorbe, je l'aspire pour ne plus oublier et des milliers d'oursons en peluche dansent et se balancent sur les saules, ils me sourient, reconnaissants.

Le crime

Pareille à un serpent blanc, la neige se tortille le long de la route. Les poteaux télégraphiques défilent les uns après les autres comme des voyageurs affligés, le vent joue sa froide mélodie dans les fils. Je rentre dans ma banlieue. Je n'ai pas froid. Mon bonheur me réchauffe.

La triste mélodie vibre dans les fils et mon cœur déborde de joie. Je chemine, chemine, et les ténèbres dansent au-dessus de la terre, des ténèbres froides de Noël.

Tout à coup quelqu'un lance dans la nuit deux mots brûlants comme deux soufflets : « Tu es un voleur ! » Il les lance non pas comme une accusation, mais comme une condamnation, un arrêt. Je tressaille comme si une balle avait sifflé à mon oreille. Qui a dit cela ? Je jette un coup d'œil autour de moi, je regarde dans le fond de mon âme, je cherche et tout me répond par le silence :

— Tu es un voleur.

Je passe en revue tous mes souvenirs... Ces deux mots terribles me poursuivent comme une ombre, sans me perdre de vue, depuis

longtemps, et je savais que, tôt ou tard, ils se dresseraient devant moi comme mes sœurs. Et, maintenant, le jugement passé, quand les regards invisibles de mes connaissances se détournent de moi, approuvant le verdict, permettez-moi de me justifier.

Oui, je suis un voleur. J'ai volé le bonheur d'autrui. Non, non, je n'ai pas volé un bonheur qui ne m'appartient pas, je ne fais que fonder le mien sur celui d'un autre. Écoutez-moi. Vous trouverez peut-être alors un peu de générosité dans mon acte.

Un soir d'automne, j'étais assis sur un banc dans le parc de la ville. De petits nuages blancs, déchirés par le vent comme l'étaient mes pensées, flottaient dans le ciel. C'était un plaisir de les regarder et de s'y mirer.

Une petite fille, en courte robe rouge, abandonna son seau plein de sable, et s'approcha timidement de moi.

— Qui es-tu, toi ?

— Je me suis cachée pour que maman me cherche, et...

Elle promenait son petit doigt sur mes genoux.

— Tu as un costume neuf et ma maman m'achètera de jolis souliers.

Elle tendit sa petite main vers mon visage.

— Tu en as des moustaches, dis ! Elle les frôla et baissa subitement sa menotte.

— Ton visage est mouillé. Tu pleures, dis ?

Alors je la saisis dans mes bras, la pressai tendrement contre moi, et embrassai ses joues roses et odorantes.

— A qui es-tu ?

— A maman.

— Et où est ta maman ?

— Là-bas... Je me suis cachée.

— Elle te trouvera ?

— Bien sûr !

— Et moi, je t'emmène avec moi.

— Et maman aussi, tu l'emmènes ?

Je regardai, étonné, la fillette et ne répondis rien.

Une jeune femme marchait vite dans l'allée : elle jetait des regards autour d'elle et appelait :

— Louba ! Louba !

Ma petite amie me chuchota :

— Cachons-nous derrière ce buisson.

Je me fis à son désir. Nous nous accroupîmes derrière un épais lilas et observâmes attentivement. La gamine, pareille à une souris, suivait de ses petits yeux rusés la robe bleue de sa maman, mettait sa petite main sur la bouche pour ne pas éclater de rire. J'observai également, à travers la crête du feuillage, la jeune femme brune, de petite taille, au visage anxieux.

— Finis donc tes espiègleries, Louba, réponds-moi.

— Maman, nous sommes ici !

Le sourire n'éclaira qu'un petit instant son visage soucieux.

— Que fais-tu, ici ? Je n'irai plus jamais au parc avec toi.

Alors l'enfant, voltigeant comme un moineau, cacha sa tête dans les jupes de sa mère.

— Ne te fâche pas, j'étais avec monsieur...

Je secouai les grains de sable de mon pantalon et je restai pantois.

— Pardonnez-moi, je n'ai pas pu résister au désir de votre fillette.

La mère éclata d'un jeune rire cristallin.

— Oh, je la connais ! dit-elle avec fierté. Excusez-moi, je vous prie, mais il est temps de rentrer.

Je saluai.

Loubka accourut vers moi.

— Dis, monsieur, tu ne viens pas avec nous ?

— Loubka, tu n'as pas honte ! gronda la mère. Viens ici !

— Mais, maman, voyons, dit la petite sérieusement. Monsieur m'a même dit qu'il m'emmènerait.

La mère s'approcha et prit brusquement sa fille par la main. Elle me regarda d'un œil jaloux, offensé, plein de douleur : « Ça suffit, comment osez-vous, j'ai assez de peine comme ça ». Et c'est peut-être pour cela que je pris Louba par la main et dis à la petite :

— Mais je viens avec toi. Comment as-tu pu douter !

Nous marchions en silence. Seule, l'enfant gazouillait :

— Il y avait, maman, deux grands vers de terre, gros comme ton petit doigt. Les moineaux vont les dévorer, dis ? Je voulais m'asseoir sur le banc, mais un petit garçon m'a chassée en disant que son père allait venir. Alors je me suis mise à courir. Maman, est-ce qu'on peut aussi modeler un pain avec de la cire ou seulement des poupées ? Ma toupie est cassée et monsieur va nous la réparer, n'est-ce pas ? Tu as dit, maman, que les grandes personnes ne pleuraient pas, et le monsieur, lui, il a pleuré...

La mère me regarda :

— Ce n'est pas vrai, fis-je, gêné.

— Loubka ne sait pas encore mentir.

— Non, il lui a tout simplement semblé voir. Le soleil brillait... la sueur...

— Oui, il fait un temps d'été aujourd'hui, répliqua-t-elle avec une note amicale dans la voix.

Je ne sais pas si la mention de ma faiblesse éveilla en elle de la sympathie pour moi (les gens n'aiment pas être seuls avec leur peine), car elle se mit à causer, à m'interroger sur mes occupations, sur ma maison. Je répondais avec réserve. Je regardais de temps à autre ses joues maigres, non pas maigres, mais délicatement dessinées, ses sourcils noirs, très épais à la racine du nez, ses yeux soucieux qui, même en souriant, ne s'égayaient pas. Elle ressemblait à beaucoup de mes connaissances et était loin de leur ressembler. La vie l'avait déjà marquée de son empreinte, ses yeux reflétaient une expérience péniblement acquise et, en même temps, elle était jeune et belle.

Une seule question me brûlait les lèvres : pourquoi la petite avait-elle proposé d'emmener aussi sa mère chez moi. Les enfants n'aiment pas à dire des paroles en l'air.

— Qui est votre mari ?

Elle fut très troublée, une ombre d'indignation parcourut son visage, des yeux pleins de larmes d'humilité me regardaient avec défi. Je me repentai et étais prêt à m'arracher la langue pour avoir posé cette question, mais il était trop tard. Elle était, peut-être, divorcée, fille-mère ou, dans le meilleur des cas, veuve, mais quelle importance cela pouvait-il avoir ? Ma question était indiscrete et grossière. Je m'attendais à ce qu'elle me sermonât, me répondît avec la même brutalité, toutefois je l'entendis dire tranquillement :

— Mon mari travaille avec vous... à la rédaction.

Cela m'étonna encore plus. Pourquoi en ce cas s'était-elle si troublée ?

— Comment s'appelle-t-il ?

— Andritchouk, Pétro...

Je compris tout à présent. Pétro, mon collègue.

Je me souvins de ses conversations, de ses discussions, de ses réflexions sur les femmes. Je me rappelais ses mots dans une conversation intime que nous eûmes : « Il n'y a rien de pire, mon cher collègue, que de ne pouvoir trouver langue commune avec sa femme. C'est terrible. Marie-toi, mais cherche une femme ayant la même instruction que la tienne ».

Ainsi cette conversation se rapportait à cette femme qui marchait à présent à mes côtés. J'avais alors fait des objections à mon ami. Maintenant j'observais attentivement la jeune femme. Est-ce que, vraiment, elle n'était pas une compagne pour Pétro ?

— Nous voilà arrivés, dit la femme près d'une porte d'entrée de la rue Chopin. Adieu.

— Adieu...

Mais Loubka m'entraînait par la main.

— Viens chez nous. Nous ferons du pain avec de la cire à modeler.

— Une autre fois, petite Louba.

— Quand ça une autre fois ? Dis, quand ?

— Demain, d'accord ?

— Demain, demain ! Maman, monsieur viendra demain !

— Ne venez pas ! chuchota-t-elle doucement, afin que Loubka ne l'entendît pas.

J'acquiesçai sans mot dire.

Des jours, des semaines passèrent, mais cette rencontre ne me sortait pas de la tête. C'était quelque chose de frais, de sain, quelque chose qui rendait la vie plus intéressante. Mes chers juges, la seule pensée de mes discussions avec Pétro m'écoeurait.

Or, l'ombre de cette étrangère me poursuivait contre mon gré. Cela se manifestait de différentes manières : parfois, l'air éméché de mon collègue me rendait furieux, une autre fois ses propos cyniques me faisaient rager, quelquefois, il me semblait voir la petite Loubka et, malgré moi, je cherchais alors sa mère.

Un jour, sans cause valable, je me rendis à mon travail par la rue Chopin. Je lançai un regard indifférent au numéro de l'immeuble où elle habitait, je traversai assez vite la rue et, toutefois, je fus amèrement déçu de n'avoir vu personne.

Dès lors je ne passais plus par d'autres rues. Cela me procurait un étrange plaisir. Je travaillais mieux, je n'étais plus seul. Je ne savais pas qui je désirais voir le plus : la fillette ou la mère. Loubka représentait pour moi le symbole du bonheur conjugal et sa mère...

Ce fut tout à fait par hasard que je les revis.

Ma petite amie était assise à une fenêtre du deuxième, le front collé à la vitre. Je levai les yeux, fis un geste de la main, elle me reconnut. Elle cogna ses petits poings au carreau.

— Monsieur, monsieur, viens chez nous !
J'hésitai.

— Monsieur, je suis toute seule. Viens, je m'ennuie. Je vais t'ouvrir la porte.

Je me décidai.

Elle était assise sur mes genoux et gazouillait :

— Maman est allée chercher du bois au marché. Elle y va chaque jour parce que nous n'avons pas encore le gaz, et papa ne rentre que la nuit. J'ai beaucoup de cire. Elle est déjà toute desséchée parce que je ne sais pas modeler. Tiens, pétris-la et fais-moi une poupée.

Je pétrissais la cire et elle ne cessait de parler :

— Je suis toujours seule maintenant. Très souvent papa ne rentre pas du tout, et maman n'est pas là dans la journée. Mais je m'ennuie seulement quand mon petit minet s'endort. Tu n'as pas de chat, et moi j'en ai un... Il dort tant, ce chat. Maman dort très peu, parce qu'elle se couche tard et se lève tôt... J'ai déjà six ans, monsieur. J'irai bientôt à l'école. J'apprendrai beaucoup pour que personne ne m'appelle « grosse bête ».

— Qui est-ce qui appelle ainsi ?

— Hier papa a crié à 'maman qu'elle ne comprenait rien. Il lui a jeté un livre à la tête. Maman me l'a donné parce qu'elle-même n'a pas le temps de lire. Seulement le livre, il n'est pas beau, il n'a pas d'images.

Notre conversation fut interrompue par le grincement de la porte. La mère entra. Elle déposa une brassée de bois dans le coin. Je m'approchai, tendis la main. L'embarras, le léger tremblement de sa main et une ombre de terreur dans ses yeux profonds la trahirent pour une fraction de seconde. Mais aussitôt elle demanda tranquillement et même froidement :

— Vous êtes venu voir mon mari ?

— Non. C'est Loubka qui m'a invité.

Elle se taisait. Je me levai.

— Excusez-moi. Je n'ai pas pensé que cela vous serait désagréable.

Elle rougit, les larmes étaient prêtes à jaillir de ses yeux, mais tout cela ne dura que l'espace d'un instant. La maîtrise de cette femme m'étonnait.

— Mais non, pas du tout, au contraire... murmura-t-elle, les yeux toujours baissés.

— Puis-je revenir voir Loubka ?

— Mieux vaut pas.

— Au revoir.

Personne ne répondit à ma parole d'adieu, personne ne me raccompagna à la porte. Seulement quand je fus en bas, pareille à un tourbillon, Loubka dégringola l'escalier et se jeta à mon cou, se pressant contre moi, avide de caresses paternelles.

Je couvrais de baisers son visage, je ne pouvais retenir mes larmes. La mère sanglotait dans le corridor. Elle n'était plus en état de se retenir.

Je revenais riche pour la première fois de ma vie. Je me sauvais sans même embrasser la mère sanglotante, je craignais d'emporter trop de bonheur et de l'égarer en chemin.

Ce n'est qu'à la maison que je compris que ce bonheur, le mien, fait d'un baiser d'enfant et des larmes de sa mère, avait pris racine dans le champ d'un autre, et jamais personne n'en récolterait les fruits.

Je ne pouvais pas venir les voir, mais je ne pouvais pas non plus vivre sans elles. J'avais besoin d'elles et elles avaient besoin de moi.

N'osant pas entrer chez elles, j'attendais dans la rue, je regardais leurs fenêtres des

heures entières, je me tenais comme un fou au coin de la rue pour la voir.

Je la vis enfin. Ce soir elle est sortie d'elle-même dans la rue et m'a appelé dans le corridor.

— Cela ne peut plus durer, disait-elle. Je vois bien... Ne venez donc pas chaque soir parce que c'est intolérable. Oh, comme c'est intolérable !

Elle se serrait sans force contre moi, suppliant silencieusement de ne pas l'aimer, demandant, sans mot dire, pardon pour son amour.

Je demandai :

— Comment vivrez-vous ?

— Cela ira mieux maintenant... Elle ne se dérobaît pas à mes baisers.

Elle me priait de m'en aller.

— Seulement avec vous...

— Mais c'est de la folie...

Oui, c'était la folie qui parlait. On ne peut pas faire ce crime en cachette. Il faut l'annoncer à tout le monde, qu'il juge. A haute voix.

Et je rentre. Je rentre seul, mais avec l'amour, la détresse, la souffrance, avec la revanche d'un bonheur volé.

Je rentre après avoir laissé une partie de mon « moi-même » aux deux êtres chers sur le champ d'un autre.

« Tu es un voleur ! » — j'entends le verdict muet des gens et celui de ma propre conscience. Oui, je suis un voleur. Mais, vous, ceux qui me jugez, peut-être trouverez-vous dans vos cœurs au moins la moindre justification de mes actes ?

Chacun a droit au bonheur. Suis-je coupable si le mien m'a souri de la maison d'un autre, qu'il m'est aussi difficile de le

saisir que du mercure répandu sur le sol ou comme le reflet de soleil projeté par l'aube en tache d'or sur le mur ?

La revanche

Lorsque la saison de la chasse aux canards commença, je me souvins de mon vieil ami,— un chasseur enragé — avec lequel, autrefois, nous avons passé plus d'une nuit, tapis dans les lacs de Zabolotniv, je partis donc chez lui l'inviter à venir chasser, la nuit.

À ma grande surprise, il refusa.

— Aurais-tu délaissé ce sport ?

— Ce n'est pas du sport, mais une tuerie pure et simple, répliqua mon ami. Il le prononça avec une amertume qui m'était incompréhensible, puis pour que je ne l'accuse sans doute pas de sentimentalisme, il ajouta aussitôt : Tu dis du sport... Mon cher ami, on appelle jusqu'à présent, sport, le rififi... Je me souviens maintenant de quelque chose d'autre. Je vais te raconter, si tu le veux, ce que même ma femme ignore. Après cela, il est possible que, toi aussi, tu n'aïlles plus à la chasse aux canards et que tu te mettes à tirer sur des cibles en carton. Ça, c'est du vrai sport...

Cela s'est passé au cours de l'été le plus chaud de ma vie, quand l'herbe fanée, conséquence, semblait-il, d'un châtiment terrible, s'étendait à perte de vue autour de moi et je restais seul dans le désert, solitaire, comme une idole de Scythe au carrefour de la steppe.

Du reste, il n'en était pas ainsi. Depuis des milliers de siècles, il n'y avait pas d'herbe ici,

les gens n'avaient jamais habité ces parages, et au début je ne ressentais pas ma solitude, bien au contraire, j'étais charmé par la beauté exotique de la steppe de Karakoume que traversaient des mamelons de sable rappelant des caravanes de chameaux épuisés pour disparaître dans le néant brûlant. Les ronces, dispersées de loin en loin, sur le sable étaient pour moi presque des palmiers, ma tente, une ville. Oui, une ville ! Je m'étais lié par radio avec Nebit-Dague, des ouvriers turkmènes devaient arriver sous peu pour commencer les préparatifs à l'accueil d'une équipe de spécialistes du pétrole. Pour le moment, je passais mon temps à chasser.

A dire vrai, dans mon for intérieur, je détestais ce sport, comme tu dis, bien que je ne laissasse passer aucune saison de la chasse aux canards. Un sourd sentiment de pitié s'agitait toujours dans mon âme lorsque je relevais d'un marais un canard abattu ou, en hiver, un lièvre encore tout chaud. Je recouvrais la tache de sang, restée sur la boue ou sur l'herbe, du pied, comme si je la cachais devant ma propre conscience et je songeais alors naïvement, comme un enfant, aux petits liévreaux, au canard solitaire ne retrouvant pas sa compagne dans le nid. En fait, en tant que chasseur, j'étais indifférent aux bêtes abattues, je ne plaignais que les orphelins.

Il était moralement plus facile de chasser dans le désert. Il se peut que je me trompe, mais j'avais remarqué une atténuation de l'instinct de famille chez les animaux du pays. Je n'avais pas vu, par exemple, de nids d'oiseaux, des antilopes de steppe passaient de temps en temps, isolées, sans troupeaux. Les lézards ne se souciaient, naturellement, pas

de leurs descendants, les serpents dévoraient leurs petits, bah, même les canards migrateurs fourraient leurs œufs négligemment dans le sable et s'envolaient plus loin, et le désert couvrait leurs petits.

Je regardais avec pitié les petites bêtes, les oiseaux-bâtards, et je ne plaignais pas les grands : je braquais tranquillement mon fusil sur eux.

Un beau jour, je vis une nouvelle proie, un aigle des steppes. Il était perché sur un petit mont, le cou tendu, et fixait obstinément mon logis. L'aigle, battant des ailes, monta droit dans le ciel et plana juste au-dessus de ma tête. Je n'avais aucune raison valable de le tuer, mais je me souvins tout à coup que ma femme m'avait prié de lui rapporter un souvenir du désert.

Je le voyais déjà empaillé, ce serait le roi des oiseaux. L'oiseau planait, immobile, au-dessus de moi, me dévisageant d'un œil méchant. Ces yeux me rappelèrent le regard haineux du boa que j'avais tué tout récemment derrière le mont,— que d'instincts rapaces avait éveillé ce désert sauvage chez ses habitants et si peu d'instincts maternels, aussi levai-je le fusil et tirai-je.

L'aigle tombait, les ailes relevées vers le ciel, lui faisant ses derniers adieux. Il s'abatit non loin de ma tente et poussa un cri. Ce n'était pas le claquement habituel de l'aigle,— seul, un homme pouvait crier de cette façon-là. Je tressaillis et n'osai m'approcher de l'endroit où mourait l'oiseau, la tête levée vers le ciel.

Cela s'était passé dans la matinée. Avant le dîner, quand je sombrais enfin dans un

somme agité dans la tente, brûlante comme des bains, un bruit impétueux se fit entendre dans l'air. Je me jetai à bas de ma couchette. Sans doute, un avion, pensai-je, il parachutera l'eau et les provisions. Je courus dehors et je reculai : un énorme aigle, deux fois plus grand que celui qui était couché mort sur le sable, tournoyait à une hauteur de dix mètres. En me voyant, il monta et demeura figé, flottant doucement sur place comme suspendu à un fil tors.

Et c'est là que je compris que ce matin, j'avais tué la femelle. J'avais abattu la mère, l'épouse, et le vèuf était venu pour se venger. J'aurais dû me défendre et, par la même, commettre encore un crime. L'aigle emporterait ma tente et engagerait tout de même son combat avec moi. Je me précipitai vers elle, j'attrapai le fusil et je ressortis. Entre-temps, l'oiseau s'abattit comme une pierre sur le sol, saisit dans ses serres le corps mort de sa compagne et l'emporta en montant pesamment. Il vola très bas au-dessus du désert et se posa sur le mont, là où quelques heures auparavant se tenait sa compagne. Le pauvre diable était venu trop tard. Il avait, peut-être, nourri les aiglons ou cherché de la nourriture pour sa compagne.

Sa silhouette noire, immobile et affligée ombre voûtée sur le fond brûlant du ciel, se profilait à présent au-dessus du cadavre gisant les ailes dépliées.

Je rentrai dans ma tente, je pris un livre en main, mais je ne pouvais pas lire : à travers le pan de la porte entr'ouverte se découpait la silhouette noire ; je sortis, tirai en l'air pour le faire lever, mais il ne bougea même

pas. La vie lui était devenue indifférente maintenant.

C'est alors que, pour la première fois, je ressentis le calme mort du désert. J'avais certainement tué quelque chose de lumineux et de vivant en moi-même, parce que seulement alors je vis qu'il n'y avait rien autour de moi, pas une brindille d'herbe ou de laiche, rien que des épines mortes, des sables morts qui rampaient en dunes vers l'horizon brûlant. J'avais tué la vie du désert.

L'aigle resta perché sur le mont le jour suivant et encore le troisième, puis le quatrième comme un remords vivant de ma conscience. J'allai à lui, je ne pouvais plus voir sa souffrance, quoique je fusse absolument persuadé qu'il ne mangerait pas la viande conservée à l'odeur alléchante que j'avais prise avec moi.

Le métal du fusil brûlait ma paume, je m'approchai tout près, je fis un geste de la main, l'aigle ne bougeait pas.

Il était mort.

Je déposai mon fusil au pied du mont et je revins sur mes pas, horriblement solitaire.

Un an plus tard, quand les premiers derricks se dressèrent dans le désert, je revins chez moi. Avec ma femme, nous nous entendons bien, à éveiller l'envie chez les autres. Seulement depuis ce temps et jusqu'à présent, une angoisse étrange se glisse entre nous. Il arrive que je me réveille en pleine nuit en proie à un pressentiment terrible, je me jette alors vers le lit de mon enfant et je l'écoute respirer, puis, à travers les ténèbres, je contemple le visage de ma femme et j'évoque alors la silhouette voûtée de l'aigle, penché sur le cadavre de sa compagne.

Je réveille ma femme pour me convaincre qu'elle vit...

Et la chasse, bien entendu, je l'abandonnai pour toujours.

Un instant de beauté

Depuis longtemps je voulais voir, pour un instant au moins, toute la beauté du monde dans un tour d'adresse pour apprendre à la connaître.

Quand j'étais seul à seul avec moi-même, je pensais parfois que j'avais compris la beauté, mais je me troublais immuablement lorsqu'elle se dressait devant moi dans son inconcevable éternité, c'était comme la mer agitée, la nuit, qui se calme avant l'aube.

Depuis longtemps je voulais voir le silence de la steppe, les mille couleurs du ciel, les cent voix des montagnes et la variété infinie de la beauté humaine, dans un tour d'adresse, pour un instant au moins. Je rêvais de voir tout ce qui hantait mon enfance, ce qui avait troublé les nuits blanches de ma jeunesse, ce qu'avait connu mon âge mûr, voir tout cela dans un seul tableau de la nature, dans une création des mains de l'homme, dans un visage. Oui, oui, dans un visage, dans cet étrange miroir de la beauté de l'univers.

Je le cherchais longtemps. Dans les galeries de tableaux, dans des tas de livres, dans ma propre imagination, parmi les hommes. J'en avais besoin comme d'un stimulant à mon travail, comme d'une clef de connaissance.

Je le vis enfin là où je ne m'attendais point à le voir, au bord de la mer, parmi des centaines de visages.

Mon ami, un aveugle, me parlait justement alors de la beauté du dernier jour vécu, des yeux d'une femme qu'il avait vue la dernière fois de sa vie. Oh, comme il se souvenait de ce jour, de ces yeux ! Il en parlait comme d'une œuvre d'art et était fier d'avoir gravé dans sa mémoire l'image de cette beauté pour toute sa vie.

Moi, je l'enviais d'une envie sacrilège. Je voulais, moi aussi devenir aveugle d'un instant de beauté.

Et brusquement... Non loin de moi, assise sur une pierre, se tenait une jeune fille en robe bleue, je ne savais ni quand ni d'où elle était venue, elle était assise et regardait rêveusement frémir une mouette accrochée à un rayon de soleil, puis tomber dans le bouillonnement salé, et remonter avec de joyeux cris en tenant une proie.

Je ne la quittais pas des yeux, le souffle coupé. Je regardais d'un œil jaloux les autres hommes et je me réjouissais qu'à part moi, personne ne l'avait remarquée, et je m'indignais en même temps dans mon âme que des centaines d'yeux indifférents ne remarquent pas cette beauté.

Or, moi non plus, je ne l'avais pas trouvée jusqu'à ce jour.

La jeune fille ne voyait personne, le vent du large caressait doucement son visage, murmurait comme un voile de velours à ses oreilles et elle ne voyait personne, à part la mouette qui se détachait du rayon du soleil et tombait sur les ondes. Le charme de la jeune fille était peut-être si grand parce

qu'elle savait voir cette mouette. Si mon ami n'avait pas été aveugle, il aurait peut-être appris à connaître maintenant une nouvelle beauté qui aurait terni les charmes de sa dernière journée quand il voyait encore.

L'aveugle s'enquit de la cause de mon silence subit ; je lui pressai la main doucement, tout doucement, et il comprit.

— Tu l'as trouvée ?

— Oui...

— Vous, ceux qui voyez, vous êtes bien malheureux... Demain une autre beauté effacera ton rêve d'aujourd'hui. Et moi, vois-tu, j'ai conservé le mien pour toujours.

Les minutes passaient, des heures, peut-être, je l'implorais : « Regarde-moi ! »

Elle ressentit mon regard posé sur elle, tourna la tête de mon côté et prononça en montrant la mer :

— Regardez !

Et je vis, pour la première fois de ma vie, des taches de soleil, des myriades de taches de soleil multicolores, émaillant la surface de la mer.

C'était ma deuxième découverte de l'univers, c'était mon deuxième tour d'adresse de la beauté du monde et je compris qu'à partir de ce moment, il m'était donné d'en voir des milliers dans ma vie.

Je ne demandai pas à la jeune fille d'où elle venait, je craignais que ne s'éteignît la beauté de ses sourcils et de ses yeux, que la mouette s'envolât, offensée, et que cette félicité insaisissable de voir tout cela disparût comme des bulles d'eau perlée dans le sable. Quand je me retournai la jeune femme n'était plus, elle avait disparu comme un fantôme et c'est alors que je fis de cette place un

lieu enchanté : « Tu reviendras ici ! » prononçai-je trois fois mes incantations à la pierre : « Tu reviendras ici ! »

...La nuit, la mer se déchaîna et je ne pus dormir. Toute la nuit je conversai avec la jeune fille.

« Je t'ai cherchée toute ma vie. Depuis l'instant où j'ai appris que tu existais au monde, toi, ma grande beauté. Tu reviendras pour que j'apprenne à te connaître jusqu'au bout, pour que je me rassasie de ta beauté ».

« Ne te dépêche pas de prendre en une fois tout ce qu'il y a en moi. Du reste, c'est impossible. Je suis ton bonheur éternel de la connaissance du monde, et tu me trouveras et me découvriras toute ta vie ».

« Non, je ne veux connaître que toi seule, comme mon ami ».

« Tu ne veux rien de plus ? Ton ami est aveugle ».

« Je veux me blottir contre toi comme contre une fleur ».

« Je ne suis que la première fleur dans ton pré. Sois prudent. Si tu te baisses pour en cueillir une, n'en écrase pas dix autres parce que toutes, elles sont à toi. Je ne t'ai montré que le chemin de ton pré ».

La mer ne cessait de bramer. Elle absorbait les ténèbres, les vagues léchaient le ciel, noir du froid de la nuit, qui voulait se serrer contre sa beauté. Mais il faisait noir à présent et le soleil éblouissait dans la journée ; la mer rageuse qui n'avait jamais vu le ciel, éperonnait les bords, se vengeait sur l'innocent.

Or, lorsque la voûte céleste, léchée par les flots, monta plus haut et que le soleil se leva, la mer s'éloigna du pied des maisons et gron-

da, loin, en bas. Je courus sur la côte et j'étais tout surpris de la voir se troubler au soleil, de calmer humblement ses flots bleus, de se rider timidement en moutons blancs, sous l'infini ensoleillé.

Et je revis à sa surface les petites taches de soleil et j'étais, à présent, plus fort que la mer.

La jeune fille n'était pas sur la pierre. Mais je voyais les petites taches de soleil qu'elle m'avait fait découvrir et, derrière elles, s'étendaient les routes bleues de la connaissance de la beauté du monde que je suivrais pour faire de nouvelles découvertes du merveilleux.

Mon ami aveugle était assis sur le sable imprégné du froid matinal. Il me reconnut d'après mes pas et leva ses grands yeux vides d'un air triomphant.

— Elle n'y est plus ? Tu ne peux même pas te rappeler ses yeux ?...

Il disait encore quelque chose mais je ne l'entendais pas. J'avais envie d'enlever l'écaille de ses yeux pour qu'il vît les petites taches de soleil.

Je ne l'enviais plus maintenant. J'avais pitié de lui et j'implorais ma destinée et ma conscience de ne pas permettre que je devienne aveugle.

La bourrasque de fleurs

Une bourrasque de fleurs de peupliers s'est levée au-dessus de mon printemps.

Les petits parachutes portent les graines mûres dans le néant estival. Ils se posent sur

les corniches, les parterres, les têtes des hommes. Il y en a qui tombent dans la terre fertile.

Mon petit peuplier bruit de ses feuilles d'un vert tendre.

Il a poussé sans moi, mais je l'ai arrosé de mes larmes, giboulées de mars de mon enfance, je l'ai réchauffé avec la chaleur d'avril de mon adolescence, je l'ai nourri avec le bonheur du mois de mai de mon amour.

Et il a grandi...

Tu es assise, ma bien-aimée, mon amour, à côté de moi, sous mon petit peuplier. A l'approche du printemps, quand notre arbrisseau commençait seulement à bourgeonner, à lâcher timidement les premières bouclettes de ses feuilles, nous rêvions à la bourrasque d'aujourd'hui.

Et à présent, nous nous sentons tout chose.

Nous sommes troublés. Le duvet vole et nous ne savons pas si ses graines lèveront.

D'une façon ou d'une autre, elles s'accrochent à nos têtes et nous n'avons plus la force de souffler sur elles.

Non, nous ne sommes pas tristes. Nous n'éprouvons qu'un peu de crainte devant l'été qui approche. Aussi voulons-nous revenir à la saison des bourgeons du printemps et nous interroger : nous réjouissons-nous de la maturité du peuplier ?

Seulement aujourd'hui.

Demain ce sera déjà l'été. Il y aura des jours torrides et des pluies bénéfiques, des orages et de la grêle. Il y aura de tout. Et nous allons vers l'été, nous voulons y aller.

Mais, aujourd'hui, je te remercie, mon amie, de ne pas m'avoir interdit de chercher, parmi mes printemps, les rosées pour notre

peuplier, de l'avoir arrosé de ta foi, quand les vents âpres soufflaient, de t'être réjouie avec moi des averses de printemps.

Mon petit peuplier bruit de ses feuilles d'un vert tendre au-dessus de moi. Il ne se pavane pas dans la lignée infinie de ses semblables. Il bruit doucement et regarde le ciel de sa petite tête. Il a encore à grandir et à grandir.

Les graines volent sur leurs petits parachutes dans le néant estival. Sont-elles mûres ou se sont-elles détachées, flétries ? Quelle graine lèvera et deviendra arbre ?

La bourrasque des fleurs de peuplier, drapeau de l'été, se calme au-dessus de mon monde.

La nielle des blés

Ces fleurs aux tiges fines et longues, hautes, aux têtes en forme d'étoiles, rouges et inodores, poussent sur les prés marécageux.

Ce sont des nielles des blés.

Pressées les unes contre les autres, croissant très drues comme le chanvre, elles miroitent de leur rouge scintillant jusqu'à l'horizon, frémissent sous l'haleine humide du pré ; elles sont comme l'air brûlant, comme un mirage.

Je ne peux jamais passer, indifférent, près d'elles. Le cœur vibrant, comme si j'allais à un rendez-vous d'amour, je marche, je cueille les fleurs, et un souvenir lointain fait de tristesse et de tendresse caresse mon âme.

Cela s'est passé il y a bien longtemps, quand je fréquentais encore l'école du village.

Presque chaque jour, j'étais en retenue après les classes. C'était douloureux, offensant. Les enfants bondissaient de la classe comme des sauterelles effarées des herbes, riaient, criaient, ne me prêtaient nulle attention. Il n'y avait que la petite Annytchka qui me souriait toujours d'un air compatissant.

Toute blonde, les yeux bleus, les cheveux couleur de lin écangué, elle avait un petit nez pointu et des joues rappelant des pommes mûres. Mais je ne lui rendais pas son sourire.

...Un jour, j'attrapai une nouvelle retenue. Je ne me souviens plus trop pourquoi. On devait m'enfermer seul en classe et ne me relâcher que tard dans la soirée. Je ne pouvais m'habituer à ce pensum. Il m'était terriblement pénible de regarder le village par la fenêtre, d'entendre les voix, les rires, de voir les joyeux ébats de mes camarades libres.

Jè me souviens que le maître d'école avait demandé d'un ton persifleur :

— Quelqu'un voudrait-il rester à sa place ?

Un rire bruyant lui répondit. Seule, Annytchka prononça à voix basse, les yeux baissés :

— Moi, je resterai.

Et elle resta.

C'était étrange : pourquoi était-elle restée ?

Je gardais mes vaches et elle, celles des autres. Mon père m'aimait, il se plaignait du maître d'école au maire et elle, jamais personne ne la plaignit. Nous gardions les vaches ensemble. Je m'occupais de deux bêtes et elle en avait huit qui appartenaient à Boïkaniouk. Je faisais un bûcher en automne et je m'y chauffais, elle n'avait pas le temps

à cause du bétail. Je ne l'aidais en rien, je ne partageais pas avec elle le pain d'orge tout frais que j'apportais.

Et, pourtant, elle était restée à ma place.

Une fois, je cueillis un bouquet de nielles des blés et je rentrais chez moi. Elle me vit et me pria de lui donner une fleur, rien qu'une. Si je refuse, ma maison brûlera. C'est ce qu'on dit. Elle tendit la main, me regarda d'un air confiant, ne s'attendant pas à un refus.

— Donne-m'en une seule. Je la mettrai dans ma natte.

Ses yeux m'interrogeaient, me regardant de dessous son fichu déteint :

« Tu ne veux pas me la donner ? »

Je me détournai.

— Qu'est-ce que tu me veux ?

— Rien...

Et, pourtant, elle était restée !

A présent, je la regardais, seule, une espèce de voile sur mes yeux m'empêcha de voir les siens, si bleus. Nous nous tenions, sans mot dire, jusqu'à ce que la classe devînt déserte et que le maître me criât :

— Eh bien, qu'est-ce que tu attends ?

Et la clef grinça dans la porte, laissant Annytchka enfermée dans la classe.

Je n'avais pas envie de rentrer. De l'école, je dirigeai mes pas vers le pré. On sent là-bas l'air au toucher : humide, frais, comme une eau de source. Une cigogne se promène gravement sur le pré, son long bec fouille les marais, elle craquette et n'a pas peur de moi. Je pourrais même caresser ses plumes lisses, mais je n'ai pas le temps. La cigogne cherche des grenouilles, je me hâte de cueil-

lir les nielles des blés. Les montagnes s'em-
plissent d'un crépuscule épais.

...Annytchka est encore à l'école. Je reviens,
je dois la trouver là-bas et lui donner non
pas une fleur, mais tout un bouquet, je dois
lui dire quelque chose de gentil. Je cours et
la tendresse remplit mon âme.

Mais elle n'y est plus.

Je suis un sentier à travers jardins qui me
conduit à la cour de Boïkaniouk, je veux la
rattraper, mais elle n'y est pas.

Je m'approche prudemment de la fenêtre,
la lampe brûle déjà, je jette un coup d'œil
à l'intérieur, dans un coin Annytchka est as-
sise sur un escabeau, elle pleure. Boïkaniouk
lui jette mot par mot, comme de vieux mé-
gots, de dessous ses moustaches jaunies :

— Tu n'iras plus à l'école, sale fille !

J'attends une minute, deux, le chien se met
à gronder. Le maître du logis peut sortir.
Mes yeux brûlent comme si on y avait jeté
du sel, quelque chose m'étouffe.

Annytchka est assise sur un escabeau dans
un coin de la pièce et elle pleure.

Elle n'ira plus à l'école.

Je tiens dans mes mains le bouquet de niel-
les. Si je ne partage pas le bouquet, ma mai-
son brûlera. C'est ce qu'on dit...

Mais Annytchka n'a pas de maison, on
peut lui offrir tout le bouquet.

Mais elle est assise sur un escabeau dans
le coin, et elle pleure.

J'éparpille mon bouquet qui flambe sur le
toit de chaume, et je me sauve. Pourvu que
la maison flambe ! Mais le chaume ne s'al-
lume pas.

Le lendemain matin, je courus dans le pré
où paissaient les vaches de Boïkaniouk. Une

petite silhouette, avec sur la tête un fichu déteint, un petit baluchon à la main, s'éloignait sur le sentier. La Bilounka au muflé noir meuglait à sa suite, un petit veau courait derrière la fillette. Elle s'arrêta, tira un croûton de pain, le fourra dans la petite bouche, caressa le petit animal. Puis elle disparut très vite derrière l'enclos...

...Où es-tu maintenant, mon joli prodige, ma fillette toute blonde, aux yeux bleus ? En train ou à pied, lorsque je passe à travers les prés, il est partout ce mirage rose, pourpre, éparpillé sur les prés savoureux.

Tu as peut-être trouvé ton bonheur et, comme moi, tu évoques le passé, un sourire rêveur sur tes lèvres ? Ou bien ayant travaillé comme fille de ferme, tu reposes en terre et sur ta tombe croît notre fleur ?

Où es-tu à présent ?

Le sourire de la bien-aimée, le regard d'une inconnue, parfois une jeune mère avec son enfant me forcent à m'arrêter, à regarder.

Serait-ce toi ?

Je dépasse des fleurs, aux longues tiges fines, hautes, aux petites têtes en forme d'étoile, rouges et inodores, je les cueille, je les pose en beau bouquet sur mon bureau, j'offre les fleurs à ma bien-aimée...

Ce sont les nielles des blés.

Le petit-fils d'autrui

Les belles pommes tombent mollement dans le verger de Todossi et les abeilles essaient dans les ruches de Fédir. Todossi ramasse sans mot dire les pommes aux joues rouges

dans un panier et Fédir trotte de ruche en ruche, tant sa crainte de voir les essaims aller se poser sur le pommier du voisin est grande. Et les abeilles ? La reine s'envolera avec l'essaim et ce sera fini. Ce n'est pas que Todossi lui défendrait de rassembler l'essaim, son amour-propre ne le lui permettrait pas...

Les voisins sont brouillés.

Personne ne sait et n'aurait d'ailleurs jamais cru que Todossi et Fédir fussent fâchés. Ils ont chacun la soixantaine bien sonnée et pendant un demi-siècle ils ont vécu dans l'entente. Tout récemment encore ils allaient travailler dans la forêt. Ils comptaient soigneusement leurs stères et leurs tas de fagots, touchaient l'argent gagné et, rentrant le samedi à la maison, se rappelaient le temps où ils vivaient bien et ils vivaient bien parce qu'ils étaient jeunes. La vieillesse, même au paradis, ne vous fera pas plaisir.

Du reste, pourquoi pas... La vieillesse a aussi ses joies.

Pour celui qui a...

Lorsque les bras de Todossi commencèrent à s'engourdir pour de bon et que, de plus en plus souvent, sa cognée restait coincée dans la bûche de pin, alors Todossi prononçait :

— Baste... J'ai un petit-fils qui se chargera de moi, si je n'arrive plus à me débrouiller.

Fédir crut alors que son voisin voulait le piquer avec ses paroles. Il jeta lui aussi sa cognée et répondit en accentuant ses mots :

— Moi non plus, je ne mourrai pas de faim. Mon rucher se chargera de moi...

Pour la première fois, Fédir ressentit qu'il était vieux, faible et désespéré, la vieillesse ouvrait toute seule la porte de sa cour et se cognait douloureusement contre sa poitrine ;

il avait un grand rucher, mais il n'avait jamais eu d'enfants ni de petits-enfants.

Il avait vécu avec sa femme une longue vie sans connaître le tapage des enfants et ils n'y avaient pas pensé jusque-là. La cause en était peut-être au petit-fils dont Todossi venait de se vanter et qui avait été aussi le leur. Oui, oui... Autrefois, ce Vassylko n'avait jamais pu dire ce qu'il aimait le plus : pépé Todossi, le miel ou le père Fédir.

Ce Vassylko... En chemise souillée, la taille prise dans une ceinture brodée, il franchissait furtivement le passage entre les deux jardins et regardait, émerveillé, le sage apiculteur soigner ses abeilles, un sac de grosse toile à la main, avec pour fond un gros tamis... On n'entendait que : le père Fédir enfumait les abeilles avec des étoupes de paille et leur parlait comme à des êtres raisonnables, le père Fédir versait du sucre dans les alvéoles pour nourrir les abeilles pendant la mauvaise saison et retirait du rucher de lourds rayons d'où le miel coulait en liquide brunâtre et odorant, le père Fédir était si intelligent que même les abeilles lui obéissaient et ne le piquaient pas.

Vassylko aimait le père Fédir, peut-être, beaucoup plus que le miel ou que...

Mais quand il devint grand, il se mit à l'éviter, il ne voulait pas prendre le miel qu'il lui donnait et c'est là que la vieillesse de Fédir qu'il repoussait si obstinément de lui, commença à lui parler de derrière les orties de la haie. « Tu n'as pas ton petit-fils à toi, hein... Tu n'en as pas... »

Oui, la vieillesse a aussi ses joies : il y en a qui ont des petits-enfants, d'autres, des ruchers.

Le cœur de Fédir se serra comme la cire se fige dans le poing et le sang coula comme le miel entre les doigts.

— Quand revient Vassyl ? demanda-t-il peu après.

— Pas de sitôt... L'autre semaine, je me suis rendu chez ma fille en ville : on a fait un bal d'adieux. Vassylko est allé dans une école d'officiers.

Fédir tressaillit, ses moustaches en brosse se hérissèrent sous l'effet de la surprise.

— Comment ça... Et tu ne m'as rien dit ? Mais moi..., j'aurais pu y aller aussi avec toi... ou tout au moins...

— A vrai dire, je l'ai complètement oublié, répliqua Todossi, indifférent.

Il avait oublié... Un sentiment d'inimitié naquit dans le cœur de Fédir. Il pressa si fort le manche de la cognée que les veines de ses mains se gonflèrent. Il avait oublié... Dis donc, Todossi, ça te fait tant mal au cœur de me donner cette petite joie ?

Les abeilles bourdonnaient au printemps, Fédir était assis dans son rucher et pensait chaque jour, chaque heure à ce petit-fils, à la taille prise dans une ceinture brodée, barbouillé de jus de cerise, à ce Vassylko que Dieu ne lui avait pas donné.

Todossi se montra de derrière la haie.

— Fédir, sors un peu de ta cour et vois le monde.

— Ah... de toute façon on ne peut ni tout voir ni tout aimer. Et l'abeille c'est comme cette goutte de rosée à travers laquelle on voit le soleil ou comme cet enfant dans lequel tu mets tout ton monde et ton amour...

— Eh oui... c'est vrai.

— Dis donc, Todossi, où étais-tu ? Cela fait plusieurs jours que je ne t'ai pas vu.

— Je suis allé voir mon petit-fils. Il n'est pas loin d'ici...

Fédir sauta de la souche où il était assis et se dirigea en trotinant vers le passage.

— Eh, mais, mon voisin, on dirait que tu le fais exprès ?... N'aurais-je pas pu lui passer une bouteille de miel, hein ?... Si tu ne veux pas du mien, dis-lui que c'est le tien. Les abeilles en ont butiné un bon litre sur ton accacia.

— Mais j'ai oublié, Fédir, répondit Todossi, haussant les épaules d'un air étonné. Il viendra l'été prochain, tu pourras alors lui parler tant que tu voudras.

Cette offense lui fit l'effet d'un coup de cravache, il faillit crier : « Mais Vassyl est aussi à moi ! Pourquoi me le reprends-tu si obstinément ? »

Et en ce moment, il ressentit comme il prenait en grippe son voisin, son rucher, sa femme qui se chauffait au soleil, sa vieillesse aussi, il la détesta, grand Dieu... Même Vassylko !

Il s'avança plus près et siffla entre ses dents carriées :

— Ton Vassyl va être encore longtemps recrue ?

— T'es devenu fou ou quoi ? fit Todossi en ouvrant de gros yeux. Mais il n'est pas recrue ! Vassylko est dans une école d'officiers !

— Une école d'officiers ? Ne fais pas rire le monde, mon bonhomme. Tu crois que ça va si vite pour être officier ?

— Et toi, qu'est-ce que tu te figurais ? D'ici un an, il reviendra gradé avec deux étoiles sur les épauettes.

— Ha, deux étoiles ! Du temps de l'Autriche, le caporal portait deux étoiles. Ton Vassyl n'a qu'à éplucher encore un peu les patates !

Todossi ne s'attendait pas de la part de Fédir à un langage pareil. La moutarde lui monta au nez et une vraie discussion de bonne femme éclata dont tous les deux en avaient honte jusqu'à présent, mais ni l'un ni l'autre ne purent plus se retenir. C'était comme cette vase qui fonce au printemps à travers une digue...

— Toi-même, t'es un caporal, vieux dingot ! Mon Vassyl sera officier, oui, oui ! Et il emmerde ton miel ! Tu fais du chichi avec ton miel comme la bonne femme avec son goret...

— Oui, mais avant, à chaque Noël, tu faisais du chichi avec le miel que tu ramenaiss de chez moi.

— C'est le mien que je ramenaiss ! De mes pommiers et de mes accacias.

— Si ça te fait mal au cœur, abats-les !

— C'est bien ce que je vais faire !

Le même jour, Todossi scia un bel accacia qui poussait entre les deux jardins. L'arbre s'abattit dans le jardin de Fédir et un essaim d'abeilles vola au-dessus de la couronne odorante.— Qu'elles bouffent maintenant !

— Que toi-même tu sois allongé à côté de cet arbre, aujourd'hui même ! cria sa femme, cognant ses poings l'un contre l'autre.

Le même soir, Fédir, fou de rage, ramena

de la forêt des sapins et les planta en face des trois pommiers de Todossi, pour les faire dépérir.

Le lendemain, tous les deux se sentirent honteux. Todossi jurait ses grands dieux, Fédir se sentait bien mal à l'aise.

Mais une querelle reste une querelle. Qui ira s'excuser le premier ?

...Les belles pommes aux joues rouges tombent dans le jardin de Fédir et se perdent dans la rosée. Personne ne les ramasse.

Mais si l'essaim s'envole, il peut se perdre aussi...

Et le voilà qui prend son vol de la dernière ruche. Eh bien quoi ?... Eh bien voilà !... Que le diable l'emporte ! Il monta en spirale dans les cieux et se posa tout doucement, comme une bouffée de fumée sur le pommier de Todossi.

— Au diable tout le travail, jura Fédir. Je ne veux plus même de celles qui sont restées. A quoi bon ?...

Désormais il ne voulait plus rien, ni abeilles, ni vivre...

Vers le soir, le facteur du village qui ne savait rien de la querelle des voisins, cria à travers la haie dans les deux cours :

— Todossi ! Fédir ! Payez-moi une tournée, votre Vassyl arrive demain ! Prenez le télégramme.

Todossi lança un coup d'œil à Fédir : « Que va-t-il se passer ? » Fédir laissa tomber une larme qui roula sur sa joue y laissant un sillon. Il couvrit son visage de la main.

— Eh, la vieille, dit-il doucement à sa femme pour que son voisin ne l'entende pas, lave le fût, je vais faire du miel.

Mais Todossi avait vu et entendu...

La nuit, il alla dans le verger. Il ne savait pas se comporter avec les abeilles, mais il rassembla comme il put l'essaim endormi dans une caisse et la porta dans le rucher de Fédir.

Fédir lui aussi ne dormait pas. Avant le point du jour, il abattit les sapins et les traîna dans un ravin.

Le lendemain, après avoir piétiné près de la maison, ils franchirent enfin tous deux la porte de la cour et s'acheminèrent, sans mot dire, vers l'arrêt de l'autobus.

— Donc, tu dis que notre Vassylko a deux étoiles ? demanda Fédir.

— Eh oui, deux, répondit fièrement Tossosi.

En chemin

Le bus file sur la large route. A l'intérieur une cinquantaine de vies dévident un court espace le fil de leur temps. Une cinquantaine de vies passent devant moi, comme les peupliers au bord de la route. Je ne reverrai plus ni ces peupliers ni ces gens.

La vie ne repasse pas par le même chemin une deuxième fois.

...Au fond du bus, affalé sur le siège arrière — les secousses y sont plus fortes et les voix des passagers se froissent sur les ressorts comme les touffes de lin sur les écangs,— un gai luron taille une bavette. Ses pointes équivoques coulent sans arrêt, une jeune fille brune s'est tournée vers la vitre et, la main sur les lèvres, retient le rire qui l'étouffe ; les jeunes femmes, excitées par ses

propos, dévorent le jeune homme d'un œil allumé et animent elles aussi la conversation de bons mots ; le gaillard ne ménage personne, ses yeux injectés de plomb fondu lancent des éclairs impudents,— le gars pouvait être après tout entre deux vins.

Une vieille femme est assise à côté de lui. Des mèches blanches s'échappent de dessous son fichu, elle a des joues décharnées, des yeux secs et sur son cou, les tendons saillent pareils à des arêtes de poisson.

— Grand-mère, bonne-maman, le plaisantin n'oublie pas la vieille femme, ça vous secoue fort, hein ? Il fallait rester chez vous au lieu de faire sonner vos pauvres os qui tintent comme les cloches un soir de réveil-lon.

La jeune fille assise près de la vitre pouffa de rire, jeta un regard enchanté à l'homme qui lui lança un coup d'œil complice et s'adressa de nouveau à la petite vieille :

— C'est pas au marché que vous allez, bonne vieille ?

— Non... pas au marché, mon fils, marmonna la vieille femme. Je vais chez le docteur à Novosselytsia me faire faire de fausses dents.

Les voyageurs se mirent à rire.

— Vous ne finiriez pas votre vie sans vos dents ? Mais, bonne-maman, ça coûte de l'argent, ça !

— Peut-être bien que ça coûte, seulement à Novosselytsia la doctoresse le fait pour rien. Oui, oui... Tu dis, dans l'autre monde ? Bah, tu sais, j'ai bien le temps de voir le bon Dieu.

Le visage du jeune homme se rembrunit d'un coup et, contre toute attente, il prononça

quelques paroles qui arrachèrent aux femmes mariées un « Grand Dieu ! » et qui firent faire le signe de la croix à la grand-mère.

— Donc, si jamais vous vous trouvez chez ce bon Dieu et si vous vous voyez avec lui au ciel, eh bien, dites-lui qu'un Dieu n'agit pas comme il le fait. Il vous retient si longtemps sur cette terre, et ma Gafika...

— Seigneur Dieu, la grand-mère voulut se signer.

— Ne faites pas le signe de croix, je ne suis pas le diable... Je n'ai ni lancé de pierres au ciel, ni cassé les vitres à votre Bon Dieu, pourquoi en ce cas m'a-t-il pris ma Gafika... Ah, bonne-mère, bonne-mère ! Elle m'a laissé des orphelins, comme des gouttes de rosée au soleil...

Le sourire se figea sur les lèvres de la jeune fille, la surprise et la peine se couchèrent en ombre dans ses yeux bleus ; les jeunes femmes pardonnèrent son blasphème au luron et se tournèrent vers lui, hochant la tête avec compassion.

— ...Et moi, je vais par le monde, comme un fou, je fais rire les gens, j'étouffe ma peine, le soir je joue à cache-cache avec mes petits et le matin je promets de leur amener une maman.

— Il faut le faire, mon fils, il le faut. Tes enfants et toi, vous avez besoin de la présence d'une femme et de sa tendresse... Seulement ne cherche pas pour toi, mais pour tes enfants, dit la vieille femme, et ses paroles étaient chaudes, comme les champs labourés après une bonne pluie.

— Vous dites, pour mes enfants... Comme si j'étais de votre âge... C'est que j'ai déjà cherché. J'en ai même trouvé une et elle m'a

plu. Je l'ai amenée voir la maison et les enfants. Mon plus petit quand il l'a vue, s'est mis à crier « maman, manan ! » et il a grimpé sur ses genoux. Il s'est pressé contre sa poitrine et, ses pieds sales frottaient sa jupe de châle. Elle a reculé, rejeté l'enfant de ses genoux, secoué le bas de sa jupe... Rien d'extraordinaire ne s'est passé. Gafika rossait les garçons, elle ne se gênait pas, mais cela ne les empêchait pas de courir après elle comme des oisons... Le petit s'est mis à pleurer, l'aîné l'a pris par la main et ils sont sortis de la maison... Oui, oui, pour moi, je peux m'en trouver facilement une...

— C'est bien ce que je dis...

Les larmes roulèrent des yeux du joyeux luron, elles ruisselèrent toutes seules, les jeunes femmes se mirent à sangloter et la jeune fille, assise près de la vitre, se leva même de son siège, elle ne quittait pas des yeux le visage de l'homme.

Le bus s'arrêta. « Novosselytsia ! » cria le chauffeur. La grand-mère s'agita.

— Je viens avec vous, bonne-mère, dit le plaisantin en essuyant timidement les larmes et, de nouveau, le masque de l'insouciance reparut sur son visage. Je vous accompagne chez le docteur. Vous vous ferez faire les dents, vous rajeunirez. Je vous prendrai alors peut-être pour femme. Vous le dites vous-même, seulement pour les enfants...

Tous les deux descendirent. Le chauffeur fit marcher le moteur.

— Attendez ! se fit entendre la voix de la jeune fille. Je ne suis pas encore descendue.

...Nous filons à travers les routes. Devant nous défile une parcelle du grand monde. Nous ne le reverrons plus, la vie ne repasse

pas par le même chemin une deuxième fois. Aussi sommes-nous heureux quand il nous arrive de nous arrêter dans la course effrénée du temps pour un petit instant et de saisir au moins un visage parmi les centaines de gens qui passent comme des silhouettes devant nous.

L'infidèle qui voulait être battue

Si Stéphane ne possède pas de fortune, il en a du moins le reflet, tant sa morgue est grande. Autrefois il possédait l'une et l'autre. Maintenant il n'a que Marika-l'égarée. Ça ne fait rien qu'il a pris pour femme une fille pauvre, c'est à la mode, quant à sa morgue, elle est pleinement satisfaite.

Aussi Stéphane respectait-il Marika, il la respectait si fort qu'il ne voulait même pas avoir d'enfants avec elle, il craignait qu'elle ne grossisse ou que son corps perde sa grâce après la naissance de l'enfant, il avait peur qu'elle n'enlaidisse et les jaloux se seraient réjouis comme ils s'étaient réjouis quand il s'était dépossédé de l'alpage de son grand-père sur la Zatynka.

Aujourd'hui la rumeur s'est répandue dans le village que Stéphane a battu Marika.

On ne sait pas si les gens jubilaient, en tous cas, ils étaient surpris. Il en prenait soin comme d'un objet précieux, s'intéressait si elle avait mangé ; il revenait de l'inspection et lui ramenait des fraises des bois, des framboises, il la nourrissait, la priait d'en mettre sur son visage pour qu'aucune ride ne s'étale en toile d'araignée sous ses yeux ;

chaque matin il lui servait à jeun du lait de chèvre qu'elle ne pouvait supporter mais qu'elle était forcée de boire... Stéphane prenait grand soin de Marika ; la nuit, il faisait rarement l'amour avec elle de crainte de voir des cernes sous ses yeux et elle vivait en étrangère dans la maison de Stéphane, dormait sur des oreillers étrangers, se tenait près du chœur à l'église, dépaysée, parmi les femmes et ne se réjouissait pas en entendant les femmes chuchoter derrière son dos : « Comme elle est belle ! » parce que cette beauté n'était pas à elle, mais à Stéphane.

Stéphane passait des journées entières et même des nuits à faire l'inspection des bois, il était garde forestier, Marika n'avait pas le cœur au travail. Elle s'emmitouflait dans sa solitude comme les montagnes, le matin, dans leur voile blanc et regardait Stéphane sans mot dire de ses grands yeux de biche quand il rentrait, fatigué, de la forêt. Elle attendait quelque chose de lui. Et Stéphane, comme toujours, dévisageait attentivement sa femme, n'avait-elle pas maigri dans la journée ou de la nuit ?

Elle lui dit une fois :

— T'as une façon de me regarder, on dirait que tu veux me vendre.

— Je sors avec toi, il faut que tu sois belle.

— Tu ne sais que me mener dans le monde comme à une foire.

Il avait alors plissé le front, ses moustaches s'étaient hérissées, ses yeux, lourds comme des pierres, s'étaient posés sur le visage odorant de Marika qu'il embrassait rarement.

— Tu as ici tout ce que tu veux, il ne te manque absolument rien...

— Oui, Stéfane, j'ai tout ce qu'il me faut. Mais si tu savais comme j'en ai assez.

— Ah, ma pauvre fille, avec plaisir je te flanquerais à la porte, dit Stéfane dans un grincement de dents, ce que je te mettrai à la porte pour que tu coures les villages comme tu le faisais dans le temps !...

Marika se tut parce qu'elle avait peur. Elle n'avait plus rien que sa beauté et encore la peur devant le large monde, et ce monde, elle l'avait parcouru depuis son enfance jusqu'à ses années de jeune fille, de la chaumière de son père jusqu'aux appartements de Stéfane, depuis le commencement de la guerre jusqu'à tout récemment elle allait de village en village, elle avait tout égaré en chemin, même l'image de son père fusillé par les Magyars. Elle avait tout perdu, sauf sa beauté.

Elle se taisait, parce qu'elle avait une grande peur du large monde.

Au village c'est comme ça : vous avez trébuché, on dira que vous vous êtes cassé la jambe. Le bruit courut que Stéfane avait battu Marika et lui n'avait fait que lever le bras.

Mais il n'avait pas frappé...

Le jour commençait à poindre, une brume bleue tournoyait en écheveaux au-dessus de la Jonka, quand Stéfane arriva à la maison,— il avait gardé les meules de foin sur la Zatynka,— et resta planté, ébahi, près du portillon de sa cour. Karpo Ganoulak, se glissant furtivement de la grange, en sortait, il bondit par-dessus la palissade et s'enfuit, écrasant les bardanes sous ses pas.

Marika était debout près du bûcher, derrière la grange, elle ne savait pas où fuir ; l'angoisse se lisait dans ses yeux, ses joues

pourpres se couvrirent de taches pâles, elle se tenait là-bas, effrayée et impassible, décoiffée par les doigts de Karpo qui l'avait couverte à satiété de baisers pour toutes les années de respect qu'elle avait connues.

Stéfane bondit comme un fou du portillon, son poing trancha au vol un rayon de soleil qui se jouait sur le visage de Marika, siffla près de ses lèvres et s'abaissa,— un bon charretier ne frapperait pas son cheval de la sorte dans un moment d'empportement.

Marika attendait les coups. Elle tremblait de peur, mais elle attendait que les poings lourds et douloureux viennent sur elle, Dieu l'avait ordonné.

Cependant Stéfane ne la frappa pas...

Il la plaignit... La plaignit-il ? Pourquoi la plaignait-il ?

Une lueur de bonté jaillit des yeux froids de Marika, tomba en reflet sur les lèvres serrées de Stéfane...

Il baissa les bras, le rouge avait fui de son visage, et il dit en maître, tranquillement :

— Rentre à la maison, dors un peu. Ce soir nous aurons du monde.

Elle tressaillit comme un tremble coupé, le reflet du soleil pâlit sur les lèvres de Stéfane.

— Stéfane...

— Rentre à la maison.

— Stéfane ! Bats-moi... Tu entends ce que je te dis : frappe-moi !

Il se tourna et disparut derrière le portillon.

— Je rentrerai pour le dîner... Je dois aller sur la Polanytsia...

Elle courut à sa suite. Le portillon tomba, Marika trébucha sur le chemin, elle s'écria :

— Stéphane, reviens !

Il se retourna.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Frappe-moi, Stéphane ! On bat bien les bêtes, quoi qu'on les tienne pour la vente ou l'abattage...

Il s'en fut sans un regard autour de lui.

Quand il disparut derrière l'aunaie, Marika murmura faiblement :

— Que le bon Dieu te punisse...

Le lendemain les femmes s'entretenaient près du ruisseau :

— La Marika à Stéphane s'est enfuie avec Ganoulak.

— Des bobards tout ça, Karpo est à la maison. Je l'ai vu tantôt.

— Alors quoi, elle est partie toute seule ! Pour quoi faire ?

Personne ne le savait.

Puis, brusquement, les garçons rapportèrent une autre nouvelle, mais si sensationnelle que la première en pâlit de peur.

— Stéphane s'est tiré une balle ! Dans sa maison, avec son fusil...

Pour rien

« Dès que la neige de mars fondra, je partirai, maintenant je ne peux pas parce que ça souffle et toutes les routes sont couvertes de neige et je ne pourrai pas arriver à l'autocar, mais dès que les bords des routes durciront, la boue ne clapotera pas sous mes pieds, je m'en irai, pensait la vieille Maria, et elle enveloppait ses jambes dans une vieille fourrure qui, depuis longtemps, servait

de couverture dans cette maison, oh, depuis bien longtemps ! La petite Annytchka s'y était vautrée et, après elle, les deux petits qu'elle avait soignés pour rien. Qu'il fasse seulement un peu plus chaud, j'irai alors en ville chez Annytchka soigner son benjamin, c'est tout de même mon petit-fils ».

Le vieux chat roulé en boule, la queue rentrée entre les pattes et blotti aux pieds de Maria, clignait ses yeux verts et la regardait avec indulgence : les drôles de rêves que tissaient sa maîtresse ! elle ne s'en ira pas, ne quittera pas ses petits-enfants, elle en avait bien parlé de ce départ, quand Ronronnet, tout petit encore, grimpait sur le couvre-lit en laine qui pendait, là-bas, sur la perche, elle en parlait toujours, mais s'était occupée des petits des autres. « Tu t'en vas toujours quelque part, tu vends la maison et moi, tu me donnes aux voisins, tu fais peur au vieux Ronron, mais tu es bonne, ma vieille maîtresse, et puis tu as de la peine à laisser ta bicoque », pensait-il, regardant la vieille Maria d'un œil châssieux et triste.

— Allez, psst, file ! dit Maria à son chat, mais elle ne le chassa pas. Cette maison a toujours été pauvre, il n'y a rien à regretter, chez Annytchka en ville, il y a de grandes chambres, l'électricité et l'eau à la cuisine, il ne faut pas courir en chercher au ruisseau comme chez nous. Et puis Annytchka vient d'avoir son petit Roman, je pense qu'il vaut beaucoup plus, ma vieille chaumière penchée sous la montagne... Eh oui...

Le chat plissa ses yeux chagrinés et se pelotonna aux pieds de la vieille femme. Tout à coup, il releva la tête d'un mouvement brusque, sa vieille maîtresse somnolait déjà,

il se tourna, l'oreille au guet, vers la porte : la porte d'entrée grinça, puis celle de la chambre, une vapeur froide roula en nuages dans la pièce et dans cette vapeur apparut le voisin Gavrylo, couvert de neige, tout blanc, comme Sabaoth dans les nues, représenté sur le tableau poussiéreux au-dessus du lit.

Maria se leva, laissa pendre du poêle ses jambes veinées et enflées ; elle est heureuse de la venue de Gavrylo. Il s'ennuie dans l'oisiveté hivernale, trois ans de cela il a perdu sa femme et est resté avec le tout petit Vassylko, — Dieu lui a donné un enfant sur le tard mais il a emporté la maman. Gavrylo ne tire pas le diable par la queue, il a de quoi manger parce que les flotteurs gagnent bien au flottage, seulement voilà il s'ennuie à la maison en hiver.

— Je vous ai apporté une lettre, Maria. J'étais au village cet après-midi, j'ai vu le facteur et il m'a prié de vous la remettre.

Maria se laissa glisser en hâte du poêle, une lettre d'Annytchka ! Oh, Seigneur, elle doit certainement gronder sa vieille mère qui ne vient pas chez elle.

— Lisez, lisez ! pressait-elle son voisin tout en arrangeant son fichu de laine sur sa tête d'un blanc de neige. Lisez donc, je suis toute remuée.

Entre-temps, Gavrylo s'est déjà réchauffé, il a déboutonné sa vareuse, la lumière mate des vitres givrées tombe en tache blanche sur la feuille de papier couverte d'une écriture serrée. Les yeux humides de Maria s'immobilisèrent. Gavrylo lisait la lettre d'Annytchka, la fille de Maria, qui avait grandi la première dans cette maison.

La vieille Maria écoute et la lettre est longue, très longue, c'est une de ces épîtres qui contient dans un mot écrit des milliers de mots, des années entières s'écoulent en une minute de lecture. C'est une très longue lettre.

« Je suis votre fille unique, maman, et je ne sais pas... »

Pour sûr que je n'ai que toi, toi seule... Je ne me suis pas remariée après la mort de ton père que les policiers avaient roué de coups pour avoir planté dix pieds de tabac. Il avait cultivé dix pieds de tabac derrière la maison, nous n'avions pas d'argent pour en acheter au magasin, pour ces dix pieds, Seigneur Dieu, ils l'ont rossé ici, dans la cour, comme un chien nuisible, et ils sont partis. Ton père a végété une année encore, il ne voulait même plus fumer et il est mort. Et puis je ne me suis pas remariée, parce qu'on ne se pressait pas de prendre pour femme une pauvre veuve et pas très belle, et comme je n'ai jamais fait la vie, il est naturel que je n'aie que toi... »

« Je ne sais pas ce qui vous retient dans les montagnes... »

Si l'on pouvait savoir, mon enfant, ce qui retient un Goutsoul dans les montagnes... Il descend dans la vallée où il y a tant de blés et on a toujours besoin d'ouvriers, le montagnard regarde, travaille un peu, charge un sac de blé sur son dos et remonte vers ses pierres, sur ses montagnes, garder les moutons, couper les arbres, chanter des chansons et contempler le ciel...

« Bon, disons, autrefois, les gens connaissaient la misère, aussi deviez-vous... »

Si les gens la connaissaient, moi aussi, ma fille, je l'avais. Tous nous vivons donc sous le même ciel, aussi devons-nous partager la misère et le bonheur. A l'époque, les gens n'avaient rien et nous avions la vie un peu plus douce. Ton père était déjà mort depuis longtemps, ma peine s'était calmée et chez les autres c'était comme une plaie vive : un tel a été déporté en Allemagne, un autre a été torturé sur place, un troisième est allé à la guerre et, pour toute nouvelle, un avis de décès ou annonçant qu'il est porté disparu, il y en avait qui ont fait tant de malheurs ici que personne ne savait où donner de la tête... On a condamné ma voisine Youlyna, la fille-mère. Et sa fille Nastounia, je l'ai accueillie chez moi, parce qu'elle était petite. On m'a permis de la garder. Je ne sais pas quels péchés la Youlyna avait commis, mais l'enfant en quoi était-elle fautive ? Toi, en ces temps-là, tu avais terminé tes études supérieures, tu t'étais mariée, vous avez commencé à bien vivre, tu n'as connu qu'un peu de tracas avec ma première petite-fille. Mais vous avez en ville des crèches, des garderies d'enfants, et ici, il n'y a rien de tout ça, la petite Nastounia serait morte, je ne pouvais pas faire autrement...

« Et puis... vous êtes un peu drôle, maman. Qu'est-ce qui vous a forcée brusquement à accueillir un autre enfant, à le retirer à ses parents ? »

Dieu seul le sait, Annytchka... Il existe une chose dans le cœur de l'homme,— tu ne la connais pas toi-même toute ta vie — qui résonne tout à coup dans ton cœur et te dit : « Tu dois faire ainsi ». Ce Philippe, que Dieu

lui pardonne ce péché, a fait un enfer de sa maison et tout ça à cause de cette eau-de-vie, sa femme, la Gafia, est devenue poitrineuse par sa faute, et elle n'avouait son mal à personne pour qu'on ne la mette pas à l'hôpital, autrement sa fille serait devenue un meurt-de-faim avec un père pareil. Nastounia n'était plus auprès de moi, je l'avais soignée, élevée, et je l'ai lâchée vraiment bonne et douce dans la vie, à présent, elle fait des tapis à Kossiv. Tu venais de mettre au monde ta deuxième fille et je voulais déjà aller chez toi, mais j'ai pensé : vous avez des crèches, des garderies d'enfants et nous, nous n'avions rien de tout ça... Philippe, ivre, est mort de froid dans la forêt, il fallait placer Gafia à l'hôpital et j'ai dû accueillir la petite chez moi...

« Gafia s'est rétablie et son enfant est revenue chez elle, et vous... ou bien vous n'aviez pas à qui confier la maison, ou bien vous aviez pitié du chat... Le petit Roman va sur ses trois mois, mon congé de maternité s'achève, il faut que je reprenne sous peu mon travail à l'école, et mon mari Yaroslav passe ses journées à l'usine, on l'a nommé ingénieur en chef tout récemment, il n'est presque pas à la maison. Je dois de nouveau prendre une femme étrangère pour garder mon enfant comme si je n'avais pas ma mère à moi... »

D'un geste énergique, Maria rejeta son foulard sur la nuque, ses cheveux rares, d'un blanc de neige, s'étaient tassés sur sa tête comme du fil et étaient tressés en petite queue au-dessus de sa nuque, ses yeux humides avaient un air résolu.

— Gavrylo, prenez l'encrier et le porte-plume qui est sur le rebord de la fenêtre. Vous avez ici du papier et mettez-vous à écrire : qu'ils m'accueillent lundi. Aujourd'hui c'est jeudi, j'aurai juste le temps de faire mes préparatifs.

Le chat miaula sur le foyer du poêle, sauta à terre, frotta son échine à la jambe de Maria qui eut un mouvement du pied.

— Allez, psst !

Ses yeux verts lui lancèrent un regard étincelant, il baissa ses moustaches d'un air affligé. Seulement maintenant Maria remarqua que son chat était vieux, très vieux.

— Vous prendrez Ronron chez vous, Gavrylo. Et la maison, si vous voulez, achetez-la pour en faire une étable. Vous enlèverez la palissade et vous serez comme dans votre cour.

— Je viens d'y penser, Maria. Demain commence le flottage, il y aura de l'argent à gagner. A l'aube, je vais aux écluses.

Samedi, Maria était prête à partir. Ses besaces, pleines de toutes sortes de vêtements, reposaient sur le banc, le lit vide était tout triste, et la perche au-dessus du poêle restait nue, seul, Sabaoth, tout poussiéreux, accroché au mur, se chagrinait dans les nuages, et le chat somnolait sur la vieille fourrure étalée sur le poêle.

Maria vit venir par la fenêtre Varvara qui habitait près du ruisseau. Elle menait par la main le fils de Gavrylo, le petit Vassylko, qui pleurait. Maria sortit sur le pas de la porte.

— Tu viens me voir, Varvara ? Entre vite, et reste un peu avec moi, demain je n'y serai plus.

— Oui, mère Maria, je viens vous voir...

lui répondit-elle, toute bouleversée. Vous ne savez donc rien ?

— Qu'est-ce qui s'est passé ? dit Maria en tressaillant.

— Hier, un arbre a écrasé Gavrylo aux écluses.

— Seigneur Dieu ! Il est en vie ?

— Oui... Mais une de ses jambes est toute fracturée. Mère Maria... Je prendrais bien l'enfant, mais vous savez, j'en ai six à la maison... Que Vassylko passe au moins cette nuit chez vous, j'irai au soviet rural prier qu'on place l'enfant quelque part.

Maria se tint immobile sur le seuil, puis elle fit un pas vers l'enfant, pressa la tête du garçon contre ses jupes.

— Varvara, fit-elle, tout bas. N'allez pas au soviet rural. Courrez plutôt au bureau de poste à Oslava. C'est un peu loin, mais allez-y quand même. Télégraphiez à ma fille Annytchka... Prenez cette enveloppe, l'adresse est dessus. Dites que je ne viendrai pas avant que ne guérisse Gavrylo. Dites qu'ils patientent encore un peu. Ils ont des crèches et des garderies, et nous, nous n'avons pas encore ça...

...Le vieux chat se frottait doucement à la jambe de Maria, le petit Vassylko dormait sur la vieille fourrure, Maria était assise sur le banc, près du poêle, appuyée contre les besaces chargées, et chuchotait :

— Pardonne-moi, Annytchka, mais tu n'es pas la seule à être mienne. Oh non, tu n'es pas la seule, ne pense pas de mal. Nous vivons parmi les hommes. Et nous, vois-tu, on a la vie quand même un peu plus douce que les autres...

Une chanson de noce

Le vieux Platko ne pouvait savoir si le jour était tombé,— une nuit noire s'était tapie à jamais dans ses prunelles, cependant une humidité généreuse était descendue sur les herbes trop mûres et la caille importune avait cessé son chant, une fraîcheur humide montait de la dépression du terrain et le vieux Platko savait que le soir était venu, aussi avait-il l'oreille aux aguets : les faucheurs devaient rentrer pour la nuit, la veille, le nouveau forestier avait convoqué les hommes.

On entend déjà des piétinements dans la vallée où murmurent les eaux glacées de la Jonka : ce sont les faucheurs qui montent, donc la fenaison commencera. Le vieux sortit de la chaumière ; il est encore robuste, il fait lui-même le fromage de brebis, il s'arrête de travailler et prête l'oreille pour reconnaître d'après le bruit des pas celui qui vient. C'est peut-être Ilko Kinache ? Depuis la veille, sa fille Kateryna prépare le déjeuner et espère que Ilko viendra maintenant au moins dans la maison, sur le tard au moins...

Le vieux entend une rumeur près de la colline, près de la maison de Kateryna, il reconnaît la voix de Yakoubiak :

— Dis voir, la Motcherniak, demande le forestier, pourquoi ne réparas-tu pas le toit ? Tu as tout ce qu'il te faut.

— J'ai peur que la grêle ne casse pas les bardeaux, répond Kateryna d'une voix insolente ; ah, si les gens savaient seulement pourquoi elle reste ainsi les bras ballants, pourquoi elle n'a envie de rien, même de recouvrir le toit de sa maison... on le sait.

Les faucheurs ne passent pas outre la chau-

mière du vieux Platko, ils coucheront ici, les uns à l'intérieur, les autres à la belle étoile, ils fumeront, converseront, écouteront le chant du chalumeau. Et personne ne parlera de la cécité du vieil homme, qu'il en soit donc comme il le dit lui-même qu'il a perdu sa vue de vieillesse.

— Jouez-nous un petit air, grand-père, prie un des faucheurs. Regardez donc votre petite-fille est assise sur le seuil, il est temps de lui jouer une chanson de noce...

— Chaque floraison a son temps, répond le vieux Platko. Mais je n'ai pas encore joué un air de noce aux miens... Tu es là, Yakoubiak ? dit le vieux en se tournant vers le groupe. Tu ne sais pas si Ilko viendra ?

— Il devrait venir. Tous les forestiers devraient être ici.

Le vieux se leva.

— Alors, les gars, dormez dans la chaumière... Moi, je vais coucher chez Kateryna, fit-il, et il trottina d'un pas vif sur le sentier qui menait en bas.

La courte nuit s'éteignait, elle se dissipait en écheveaux soyeux au-dessus de la Jonka, la caille se mit à chanter ; où sont donc les faucheurs ? Les sauterelles coupent tout finement les tiges mûres, mais n'y viennent pas à bout toutes seules ; où sont donc les faucheurs ? se lamente la caille et elle se tait brusquement. Sur la Makovytsia on entend les marteaux battre les fines lames des faux, le bruit métallique se répand en poussière menue dans les prairies ; ils fauchent, ils fauchent, ils fauchent, fait la caille, ricanant de joie ; Kateryna Motcherniak tressaille.

— Allons vite, préparons le déjeuner, Olèna... Vite, Olèna !

— Oh, maman, maman...

Kateryna dissimule soigneusement ses cheveux gris sous le fichu et monte en courant le sentier, les faucheurs se sont disposés en V : ch-cha, ch-cha, ch-cha. les abeilles effarées se forment en un essaim au-dessus des têtes et les sauterelles font par dizaines des bonds de côté, le pollen couvert de rosée flotte dans l'air, les regards de Kateryna se posent sur chaque nuque : Ilko n'est pas parmi eux...

Pourquoi ? Pourquoi m'évites-tu de loin jusqu'à présent ? Kateryna cachait bien les mèches grises sous son fichu, Ilko n'avait plus rien à craindre maintenant et il n'était pas venu faucher l'herbe.

— Ilko est allé à une tournée d'inspection, dit Yakoubiak en se redressant. Il s'est rendu sur le Pohar, tu entends, Kateryna ?

Kateryna l'entend. C'est loin le Pohar et Ilko qui a la jambe malade, le forestier n'en sait rien, étant nouveau dans le pays, il restera encore dans la montée, pourquoi l'avait-on laissé aller tout seul ?

— Il a dit qu'il devait aller voir la plantation des arbres, dit Yakoubiak avec un regard compatissant à la beauté fanée de Kateryna.

Elle n'a plus la tête au déjeuner — Ilko pouvait tomber en route — la sauce brûlait dans la casserole, elle appela Olèna : prépare le déjeuner toi-même, parce que je dois courir à Bagrovêts ; Olèna sait que ce n'est pas à Bagrovêts que se rend sa mère, mais elle prend la louche en bois et remue la sauce. Kateryna part en courant, et sa fille voit encore par la fenêtre que sa mère se dirige vers le Pohar, Olèna a pitié de sa maman et

elle est heureuse que la vieillesse ne se mesure pas par le nombre des années.

Ilko a déjà traversé la forêt, il avait de plus en plus mal à la jambe : il y a très longtemps, du temps de Kovpak *, les Allemands l'avait blessé d'un coup à la jambe et arraché les tendons. Tant qu'il était jeune, il se débrouillait pour marcher, maintenant la blessure s'était mise à suppurer, mais il ne dit rien à personne parce qu'on dira qu'il est invalide et on le mettra à la retraite. La forêt deviendra orpheline, oui, oui, orpheline, se persuade-t-il, qui, sans lui, veillera aux plants sur le Pohar ? Mais il sait fort bien que c'est lui-même qui restera orphelin et il ne viendra ici qu'en tant qu'hôte. Les arbres dont il est à présent maître et juge — à lui de décider si cet arbre vivra et cet autre non — regarderont, indifférents, le retraité invalide, le cerf ne viendra plus manger du sel dans sa main et l'ours, voyant venir vers lui un hôte indésirable se mettra à gronder. Comment vivra-t-il alors tout seul ? Et les plants sur le Pohar dépériront : personne ne les soignera comme lui. Parce que chacun possède femme et enfants, lui, il n'a que la forêt.

Ilko est arrivé sur le Pohar et a incliné la tête dans un profond salut devant le cimetière de la forêt. Une main criminelle a dévasté la nature ici. Les arbres pourrissent sur le sol, ils gisent, cadavres inutiles, on a su les abattre, mais on n'a pas su emporter d'ici les sapins ; les gens avaient surnommé le sinistre

* Homme d'Etat soviétique, un des organisateurs de la Résistance en Ukraine pendant la guerre civile et la deuxième guerre mondiale. (N.d.T.).

cimetière, le Pohar, lieu d'incendie, et seuls, les serpents y faisaient à présent leur nid, le ciel en ce lieu était toujours morose en voyant la stupidité humaine.

Mais déjà les jeunes épicéas tendaient leurs ramures vers le soleil, la vie ravagée de la forêt ressuscitait, ah, si l'homme pouvait renaître comme elle ! Aussi était-il plus facile à Ilko de se rendre sur le Pohar que sur la Makovytsia.

...Jeune homme encore, il avait rêvé d'avoir un fusil, n'ayant guère d'espoir d'avoir de la terre. Avec un fusil, on pouvait subsister. Il s'était fait de l'argent à la cueillette des fruits des bois et s'était acheté chez un aubergiste de Jabié un fusil autrichien qui tonnait fort et abattait raide mort un sanglier du premier coup. Les policiers n'arrivaient pas à le saisir en flagrant délit de port d'arme sans permis, car il cachait son arme pour la nuit dans le foin et se rendait les mains vides chez Kateryna sur la Makovytsia et il aimait, Dieu seul le sait, comme il aimait sa Kateryna. Il avait gagné de l'argent sur les peaux de sanglier, juste assez pour pouvoir payer l'amende au cas où les policiers parviendraient à lui mettre la main dessus. Il était alors allé à Outorope dans les marais salants, il fallait bien gagner la vie, il ne pouvait subvenir aux besoins de Kateryna et des siens rien qu'avec l'argent de la vente des fraises des bois. A cause de ce sel, il avait fait de la prison et lorsqu'il en était revenu, Kateryna avait déjà un enfant.

En proie à la rage, Ilko s'était précipité dans la maison... « Pardonne-moi, mon cher Ilko, je ne t'aimais pas, je t'ai mis à la porte après la première nuit, pardonne-moi de ne

pas avoir su résister, mais l'enfant, je n'ai pas pu le tuer ». Ilko avait crié : « Alors c'est moi qui le tuerai ! » — il avait pris le bébé par les pieds comme on prend un chiot, mais ses bras retombèrent le long de son corps, il n'avait pas pu le tuer ; alors, il était parti dans les montagnes, dans les hautes montagnes, parce que celles-ci étaient devenues trop petites, elles s'étaient prosternées de honte.

Le diable s'empara alors de Kateryna, Ilko ne donnait pas signe de vie ; s'étant abandonnée au désespoir, elle faisait la vie, le vieux Platko avait pleuré toutes les larmes de ses yeux et il commençait à perdre la vue, Kateryna faisait la noce, mais ne se mariait pas : elle ne voulait plus personne, plus jamais.

Ilko était revenu et était entré chez elle. « Tu fais la noce, Kateryna ? » — « Oui, Ilachko, je me couvre de honte pour que tu n'aies pas de regret après moi. Si tu veux, tu peux rester pour la nuit... »

Alors Ilko avait battu Kateryna, il l'avait sauvagement battue. Le matin, les gens l'avaient vue, ravagée, les cheveux tout blancs. Kateryna n'avait plus fait la noce.

Les gens avaient dévasté la forêt sur le Pohar, mais voici que de jeunes épicéas bourgeonnaient au soleil, la vie renaîtrait encore au cimetière, oui, elle renaîtrait...

Sa jambe lui fit mal, Ilko s'appuya sur la cuisse et se coucha sur le ventre. Les jeunes pousses vertes de la forêt dévastée croissaient près de lui, « et nous, Kateryna, nous n'avons devant nous rien que des épreuves... »

Pourquoi en était-il ainsi ? Pourquoi de toutes les hautes montagnes, le Pohar était-il

devenu sa dernière hauteur ? Il releva la tête : derrière la montée, la Makovytsia verdissait, elle soutenait le ciel de sa tête ronde, avait-elle grandi depuis qu'il n'y avait plus mis les pieds ou bien était-elle restée la même, lui — il le savait — s'était tassé durant ces années stériles et sans joie ? Quand y était-il monté la dernière fois ?

Ilko évoqua toute sa vie à partir du commencement, il comprit avec une grande douleur que tout ce que ses mains et son cerveau avaient fait, que si son cœur avait battu, tout cela avait été pour elle. Le fusil, les marais salants, la prison, le désespoir, la rage, les coups et ces plants, tout cela c'était pour Kateryna. Seulement, sans elle... Il avait planté la vie dans des déserts, et sa vie à lui était un désert.

Il se releva, fit un pas pour continuer son chemin et se pencha, courbé sous l'effet de la douleur. Il fallait se reposer...

Kateryna s'immobilisa : Ilko était couché par terre, elle courut. Elle laissait derrière elle les années et dispersait ses cheveux blancs en toile d'araignée.

— Ilachko ! entendit-il au-dessus de lui la voix familière, lève-toi, je t'aiderai à redescendre. Seulement, ne me chasse pas maintenant, Ilachko...

— Ne me chasse pas... Ne me chasse pas... murmura-t-il en écho lointain.

...Olèna mettait la table à la place de sa mère. Après la disparition de la rosée, les herbes coupées séchaient au soleil en énormes tas de serpents ; Olèna mettait les plats sur la table à la place de sa mère et priait son grand-père de jouer un air pour les faucheurs.

La maison de Kateryna luisait tristement sous tous ses angles, son vide se lamentait au-dessus des montagnes, mais le chalumeau s'égosillait joyeusement, le sourire du vieux Platko rajeunissait les alpages et le chalumeau jouait pour le repos des uns, pour le travail des autres et, peut-être, jouait-il un air de noce pour d'autres...

Les rhododendrons

Je vagabonde à travers les montagnes. Je ne suis pas allé en Crimée, j'ai renoncé à l'Abkhazie ensoleillée, je n'ai pas voulu entendre le clapotis du ressac de la mer, j'ai préféré écouter le vent des alpages dans les Karpates. Je suis arrivé dans un pays étrange qui inspire les artistes, je suis venu le voir et écrire les paroles d'une chanson.

Pays de poésie, de beauté, d'art et de talents inconnus. Pays de l'exotisme, de contes et de légendes. Pays de gens forts, ardents et braves. Pays qui a fait couler beaucoup d'encre et dont on a si peu dit. Je veux le voir de mes propres yeux et le chanter.

Mon sac au dos, un bâton à la main et un cahier où j'ai commencé à écrire des chansons, j'erre à travers les Karpates.

La veille, la patronne de l'hôtel de Vorokhta nous a annoncé du mauvais temps. Ses prévisions météorologiques se sont avérées fausses. Voyez le soleil qu'il fait !

Me voilà parti ! Mon itinéraire est extraordinaire : traverser la cordillère de la Tchorohora jusqu'à la frontière roumaine. Je suis tout seul. Je veux être seul avec moi-même,

je veux m'inspirer d'impressions et ne les partager avec personne. Que l'on m'accuse même d'égoïsme, cela m'est bien égal : maintenant, je n'appartiendrai qu'à moi-même et à la nature. Je veux que le recueil de mes poésies « Les flots courent sur le Tchermoché » soient saturées de l'odeur des sapins, je veux qu'elles soient imprégnées de l'air et des vents des alpages, je veux qu'elles résonnent comme les sources limpides des montagnes.

Je rattrape un groupe de campeurs. Ils viennent de la région de Kiev.

— Vous ne connaissez pas le chemin qui mène à la Goverla* ? me demandent-ils.

Je ne suis pas encore allé sur la Goverla, mais les montagnes me sont si familières que je déclare avec assurance :

— Si, je le connais. Je vous y conduirai à travers les fourrés, les sentiers de chèvres, vous grimpez jusqu'à la cime la plus haute des Karpatés à travers des sentes abruptes et, de là, vous admirerez la beauté majestueuse de la Suisse ukrainienne !

— C'est bien dit, me complimentent les campeurs. En effet, c'est bien la Suisse !

Ils me prennent pour un habitant du pays.

Au pied même de la Goverla, le brouillard s'abat, épais et froid. Les prévisions de l'hôtelière s'accomplissent. Après tout qu'y a-t-il d'étrange ? Chaque homme ici est sorcier. On sait ce qui sera et on voit ce qui ne se produit jamais.

Le brouillard devient de plus en plus dense, il est comme de l'ouate, il remplit la bouche,

* Sommet de montagne dans la cordillère de la Tchornohora dans les Karpatés (2061 m). (N.d.T.).

le nez et les oreilles. Mes compagnons sont engloutis par ce lait épais, je ne les vois plus, leurs voix résonnent sourdement, puis se perdent. Je n'ai pour moi qu'un bruit mat et il est difficile de deviner ce qui bruit : le vent, les buissons des montagnes ou ma propre solitude ?

Ma solitude ? Ce n'est pas mal. Je voulais bien être seul. J'atteindrai le sommet de la Goverla, c'est là-bas que mon itinéraire doit me conduire.

Cependant l'esprit malin qui fait égarer en chemin, me conduit par d'autres sentiers. Ne vous étonnez pas, dans les montagnes, j'ai appris à croire aux superstitions. Il me semble tout d'un coup que je vais du côté opposé. Si je ne descends pas, je monte, mais de toute façon je pourrai jurer que la Goverla s'est mise la tête en bas par ne sais quel subterfuge, que son dôme est dans l'abîme et que je grimpe vers son pied. A présent je ne sais pas où je me dirige.

En chemin, je suis arrêté par les arbustes de haute altitude aux fleurs luxuriantes — les rhododendrons — qui rougissent comme des taches de sang à mes pieds. Les rhododendrons. Ce n'est pas la première fois que j'en vois. J'en ai chez moi sur la fenêtre à côté des cactus et de l'asparagus, ces fleurs les plus anciennes de notre planète. Mon cœur se serre parfois en voyant les grelots tristement penchés qui languissent après les brouillards froids, le sol pierreux, les chaînes de montagnes austères. Dans un vase, elles sont grises et différentes. Dans les montagnes, vous ne les échangeriez pas contre les plus belles roses d'une serre, parce qu'elles ornent la terre.

J'en cueille tout un bouquet et je descends à l'aveuglette. Le rideau de brouillard devient plus transparent et je suis enfin enveloppé dans la pourpre du soleil couchant. Une grosse gerbe de fleurs à la main, je dirige mes pas vers le refuge. Dieu merci que vers le soir je sois tombé sur une demeure. J'entends monter à ma rencontre une chanson venant du petit ruisseau qui se dessine en un ruban blanc :

Près du petit-bois vert
Mon bien-aimé se promène.
Il a garni son chapeau
De fleurs toutes vertes...

Je me réjouis que le hasard m'ait conduit aux habitants des montagnes. Je sais que je parlerai en vieille connaissance à cette voix argentine...

Deux grands yeux, d'un bleu sombre, me regardent de dessous les boucles, dans une attente curieuse.

— Où suis-je, la belle ?

— Sur le Zavouialé.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Un rire retentit, limpide et pur, comme l'eau de la source qui jase près du refuge dans l'auge en bois. Nous nous regardons, attendant pour voir lequel de nous deux sera le premier à ne plus sourire.

— Vous étiez là-bas ? dit-elle en indiquant d'un signe de tête les sommets des montagnes plongées dans le brouillard et elle montre les fleurs.

— Oui, j'y suis allé cueillir des rhododendrons.

— Qu'est-ce que vous avez dit ? Mais ce sont des rosaces !

— Va pour les rosaces. Et toi-même, tu y es allée ?

Son rire argentin retentit de nouveau, seulement maintenant j'y discerne une pointe d'ironie.

Je vois devant moi une jeune fille, élancée comme un épicéa, fraîche comme l'air des montagnes, splendide comme une fleur de rhododendron.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

— De la brynza*.

Oh ! sainte simplicité. Sait-elle seulement comme elle est belle ?

— Et où est le Zavouialé ?

La jeune fille montra d'un geste de la main un sentier qui descend entre les berges en surplomb, et se tient à l'écart. Non, elle ne m'y conduira pas, vous trouverez vous-même votre chemin. C'est ce que disent ses yeux, bleu foncé, crocus printanier.

— Comment t'appelles-tu ?

— Comme ma mère.

— Et ta mère ?

— Comme moi.

Je suis tout entier sous l'emprise de cette journée d'aujourd'hui. Je ne voudrais pas qu'elle finisse, ni demain ni après-demain. Et dans huit jours non plus.

Je ne demande pas grand'chose... Les habitants des montagnes en ont bien plus. Ils prennent comme si c'étaient les leurs, la rumeur des montagnes, le bruissement des épicéas, le ciel morose, le chant des eaux.

Je ne saurai pas prendre tout cela. Si je pouvais au moins prolonger cette journée-ci, les impressions de ce jour... pour les noter...

* Fromage de brebis. (N.d.T.).

Je me repose là-bas au diable vauvert. Je loge chez des gens qui m'en apprennent bien plus que des tomes entiers de recueils ethnographiques. Mon patron est un vieux forestier. Je prends notes des légendes qu'il me raconte et qu'on ne peut trouver ni chez Gnatiouk * ni chez Choukhèvytch ** ! J'écoute ses récits dès la tombée du jour jusque tard dans la nuit. Quoiqu'il ne raconte, je crois à tout.

Le vieux forestier sait d'où provient l'œil de mer — un lac aux eaux froides sur la cime de la Tchornohora.

— Je vous le raconterais bien, mais vous ne me croirez pas.

— Mais si, voyons ! Racontez-moi ça !

— L'œil de mer, c'est une énorme larme du méchant géant Tchornohor. Cela s'est passé...

Plus loin j'oublie le conteur, je n'entends que la légende qui, pour ces gens et désormais pour moi, est un fait réel et un conte.

...Les rochers à pic et les forêts noires n'avaient jamais vu les larmes de Tchornohor, des éclairs jaillissaient seulement de ses yeux voilés ainsi que des lambeaux de ciel noir déchiré sur les sommets des montagnes. Les tendres épicéas n'avaient pas entendu le géant murmurer doucement, mais seul, un grognement, un rugissement rageur ou bien un grondement sourd s'échappait de sa puissante poitrine. Les forêts de conifères bruisaient craintivement, murmuraient, effarées, et penchaient la tête. Sur les sommets, les plus fiers périssaient, les humbles se proster-

* Folkloriste et ethnographe ukrainien (1871—1926). (N.d.T.).

** Ethnographe ukrainien (1850—1915). (N.d.T.).

naient bien bas. Le pouvoir du roi des Montagnes Noires était illimité.

Or, un jour, un homme qui ne craignait pas la force du géant, apparut dans ses domaines avec une cognée à la main, il abattait les arbres et faisait son nid comme l'hirondelle fait le sien sous les rochers. Tchornohor, surpris, descendit au pied de la montagne pour voir l'homme de près. Il demanda, menaçant, sûr de sa puissance :

— Qui es-tu, toi ?

— Le maître des montagnes ! entendit-il cette réponse impertinente.

Tchornohor tressaillit, mais il poussa aussitôt un rire si fort que les Beskydes * tremblèrent, et il cria, persifleur :

— En ce cas, viens te battre avec moi !

Et le féroce géant commença son combat inégal avec l'homme.

Pour le punir de sa réponse arrogante, Tchornohor fit pleuvoir une grêle drue sur la cour et les pâturages de l'homme.

Celui-ci gémit de pitié en voyant ses pauvres blés et ses prairies dévastés, mais il ne se soumit pas. Il descendait, arrachait les feuilles des arbres et nourrissait son bétail.

Le méchant Tchornohor envoya des bêtes féroces écorcher le bétail de cet homme téméraire. L'homme pleura de douleur, mais cette fois-ci encore, il ne se laissa pas abattre. Il ferma soigneusement la porte de sa chaumière et se mit au travail. Alors Tchornohor lança du feu sur la petite demeure et elle flamba toute entière.

* Chaîne de montagnes dans les Karpates s'étendant sur la Pologne, la Tchécoslovaquie et l'Ukraine. (N.d.T.).

L'homme, vaincu, tomba à terre en proie à une tristesse et un désespoir infinis. Tchornohor éclata de rire, il eut un rire de tonnerre tant son contentement était grand et il descendit voir mourir son ennemi.

Il ne restait plus rien à l'homme, excepté une lueur d'espoir et une brindille dans la main. Juste au moment où le géant voulut poser son pied sur le corps de l'homme vaincu, la brindille se mit à parler, à pleurer, à sangloter, elle versa cette lueur d'espoir dans la mélodie et la chanson se répandit dans les ravins des Beskydes.

L'enchanteur surpris se tint coi, puis se ressaisit et se jeta à la poursuite de la chanson pour tuer cette dernière chose restée dans la vie de l'homme ; ses doigts osseux la cherchaient parmi les branches des épicéas, il pourchassait son sillage dans les ravins et la portait devant lui, mais il ne put la saisir. Elle retentissait partout : triste comme le murmure des branches d'un épicéa brisé, gaie comme la source dans le rocher. La chanson montait vers les cieux, déchirait les nues noires, les brouillards bleus, et elle était comme la rumeur des montagnes que l'on ne peut ni apaiser ni interrompre.

Tchornohor écumait de rage, s'acharnait sur les arbres qui s'étaient tenus cois, écoutant la chanson de l'homme, brisait les rochers parce qu'en ces lieux la chanson retentissait plus sonore, mais il ne put la tuer. Sous l'emprise d'une rage impuissante, il s'arrêta sur la Montagne Noire, il serra dans sa main tous les nuages lourds, les feux et les flammes, pour les lancer une dernière fois sur l'homme, mais la chanson retentissait de plus en plus fort et, sous son effet, les nua-

ges, gros de grêles, fondaient, s'adoucis-
saient comme sous le souffle du vent.

Dans les ravins, le brouillard s'oublia à l'écouter, les bêtes féroces se réfugièrent dans leurs antres. L'homme soumettait tout par sa chanson.

Lorsque Tchornohor reconnut son impuissance, il pleura pour la première fois. Une grosse larme tomba de l'œil du géant et s'écrasa sur les rochers...

Je crois. Je crois à tout ce que vous voudriez bien me raconter...

Parce que pour connaître ce pays, il faut croire aux contes. Ici, les hommes mélangent réalité et fantaisie. Le réel et le fantastique, ils en parlent avec la même certitude.

Le vieux forestier sait, par exemple, que, sous peu, les bûcherons cesseront de faire descendre le bois par les auges et que c'est très difficile. L'arbre, il faut le couper, le laisser descendre dans l'auge et le traîner ensuite avec un tracteur ou un cheval jusqu'au Tcheremoche. Et tout cela se déroulera de la manière suivante : on bâtira des tours sur les cimes d'où partiront des câbles solides pour le flottage. C'est par des chemins pareils que le bois voyagera.

Je crois. On mécanisera l'exploitation de la forêt.

Les lampes à pétrole ne feront plus long feu. Dans chaque village et même sur une petite rivière, on peut installer une turbine. Il n'y a rien d'étrange à cela. On installe bien des moulins. Et ce sont aussi des machines.

Je crois à l'électrification des villages les plus perdus.

Le vieux sait que les ondines hantent l'esprit des bûcherons. Elles attirent les garçons dans les fourrés par leurs chants et ceux-ci ne reviennent plus dans leur hutte forestière. Le forestier en avait vu lui-même du temps de sa jeunesse.

Et ça, c'est vrai. Moi aussi, je l'ai vue sur l'alpage de Zavouialé.

Je crois à tout. J'ai connu la vie à travers les contes.

Le matin, je sors en courant de la maison basse du forestier et je respire à pleins poumons l'air frais imprégné de l'odeur des aiguilles de pin. Je vois devant moi une mer agitée par une houle gigantesque qui s'immobilise tout d'un coup. Je suis fasciné par la beauté sauvage et puissante de la nature. Je veux être plus fort, je veux être un géant pour mieux la ressentir.

On ne voit pas le village. Sur les bosses vertes des mamelons, le dos appuyé aux versants, blanchissent ça et là derrière les couronnes luxuriantes des cerisiers, les taches des toits de bardeaux et, de loin en loin, les clôtures des haies trahissent la présence d'une demeure. Près des maisons, des lambeaux de terre labourée, et le reste de la richesse ce sont les forêts impénétrables et les alpages. Qu'est-ce qui fait la force de ces hommes ? Le forestier a raconté la légende du méchant Tchornohor qui voulait détruire son ennemi — l'homme — mais il n'a pas pu le faire. Car l'homme avait une arme invincible, la chanson, qui l'a aidé à tenir ferme face aux forces malignes de la nature.

Je perçois les notes de cette chanson chaque matin. Elle vibre déjà dans mon âme, fait naître des mots. Je ne la connais pas

encore, mais je sens qu'elle est là, ma chanson sur les montagnes. Je la trouverai, je la saisirai et je me répandrai avec elle en voile matinal sur les montagnes, je me transformerai en torrent rapide et je courrai, je sauterai sur les cailloux, je me briserai en un nuage de très fines gouttelettes dans les cascades, ou je me ferai auget près des sources. Des gens viendront chaque jour boire de l'eau, chaque matin la jeune fille de l'alpage de Zavouialé viendra y poser un baiser.

A travers le conte, j'apprends la poésie de ces gens.

Je suis de nouveau dans les alpages. Je dois écouter la chanson, me pénétrer d'elle. Dans l'interprétation la plus simple de la jeune fille dont j'ai fait la connaissance, je surprendrai des notes cachées, je pénétrerai au cœur de la chanson. Je saurai le faire parce que je sais comment elle est née. J'y suis préparé.

Et c'est alors que j'écrirai les paroles d'une chanson.

La jeune fille m'accueille avec joie. Aujourd'hui elle ne parle pas par énigme. Elle s'appelle Oulana. Elle verse du lait dans une tasse et me la tend. Le lait sent la laine de brebis. Cette odeur me rappelle mon enfance. Je suis originaire de la contrée boïko*, située au pied de la montagne. Oulana et moi, nous sommes presque des pays, il nous sera facile de nous entendre.

Elle veut savoir qui je suis et d'où je viens. Je vois ses sourcils se soulever d'étonnement et puis ses yeux se radoucir, contents.

* Groupe ethnique ukrainien peuplant les districts de montagnes des régions de Lvov, d'Ivano-Frankovsk et de la Subcarpatie. (N.d.T.).

— Et vous habitez là-bas ?

— Non. J'y vais de temps en temps.

L'éclat cordial s'éteint dans les yeux de la jeune fille, mais pour un bref instant seulement.

— Et vous dansez « la goutsoulka » ? demande-t-elle, taquine.

— Oui, un peu.

Ce « un peu » ne la contente pas. Un peu, c'est pour les pauvres. Je ne sais pas quelle pauvreté elle a en vue. La pauvreté matérielle, peut-être, et moi, je comprends, pauvreté spirituelle.

— Et vous chantez nos chansons ?

— Tu me les apprendras.

Ses yeux de crocus bleu sombre me lancent un regard en coulisse et elle m'observe d'un air malin.

— Vous êtes un savant ?

Je ne sais pas ce que dois répondre.

— Oui, fais-je, me décidant.

— Moi aussi, j'ai fait mes dix classes*.

Je suis tout étonné. Pourquoi en ce cas fait-elle du fromage de brebis dans les alpages et n'étudie-t-elle pas ?

— Je voudrais bien, mais vous resterez ici à ma place ?

— Pourquoi moi ? Il s'en trouvera d'autres. Oulana n'a-t-elle pas envie d'étudier ?

— Si.

— Si c'est oui, laisse alors tes montagnes et va étudier.

— Oh non...

Elle enveloppe d'un long regard les mon-

* Dans le système d'enseignement soviétique, on obtient l'instruction secondaire en terminant dix classes. (N.d.T.).

tagnes et, dans un recueillement rêveur, s'accoude dans l'herbe et fait dans un murmure :

— Non... Non... J'irai peut-être étudier, mais je ne laisserai pas les alpages.

Ce « non » éteint dans mon cœur l'entrain romantique dont j'étais la proie pendant ces quelques jours vécus dans les montagnes. Je ressens un souffle d'obscurantisme patriarcal dans ce « non ». Je ne suis pas de l'avis que les jeunes doivent quitter nécessairement le bercail, mais un homme nouveau, moderne, doit être moralement préparé à l'abandonner un beau jour.

Oulana natte et dénatte sa tresse, grosse et longue, et ses yeux bleu foncé se voilent de rêve.

De quoi rêve-t-elle ? Comment le deviner ?

Oulana chante. Tout en chantant, elle me regarde, mais ne voit sans doute rien à part les images musicales, créées par son imagination. Une chanson en entraîne une autre. Oulana possède une aisance théâtrale, une justesse de l'oreille et une voix merveilleuse, mais ce n'est pas ce qui me séduit en elle comme ne me séduisent pas l'espace des alpages, les fleurs parmi lesquelles elle est assise, les jambes modestement repliées sous elle, le petit ruisseau et la forêt bleue de conifères qui se tient toute coite, s'oubliant à l'écouter.

Je m'efforce de comprendre, mais la conversation intérieure et une nouvelle pensée me dérangent pour écouter. Est-ce donc rationnel que le talent reste inconnu des hommes ? C'est que l'homme est un créateur et non pas un oiseau. Sa propre chanson ne lui suffit pas, il lui faut la gloire. C'est juste, c'est aussi indispensable. Le peuple choisit

les hommes les plus doués qui le représentent parmi d'autres peuples, et à travers le monde. Burns, l'Écossais, en était un, le Bucovin Fedkovytch, Koltsov de Voronej et, en général, tous les hommes remarquables. Je suis aussi cette voie, parce que, m'étant élevé, j'ai su comprendre le conte de la vie des hommes pour leur chanter leur chanson.

J'ai su comprendre ? Pourquoi alors ne puis-je maintenant la frôler cette note la plus secrète, cette chanson la plus palpitante ? Elle est proche et insaisissable, elle se répercute en écho de mon étonnement : pourquoi Oulana chante-t-elle là, qui l'écoute, qui manifesterà sa reconnaissance pour son talent ?

Je ne peux pas saisir les nuances les plus subtiles de la mélodie, je ne peux pas trouver maintenant la clef de ma propre chanson qui, la veille, semblait s'envoler d'elle-même de mon âme pleine de nouvelles impressions.

Pourquoi justement ces sentiments me dérangent-ils ?

Oulana chante. Cela est si naturel chez elle comme une conversation ordinaire. Elle ne connaît ni ses capacités ni sa beauté. Elle ne peut pas rester ici. Quelqu'un d'autre peut traire les brebis et les vaches, faire de la brynza, nettoyer l'étable, enlever le fumier. Seuls, les hommes de talent chantent de cette manière.

Je le lui dis. Elle rit et, au lieu de me répondre, me prie de l'aider à décanter le petit lait des chaudrons. Cette simplicité excessive et ce manque de sérieux dans l'entretien m'agacent. Mais je l'aide. Oulana est près de moi, je sens son haleine. Elle dépose le chaudron par terre et, telle une sorcière, braque sur moi ses yeux forcenés et attend. Elle

semble dire : « Je suis ta chanson, tu m'as trouvée ».

Je m'oublie et je me jette vers elle, mais je m'arrête aussitôt. Je vois sa chemise sale sur sa poitrine, ses pieds qui ont pris une teinte verdâtre à force de marcher dans l'herbe, ses doigts aux bouts gercés, longs comme ceux d'une violoniste, sa taille étroite prise dans une vieille zapaska *. Dans mon imagination, je l'habille de la plus belle robe, j'arrange ses nattes à la japonaise ou je les coupe, et les cheveux noirs, frisés, retombent en boucles sur ses épaules. C'est une femme comme ça que je veux étreindre. Elle est sur scène, les spectateurs attendent, le souffle retenu, qu'elle interprète ses chansons.

Il n'y a pas de chanson. Les yeux d'Oulana s'emplissent de tristesse, la tristesse se change en froideur et, enfin, en indifférence. Elle dit une chose bien mal à propos :

— Vous savez, je n'aime pas les estivants.

Les lueurs violacées du soir montent en rampant de la vallée. L'amertume s'infiltré dans mon âme avec le crépuscule. Je ne sais pas quoi, mais aujourd'hui j'ai perdu quelque chose. Un obstacle ne m'a pas permis de saisir la mélodie des montagnes et a éloigné de moi les alpages pleins de senteurs où fleurit telle le rhododendron rose, l'énigmatique Oulana.

Je reste penché jusque tard dans la nuit sur mon cahier ouvert et je n'arrive pas à noter un seul mot. Une pensée m'obsède tout le temps : pourquoi lui suis-je devenu brusquement indifférent ? Pourquoi, ayant enten-

* Partie de toilette nationale en Ukraine — la jupe. (N.d.T.).

du ce mot méprisant « estivant », le conte que j'avais nourri dans mon imagination, s'est-il évanoui ? Je vois déjà d'un autre œil se profiler les montagnes baignées de clair de lune et j'interprète d'une manière différente la légende de Tchornohor, Qulana ne me semble plus une ondine et son « non » nie et condamne quelque chose en moi-même.

Le vieux forestier se lève bien avant l'aube. Il se prépare à aller à Bourkouté voir le flottage. J'y vais avec lui. J'espère entendre encore une légende pour que le conte renaîsse en moi dans tout son charme.

Mais le forestier ne me parle à présent que de la forêt. Je veux saisir dans le récit du vieil homme quelque chose de féerique comme naguère et je ressens aussitôt que ce n'est pas le conte qui m'intéresse maintenant mais sa profonde connaissance de la forêt. Il comprend l'arbre, sait ce dont il a besoin, il en parle comme d'un homme. J'apprends ainsi que le chêne aime le voisinage d'arbres qu'il dépasse en hauteur par son sommet, et le sapin, au contraire, se cache dans l'ombre d'autres arbres. Il y a aussi des gens comme cela : doux et fiers.

— Vous voyez ici un chêne mâle et ça c'est un chêne femelle, dit le vieux forestier en indiquant deux arbres identiques. Plaît-il ? Comment je les distingue ? mais comme on distingue un gars d'une fille. Le chêne femelle s'épanouit plus vite et laisse tomber plus tôt ses feuilles.

Le garde forestier se tourmente que l'on ne plante pas de jeunes arbres après la coupe de bois. Si cela continue, seul, le genièvre poussera parce que, à part toutes sortes de maladies, de mauvais esprits habitent la fo-

rêt et ils font périr non seulement les bûcherons mais aussi les arbres.

Je m'étonne et je m'effraie de voir qu'à l'heure actuelle la vie prosaïque m'intéresse plus que l'exotique.

— Vous devez certainement connaître la forêt beaucoup mieux que d'autres forestiers, dis-je à l'homme.

— C'est possible... En tous cas plus que ceux qui ne voient pas la forêt de derrière les arbres. La forêt est sombre, mais seulement pour ceux qui ne savent pas la comprendre...

Bien entendu, le vieux forestier ne m'a pas en vue, mais je sens soudain la rougeur couvrir mon front. Serait-ce moi qui ne vois pas la forêt de derrière les arbres et qui ne la comprends pas. Serait-ce moi qui, à travers les visions féeriques, n'a pas su voir les hommes, leur travail, leurs chansons ?

Je prie le garde forestier de me raconter encore une fois la légende de l'œil de mer. J'écoute et je perçois une nouvelle vérité. La chanson qui a aidé l'homme à vaincre les forces de la nature, était le travail. C'est peut-être pour cette raison que je n'ai pas compris la chanson d'Oulana, ne connaissant pas son travail et que la vieille zapaska et ses pieds maculés de taches d'herbe ne m'ont pas permis de m'approcher d'elle. J'habillais peut-être mes chansons dans des costumes de théâtre ? La cause réside peut-être dans le fait que j'ai appris à connaître la vie à travers les contes et non pas à travers le travail ? C'est peut-être pour cela que j'ai voulu arracher la jeune fille à son terroir pour l'écouter chanter les mélodies qui me sont accessibles ?

Je suis envahi par des doutes. Je lutte contre eux, je me justifie et ils me chuchotent opiniâtrement : « Tu es un étranger ici ».

A l'aube nous sommes près du Bourkoute, au-dessus du lac Chybenny. La belle forêt d'épicéas sur les versants abrupts dégringole comme l'écume floconneuse d'une cascade jusqu'en bas de la côte où elle se perd dans les eaux du lac où se reflète cette verte végétation. Elle fend doucement et imperceptiblement la surface de l'eau et tombe au fond même du ciel renversé.

Les écluses du barrage sont encore fermées, mais les barreurs chassent déjà le sommeil de la surface du lac. L'eau commence à se rider, à s'agiter, elle sent qu'elle va se libérer ce jour-là avec rage, grondante et impétueuse.

Sur la partie supérieure du lac les trains de bois déjà prêts flottent sur l'eau. On va les lâcher.

Les barreurs, forts et braves, tiennent les barres du gouvernail, sûrs d'eux et résolus. Ils ont devant eux le courant rapide du Tcheremoche, les rochers abrupts que les trains de bois doivent longer sans les accrocher, les cataractes dans lesquelles il faut s'enfoncer jusqu'au cou dans l'eau et ne pas se laisser emporter par le courant.

Les écluses sont ouvertes ! Pareille à une bête féroce que l'on lâche, l'eau se rue par l'ouverture. Elle emporte, comme des fétus de paille, les épicéas séculaires, réunis en trains de bois. Sa gueule rageuse dévore les petites gens qui luttent pour la vie et la mort. La bête vaincue, Tchornohor vaincu. Le premier train de bois s'arrache à la gueule du monstre enragé et disparaît derrière la montagne.

J'entends une voix en mon for intérieur qui se moque de moi.

— Ça aussi c'est un conte, non ? Le voilà devant toi ton Tcheremoché à qui tu consacres les paroles de tes chansons.

— Je ne les écris pas,— je me défends devant mon autre « moi-même » qui est né en moi de mes propres doutes. Je n'ai pas saisi la mélodie.

— Parce que tu avais peur des mains salies par le travail et, pour ne pas les toucher, tu as inventé la théorie : le talent pour la gloire ! C'est pour avoir la possibilité d'étudier l'art des hommes de la scène et non pas de ceux de la vie. Parce que cet art est parfois rude, noir, recouvert de poussière !

Qui donc le dit en moi ? Je suis venu ici, plein de rêves, de mélodies et de poésie. Qui est entré dans mon âme et ronge tout cela sans regret ?

— Le talent pour la gloire ? Et ces hommes qui se trouvent sur les trains de bois, n'ont-ils pas besoin de talent ? Prends-les donc sur la scène et force-les sur une rivière de décor de théâtre à mener des trains en papier maché pour que le conte du Tcheremoché te soit plus accessible !

— Tais-toi donc à la fin !

— Tu regardes et tu ne crois pas que l'on puisse consacrer son talent aux hommes sans penser à soi-même. Parce que pour toi c'est la gloire avant tout. Parce que tu es un rhododendron de serre. N'étant pas un ornement de chambre, tu as cessé d'être une fleur éternellement fraîche et attrayante.

— Qui donc trouble ma quiétude, mon repos ?

— Ta quiétude. Tu ferais peut-être mieux d'écrire tes chansons sur la quiétude et non pas sur le Tcheremoche et les hommes. Tu as vu un petit ruisseau et tu l'as appelé, rivière. Tu as traversé la Tchornohora par les sommets et tu l'as appelée, la Suisse. Que sais-tu donc sur ce pays ? Tu as vu des hommes, tu les appelés, enchanteurs, tu as eu envie d'écrire une chanson sur eux mais tu n'as pas trouvé la clef de leur âme. Parce que t'étant trouvé face à face avec la beauté, il t'a répugné de t'en approcher. Voilà où naît la chanson que tu n'as pas su comprendre. Voilà comment bruissent les flots du Tcheremoche ! Mets-toi sur un train de bois et tu comprendras tout. Mais tu as peur de risquer. Et si tu allais périr, personne n'en saurait rien ! Et eux, les jeunes barreurs, ils risquent leur vie sans penser à la gloire. Regarde : dans le ressac écumeux de l'eau sauvage, les mains à la barre du gouvernail, ils tiennent bon sur le train de bois et on ne les voit pas. T'es-tu engouffré dans la vie une fois au moins comme dans le déchaînement bouillonnant ?

Je me tais. Je commence à comprendre la force et l'impuissance, la poésie et la vanité.

Je déchire en mille morceaux le cahier où sont notées les premières paroles de mes chansons.

Le matin de bonne heure, je reviens dans les alpages. Je raconterai à Oulana ce que j'ai compris ces derniers jours.

J'entends une chanson. Ce sont les forêts profondément enracinées dans le sol qui chantent, les herbes sur la terre aride des montagnes, c'est l'homme qui chante en travaillant.

Oulana trait les brebis et les bouts de ses doigts sont encore engourdis tant la traite est épuisante. Elle passe le petit-lait, sèche les fromages au soleil et chante. Bien sûr pas sur la scène, pas pour la montre et pas pour les applaudissements.

Je m'approche à pas de loup pour la voir en tête à tête. Mais elle n'est pas seule. Elle a à ses côtés celui qui ne se l'est jamais représenté dans une belle robe, celui qui comprend le travail et la chanson, celui qui aime les rhododendrons de haute montagne mais pas ceux cultivés en serre.

Je vois le garçon enlacer la svelte jeune fille, je vois ses lèvres s'attacher à celles du jeune homme et elle se pâme de bonheur.

Je n'ai pas honte de l'épier. Je commence à comprendre d'une nouvelle manière la philosophie de la vie.

Je fais mes adieux aux Karpates. Je n'emporte rien, pas un seul mot noté. Je repasse la chaîne de montagnes et j'admire les rhododendrons, je veux me souvenir de leur épanouissement dans les montagnes pour ne pas les regarder fleurir dans les pots, sur le rebord de la fenêtre.

Je suis venu dans ce pays pour prendre un peu de ce que les gens prennent ici comme leur bien et en faire une chanson. Mais ce peu je ne l'emporte pas. Le peu, c'est pour les pauvres et avec ce peu-là, on n'écrit pas des chansons.

Mais en fait qu'est-ce que j'emporte avec moi ?

Beaucoup. Une nouvelle manière de comprendre la beauté.

Je reviendrai auprès de toi, ma Tchorno-hora, arc-en-ciel jeté en travers des plaines !

Je reviendrai sans illusions féeriques, pas pour me reposer, mais comme barreur, bûcheron, berger. Aujourd'hui je me suis épris de toi. Je reviendrai une fois et je boirai ta vie, ta jeunesse jusqu'à l'ivresse.

Aïna

Si un peintre-magicien avait pu saisir la douce verdure des vignobles de Yale et le bruit argentin de la Kachkara-Tchaïa, le bleu tendre du ciel d'Azerbaïdjan et la brume légère et inquiétante de l'étendue des montagnes, s'il avait pu attraper toute cette gamme de couleurs sur le bout de son pinceau, il aurait pu peindre les yeux d'Aïna.

Aïna... Je suis venu aujourd'hui en ces lieux où jadis mon amour s'en est allé comme on effeuille les pétales de marguerites et comme s'il en restait des épines de prunellier. Je ne reconnais ni Yale-Kychlak ni la demeure d'Aïna, à la place de la vieille sakla * a poussé une jolie maison moderne ; là où autrefois se dressaient nos casernes, une petite centrale électrique fonctionne à présent ; la voie ferrée que nous avons construite naguère serpente jusqu'à Dachkessan et la mosquée avec sa coupole s'est effritée et reste abandonnée.

Je te reconnais et je ne peux pas te reconnaître, Aïna. Depuis longtemps l'espace et le temps impitoyables, tout nous sépare, mais je suis venu quand même parce que ton souvenir réchauffe mes rêves jusqu'à présent. Je

* Cabane des montagnards du Caucase. (N.d.T.).

suis chez toi. Tu me régales, charmante et étrangère, de bon vieux vin. Ton mari, le commandant Hassanov, vient de me raconter comment il a réussi il y a quinze ans à retrouver sa pauvre Aïna à la tuyauterie de Soumgaït. À présent il fait l'éloge de sa femme qui est la meilleure ouvrière de la centrale de Yale-Kychlak. Ton fils Astan au teint basané s'ébat sur mes genoux et raconte avec enthousiasme le voyage qu'il a fait tout seul en chemin de fer jusqu'à Dachkessan. Et toi... Tu évites mon regard et tu évoques, certainement, comme moi le vieux passé inoubliable. Mon doux rêve lointain...

...Après la guerre je finissais mon service dans un bataillon du génie militaire employé à la construction d'un chemin de fer qui allait jusqu'au minerai de cobalt de Dachkessan, dans les entrailles des montagnes du Caucase du Sud. Nous avons bâti à la va-vite des casernes en terre battue, les avions entourées de barbelés et nous songions avec mélancolie à la vie qu'il nous faudrait mener pendant longtemps, loin du monde, dans une vallée déserte au-dessus de l'impétueuse rivière, Kachkara-Tchaïa.

Mais nous étions à peine installés que des femmes commencèrent à venir chaque jour par la route jusqu'aux casernes même avec des paniers de raisins, de coings, de grenades, de pêches, du vin, en un mot avec tout ce qui constituait la richesse des montagnards pendant les différentes saisons de l'année. C'étaient les habitants du petit village de Yale-Kychlak, blotti non loin de nous, derrière le col. Un petit tas de saklas en argile s'était soustrait aux regards du monde

derrière les mamelons et enfermé dans des vergers, des murailles de pierre et des vignes. Un seul bâtiment était visible de loin, la mosquée du village avec sa haute tour ronde. Les paysans s'occupaient du pâturage, du bétail que, chaque printemps, les bergers du sovkhoze de Khanlarsk menaient dans les alpages de Yale. Ils cultivaient les fruits et la vigne sur leur terre aride.

Ces gens-là nous étonnaient. Les jeunes filles, voyant des hommes, se couvraient la moitié du visage avec un fichu. Les enfants fréquentaient l'école de Takhtamyr, mais allaient chaque jour à la prière à la mosquée de Yale-Kychlak, et le vieux mollah récitait son namaz * chaque soir d'une voix sonore, forçant par son « allah-ah, allah-ah » la jeunesse à rentrer à la maison. Les femmes ne parlaient aux hommes qu'avec leur permission et les parents vendaient leurs bébés dans les langes à des fiancés de cinq ans.

Nous nous révoltions. Comment ces cruelles mœurs musulmanes pouvaient-elles exister de nos jours ? Qui tenait les gens dans la crainte et une primitive humilité servile ? Cependant personne ne pensait que c'est à nous qu'échoirait le sort de faire une fissure dans ce qui restait des mœurs des Adates orientaux, mi-sauvages, de révolter ces gens contre nous d'abord, puis contre ceux qui leur fermaient obstinément les fenêtres sur le monde. Pourtant ce n'est pas nous qui déclenchèrent la lutte contre l'obscurantisme musulman dans ce Yale-Kychlak perdu. Ce fut la petite Aïna.

Si quelqu'un pouvait... Mais non. Aïna a

* Prière musulmane. (N.d.T.).

des yeux ordinaires, mais ils ont une goutte, un ton de tout ce qui fait la richesse et la pauvreté de la nature de ce pays : le bleu doux du ciel haut, le chatoiement irisé des eaux sauvages, la tristesse fauve des rochers dénudés, l'impétuosité de l'aigle et la soumission de l'animal domestique.

Telle est Aïna.

Elle est maigrichonne, une enfant presque ; ses bras s'allongent sous le poids des lourds paniers de raisins, sa taille souple et frêle se cambre sous la cruche pesante de jus capiteux ; les têtons de ses seins ronds pointent à peine sous la chasuble bariolée. Aïna est encore une toute jeune fille. Mais on ne la fera plus tomber d'un coup de papakha *, Aïna a seize ans, c'est une khanoum **. Aussi doit-elle couvrir timidement ses joues basanées et ses cheveux d'ébène d'un fichu rouge. Mais ses yeux, elle ne peut pas les couvrir, elle baisse ses longs cils et, sans relever la tête, prononce tout bas dans un mauvais russe :

— Je vous en prie, le raisin sec est bon. Bir kilo, bir manat ***.

Chaque jour, dès que j'ai une minute de libre, je cours hors de la caserne, j'arrange ma vareuse déteinte sous le ceinturon et je m'en vais sur la route où se tiennent en longue rangée les femmes de Yale-Kychlak avec leurs corbeilles et leurs cruches. Elles invitent à qui mieux mieux à goûter leurs produits, portent les grappes de raisin jusqu'à ma bouche, versent le jeune vin dans les verres.

* Bonnet caucasien en peau de mouton. (N.d.T.).

** Jeune fille. (N.d.T.).

*** Un kilo, un rouble. (N.d.T.).

Mais je ne leur prête nulle attention, je lance un « rakhmat, rakhmat » * poli et machinal et je me dépêche vers le bout de la rangée où se tient modestement Aïna qui ne fait pas l'éloge de sa marchandise.

— Bir manat ? Un rouble ? Mais, ma belle, je te donnerais une poignée d'or, pas pour ton raisin, mais parce que tu es venue aujourd'hui, je te donnerais la moitié de ma vie pour ton sourire et je sacrifierais tout mon être pour tes yeux.

Mais Aïna ne comprend pas la langue que je parle, elle ne voit que mes regards troublés et ma passion. Elle prend peur, se couvre le visage encore mieux, baisse les yeux et regarde la poussière de la route.

« Aïna, Aïna, lui dis-je en silence. N'aurais-tu pas remarqué que je viens ici depuis un an goûter ton raisin et tes cerises même quand ma poche est vide ? Ne m'entends-tu pas t'appeler quand tu disparais derrière la montagne, rentrant chez toi ? Aïna, regarde-moi, tu vois bien que je t'aime ! »

Impuissante à lutter contre mes implorations, elle lève les yeux, — riches et magnifiques, — comme la mer et j'y lis un :

— Non, non..., triste et timide.

Pourquoi... mais pourquoi ? ! Jusqu'à quand seras-tu sous le joug des lois insensées ? N'es-tu jamais allée en ville, n'as-tu pas vu la vieille Guiandja, le nouveau Kirovobad : n'y as-tu pas vu tous les changements ? Les jeunes filles de ton âge marchent le visage découvert depuis longtemps, elles passent, indifférentes, près de la mosquée et les appels du mollah ne les inquiètent plus.

* Merci, merci. (N.d.T.).

Elles étudient dans les grandes écoles et les écoles et le soir elles vont s'amuser au parc municipal où votre prophète Nisami bénit la nouvelle vie du haut de son piédestal. Pourquoi ne changes-tu pas ?

Aïna se tait, baisse de nouveau les yeux, avec toute la richesse de son âme et regarde la poussière de la route.

Plus tard, j'appris le pourquoi de sa conduite. Je l'appris de mon commandant, le lieutenant Hassanov. Mon amour n'avait pas échappé à sa vue perçante.

Il était debout à côté de moi, haut de taille, frais rasé, avec de grosses lèvres négroïdes. Je suivais des yeux Aïna, chuchotant son nom et je ne voyais plus personne. Hassanov frôla mon épaule de sa main et le calme me revint. Ses yeux noirs évitaient mon regard, une ombre de gêne se dessinait sur son visage charnu.

— Tu l'aimes ? demanda-t-il.

— Je l'aime...

— Moi aussi, murmura Hassanov, tout bas.

Je ne pus longtemps préférer un mot, je regardais d'un œil jaloux le lieutenant. Voilà la raison de son mutisme, voilà pourquoi elle dérobe ses regards ! Mes lèvres s'ouvriraient déjà pour dire à mon rival : « C'est moi, moi qui l'aime, et je ferai tout pour qu'elle soit mienne ! » mais je vis devant moi non pas un vainqueur, mais un homme, ravagé par le désespoir.

— Je la connais depuis longtemps, prononça Hassanov. Aïna est vendue, elle est vendue comme une esclave.

Il me raconta ce que j'ignorais jusque-là et qu'il m'était difficile de croire.

Dès que Aïna fut née, Ibrahim Kouroumbekov l'acheta pour son fils Yachar. Pour Yachar ! Je connaissais le fiancé et le sentiment qui étreignit mon âme en fut d'autant plus terrible et plus dur. La fleur des montagnes vendue à un crétin, à l'idiot du village ! Ibrahim savait ce qu'il faisait et ce n'est pas en vain qu'il offrit un troupeau de moutons en échange contre Aïna quand Yachar eut cinq ans.

Mais des moutons crevèrent, d'autres s'égarèrent dans les défilés et Aïna se trouva esclave dès son bas-âge. On la gardait, on tremblait pour elle, Aïna n'avait pas le droit de sortir dans la rue le soir, il lui était interdit de regarder un jeune homme, de montrer sa beauté aux hommes.

— Mais c'est de la barbarie ! Il faudrait un jugement pour des choses pareilles ! disais-je, serrant les dents pour ne pas crier de fureur impuissante.

Je demandais conseil à Hassanov.

— Comment la sauveras-tu, répondit le lieutenant, pantois. Les autorités n'y feront rien. Il n'y a ni contrat de mariage, ni acte d'achat. Qui veux-tu traduire en justice ? Le mollah tient les croyants dans la crainte des lois et que lui feras-tu ? On pourrait essayer de l'expliquer à la jeune fille, mais elle n'osera pas épouser un autre homme.

— Non, mais vous pourriez la sauver, si... elle vous aimait...

— Si...

Abasourdi par l'angoisse, je cherchais Aïna chaque jour parmi les longues rangées de femmes. Mais elle ne s'y montrait plus.

Les vendanges passèrent, on fit la cueillette des pêches. L'automne maussade se traî-

naît au-dessus de Kachkara-Tchaïa, les crêtes fauves des montagnes s'estompaient dans la brume. Ibrahim abattait les moutons pour la noce et Aïna se consumait de chagrin dans son village.

Hassanov se trompait en pensant qu'Aïna s'était pliée aux usages et au mollah. Je n'en croyais rien. C'était au-dessus de mes forces. J'avais su voir dans les yeux d'Aïna son âme. Une docilité de bête domestique y couvrait bien, mais il y avait aussi le courage de l'aigle, la mélancolie des roches dénudées s'y reflétait, mais son insoumission alternait avec le chatoyement irisé des eaux sauvages. Je ne croyais pas à la résignation aveugle d'Aïna.

Octobre arracha impitoyablement le restant de jeunesse des bosquets près de la rivière, des vignes de Yale-Kychlak. Octobre arrachait la jeunesse à Aïna, Ibrahim préparait la noce de son nigaud, Yachar.

Notre bataillon travaillait loin des casernes. La voie ferrée que construisaient les soldats rampait obstinément vers Dachkessan.

Un samedi soir, je rentrais seul du travail. L'équipe était partie en rang avant moi. Les montagnes étaient cachées depuis longtemps, à présent les nuages s'épaississaient de plus en plus, le hurlement sinistre des chacals inspirait la tristesse. Tout en marchant, je pensais à Aïna. Je ne cessais de penser à elle, mais je ne pouvais trouver la moindre issue. Aller chez sa mère et la prier de remettre la noce au moins jusqu'au printemps suivant, n'aurait rien donné et maintenant il était impossible d'emmener avec moi Aïna au village. J'étais soldat... Hassanov devait... Oui, Hassanov !

— Soldat, eh, soldat ! entendis-je dans les ténèbres une voix inconnue qui faisait écho à mes propres pensées.

Je ne sais pas pourquoi mais je pensais aussitôt que c'était Aïna. Je n'avais jamais entendu sa voix, mais il n'y avait qu'elle qui pouvait appeler de la sorte, avec un cri d'homme suspendu au-dessus d'un gouffre. Je traversai en courant la route et je saisis ses mains froides. Aïna était là, le visage découvert. Sa natte, noire comme du goudron, retombait sur sa poitrine dans un désespoir muet. Les joues d'Aïna flambaient de fièvre, mais il n'y avait plus dans ses yeux ni tristesse ni humiliation, rien qu'une volonté courageuse, une protestation.

— Aïna, murmurai-je. Où vas-tu ?

— Je me suis sauvée, je ne reviendrai plus à la maison, disait-elle à travers ses larmes dans un mauvais russe. Là-bas la noce a commencé.

Elle grelottait de froid et de peur. Elle n'avait sur elle que sa robe blanche de mariée. Elle se pressait contre moi, je caressais son visage de ma main rugueuse et je ne savais ce que je devais faire.

— Où iras-tu ? Il fait nuit... Que feras-tu toute seule ce soir ?

Maintenant seulement elle comprit son impuissance, sa faiblesse.

— Aide-moi ! J'ai... j'ai couru ici pour te voir...

— Moi ? !

Alors je compris : Aïna aimait. Dans le chaos des pensées qui fourmillaient dans ma tête, une seule m'illumina d'un coup : une guérite abandonnée se trouvait derrière nos casernes. Aïna pourrait y passer la nuit et

j'irai encore ce soir chez Hassanov, c'est un homme de cœur, il comprendra, il m'arrangera une permission pour le lendemain, il fallait agir vite !

Tous deux, Aïna et moi, nous nous faufilions vers les casernes, le cri du berger, près de la rivière, nous faisait un peu peur.

La jeune fille s'assit sur la couchette et se blottit contre moi. Elle me regarda longuement, voulait dire quelque chose et hésitait. Puis, elle murmura dans un souffle :

— Emmène-moi avec toi... Emmène-moi dans ton pays...

Je lui dis que je ne la quitterais jamais, que le jour suivant déjà nul danger ne la menacerait, que mon amour était grand, comme le ciel infini. Je me penchai pour l'embrasser, mais elle repoussa doucement ma tête et dit :

— Demain... Quand je serai tienne...

Derrière la montagne, dans le kychlak la zourna * piaillait, le tambourin troublait la nuit, dans la sakla du fiancé on attendait encore la jeune mariée. Mais, tout à coup, tout se tut, des cris et des lamentations d'enterrement se firent entendre. Je compris ce que signifiait ce tapage et je regardai Aïna d'un œil craintif. Elle dormait, blottie avec confiance contre moi, une vraie enfant, frustrée de son enfance et de la jeunesse qu'elle n'avait pas encore connue. Je la déposai sur la couchette et je courus chez Hassanov. Il demeurait assez loin, à Samoumi.

Nous revînmes à l'aube. Nous nous jetâmes dans la guérite et nous restâmes stupéfaits :

* Instrument à vent répandu en Orient. (N.d.T.).

Aïna n'y était plus. Nous courûmes tous deux au kychlak.

...La mère d'Aïna n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Elle savait ce qui se passerait le matin. Tout le village serait là. Les Kouroumbekov useraient d'instigations envers toute leur famille, on la déshonorerait publiquement, on la couvrirait d'opprobre. Mais ce n'était pas tout. Si Aïna revient et elle reviendra,— où ira-t-elle enfin — le mollah forcera la mère à renier sa fille devant tous. Courir à Takhtamyr chez le maire était trop loin et elle n'en avait pas la force, et puis elle n'éviterait pas le déshonneur. Le mollah était le chef ici et Ibrahim lui avait donné deux moutons.

Le jour commençait à poindre, lorsque Aïna courait en se faufilant vers sa sakla. « Il s'est sauvé, sauvé, sauvé ! Ces mots martelaient son cerveau. Et que lui avait-il dit, le satan, le chacal, le misérable ! » Tout d'abord elle pleura, à présent elle était résolue, elle viendrait seule à bout de son malheur. Si elle pouvait seulement se vêtir, elle irait à Dachkessan où personne ne la trouverait. Elle se débrouillerait. Elle n'avait pas besoin de regretter les lieux familiers, personne ne l'aimait ici...

Mais elle s'était à peine engagée sur le sentier étroit entre les murailles de pierre, que la haute silhouette du mollah lui barra le chemin.

— Hors d'ici !

— Saint Père...

— Hors d'ici, fille dévergondée !

Les gens accouraient. Aïna, comme une mouette blanche, était debout devant le mollah en soutane noire, devant les yeux

maussades des voisins. Yachar, le bêta, roula hors de la foule, il bondit vers Aïna et, le visage convulsé par une rage démente, s'arrêta pour un instant devant elle. Aïna, petite et faible, l'écrasa sous son regard plein de mépris et lui, fou de rage, tira sur sa robe et la déchira sur la poitrine.

— Lynchez-la ! cria le mollah, mais personne ne bougea, seul, Ibrahim ramassa une pierre. Les gens l'arrêtèrent.

— Amenez la mère de la prostituée ! criait le pasteur.

Aïna tressaillit. Elle s'attendait à tout mais pas à ce mot-là. Les larmes jaillirent avec son gémissement.

— Vous mentez ! Je suis pure, pure ! Je n'épouserai jamais ce fou, vous pouvez m'écraser !

— Amenez la mère ! râlait le mollah.

La mère arrivait. D'une main, elle se tenait à la muraille, elle avait porté l'autre à la gorge. Elle aspirait la bouche ouverte, elle marchait en titubant.

— Lance cette pierre à ta fille pour le déshonneur qu'elle a apporté à tes cheveux blancs !

Le mollah mit de force une pierre dans la main de la mère. La foule attendait, muette. La coutume barbare faisait lever le bras de la mère. Mais elle ne lança pas la pierre, elle tomba aux pieds de sa fille et, perdant connaissance, elle lui demandait pardon.

Aïna se jeta vers sa mère, la releva et cria, ses petits poings tendus vers la barbe du mollah :

— Soyez maudit ! Soyez maudit !

Le mollah frappa la jeune fille à la tête et la jeta par terre. Ibrahim lança la pierre

à la mère. Les gens se mirent à crier, ils se précipitèrent pour retenir les hommes déchaînés, quelques-uns se mirent à fuir.

Hassanov et moi, nous courions si vite qu'il semblait que nous ne touchions terre. Le lieutenant se glissa le premier dans la foule. Il secoua le mollah par les épaules et lui cria en azerbaïdjanais :

— Qu'est-ce que tu fais, misérable !

Un silence s'établit aussitôt. Je relevai Aïna et sa mère, j'essuyai le sang de leur visage. Les paysans nous regardaient avec méfiance. Je parcourus d'un regard l'assemblée et je compris que notre intervention pouvait être interprétée de différentes manières. Beaucoup regardaient avec dégoût l'exécution, faite sur la pauvre jeune fille, mais il suffisait d'un mot imprudent pour que les pierres se mettent à pleuvoir sur nos têtes. Nous étions des étrangers, peut-être était-ce de notre faute si les vieux usages de Yale-Kychlak avaient été enfreints ? Je tendis le bras vers les gens et je prononçai le plus tranquillement que je pus :

— Prenez garde, braves gens...

Mais au même moment, le pâtre Khamrakoul fit un pas en avant.

— De quel droit te mêles-tu de nos affaires ? Qui t'a prié de plaider cette cause et pourquoi défends-tu Aïna ? Qui est-elle pour toi : ta femme ou ta maîtresse ? Ne nous diras-tu pas, soldat, où a couché Aïna cette nuit ? Il me transperça d'un regard plein de haine et se tourna vers la foule. Aïna a couché à la caserne ! Je l'ai vue moi-même, elle allait avec lui ! acheva-t-il en me désignant de son bâton.

J'en eus le souffle coupé. Ce n'était pas la

peur qui m'avait rendu muet, mais l'incapacité de pouvoir prouver l'innocence d'Aïna.

— Ah, c'est ainsi que sont les soldats ? Vous méprisez nos lois, vous les foulez, vous séduisez nos filles, vous laissez des bâtards venir au monde ! hurlait Ibrahim en me lançant des postillons au visage, puis il cracha sur moi avec dégoût.

Des vociférations montèrent de la foule, des dizaines de bras, armés de pierres, nous menacèrent.

— Lancez, mais lancez donc ! criait le mollah, et la rage faisait dégouliner sa salive sur sa barbe.

Hassanov se jeta en avant, parcourut d'un œil menaçant la première rangée de la foule et clama, couvrant le vacarme et le bruit :

— Calmez-vous, voyons ! Bas les pattes ! Eh bien ? ! il reprit haleine et parla plus bas : Vous avez cru à ce vil mensonge ? Oui, Aïna a couché à la caserne parce qu'il n'y avait pas de place pour elle parmi vous, hommes sans-cœur. Mais son innocence, on peut toujours la prouver par voie de justice, si vous ne la croyez pas. Le lieutenant toisa le mollah désemparé et le montra du doigt : A qui avez-vous permis de vous entortiller ? Regardez vos bras noueux et vos mains rendues calleuses par le travail et voyez les mains potelées de votre mollah. Vous êtes des barbares ! Regardez le ciel, le monde ! Vous vouliez enterrer vivante cette jeune fille... A qui vouliez-vous la marier ? Hassanov saisit le pitoyable Yachar par le collet et le montra à la foule. A ce fou du village, à cause du profit, de l'argent, des moutons ?

La foule se calma, les pierres tombèrent avec un bruit sourd sur la terre.

Aïna me regarda, et ses yeux semblaient me dire : « Pourquoi avoir prié mon amour autrefois, pourquoi hier m'as-tu dit tant de belles paroles pour me livrer ensuite... au déshonneur, à la raillerie... » Elle se détourna vivement, s'approcha de Hassanov et prononça un bref :

— Merci.

Aïna ramena sa mère à la maison, elle quittait le village, vêtue d'une simple petite robe, un baluchon à la main. Plus rien ne la menaçait, mais une jeune fille qui avait passé la nuit à la caserne ne pouvait plus rester au village. Aïna n'avait plus foi en moi. Je courus après elle pour lui expliquer pourquoi je l'avais laissée seule la nuit mais elle ne répondit même pas à mon appel.

Je la vis une dernière fois quand elle s'arrêta sur la montagne et regarda longuement le village, faisant ses adieux à tout ce qui lui avait été cher et, peut-être, à moi aussi.

Le même jour nous emmenâmes le mollah et Ibrahim à Kirovobad.

Nous ne revîmes plus Aïna. Je priai Hassanov de faire des recherches, mais il se taisait. Il m'était difficile maintenant de reconnaître mon commandant. Le lieutenant devint noir de chagrin, ses lèvres se serrèrent dans une souffrance muette et son regard devint étrange comme celui de l'homme qui cherche un visage connu dans une foule dense et n'arrive pas à le trouver.

Je demandai une permission.

— Tu vas bientôt être démobilisé...

Un peu plus tard, il disparut. Les soldats racontèrent qu'il s'était fait muter dans une

autre unité. Un mois plus tard, j'étais classé réserviste. J'allai à Dachkessan. Mais je ne trouvai pas Aïna...

...Pourquoi suis-je revenu aujourd'hui dans le lointain Yale-Kychlak ? Pour en avoir le cœur net et regretter ce que l'on ne peut plus faire revenir ? Mais maintenant on ne peut que déplorer les jeunes années passées. Chacun de nous a sa vie et nous l'aimons telle qu'elle est.

Tu me verses le vin capiteux et tes yeux me disent :

« Je sais tout maintenant et je me souviens de tout. Plus d'une fois j'ai pensé à toi... Mais tu le vois bien toi-même comme nos montagnes ont changé. Je ne regrette pas d'être restée dans le temps, je suis contente d'avoir eu le bonheur de leur donner une goutte de mes souffrances. Le bonheur ne nous est pas venu facilement et c'est pour cela qu'il est cher et si beau ».

Aïna a déjà les premières rides sous les yeux. Elle a grandi, elle est devenue plus virile, mais son visage n'a pas changé. Ses yeux sont restés toujours les mêmes avec cette différence qu'ils ne sont plus tristes et timides, mais ils sont illuminés par les reflets bleutés de la tendresse de la maternité et de l'orgueil.

Les années ont passé, la jeunesse aussi. Aïna est la femme de Hassanov et la mère d'Astan. Je l'ai perdue à jamais... A jamais ? Non. Elle est restée dans mon âme comme le symbole de la beauté de l'homme.

Youra Firmane *

Il arrivait que l'on demandait parfois à Perehintsi après Youra Vaskoul et les gens ne pouvaient rien répondre, comme s'il n'avait jamais habité leur village. L'adjoint au maire était peut-être le seul à connaître son vrai nom, mais pas ses pays. Il y avait Firmane et on n'y pouvait rien. Ou bien encore Youra Firmane.

Quand il criait après les chevaux dans la cour de la maison du forestier ou qu'il faisait claquer son fouet, l'écho se répercutait jusqu'aux buissons du Prouth, et on entendait le « allez-hue ! » de Youra à Zamoulyntsi. Alors on voyait arriver par la porte, au grand galop, un hongre alezan et une jument pommelée attelés à une calèche antique, la marmaille se dispersait de tous côtés, même les voitures se rangeaient le long du fossé : Youra Firmane arrivait ! Le fouet sifflait et claquait avec un bruit retentissant, mais ce n'était que pour la forme ; si on avait dit que Youra frappait son cheval, on aurait dit un gros mensonge : tout le monde savait à Perehintsi que Youra ne battait pas les chevaux.

La plupart du temps, Firmane conduisait le forestier à des inspections lointaines, parfois il emmenait les garde forestiers jusqu'à leur secteur et les ouvriers jusqu'aux coupes près des jeunes plants, il lui arrivait même quelquefois de passer fièrement, en coup de vent, avec les chefs de l'exploitation forestière à travers le village jusqu'au district forestier. C'était un honneur peu commun pour Youra, peut-être pas tant pour lui que pour

* Charretier, cocher. (N.d.T.).

les chevaux : vous voyez, ils ont des voitures, mais ils font venir Youra. Il est vrai que le forestier se faisait du souci, les chefs étaient les chefs, chacun le sait, sa femme devait se creuser la tête pour servir un dîner, quant à Youra cela l'arrangeait pleinement : le soir, on l'inviterait à table et il trinquerait un petit verre ou deux avec les directeurs. Si on avait dit qu'il était friand de ce petit verre, on aurait aussi dit un gros mensonge parce que Youra n'avait jamais aimé boire sur le compte des autres, il pouvait se permettre de boire de temps à autre un bon verre au magasin avec son argent à lui. Mais Youra voulait savoir de quoi parlaient les gens cultivés, non pas au bureau, mais à table, comment ils mangeaient ; il aimait observer un directeur à l'air grave, quand ses yeux commençaient à pétiller après quelques verres d'alcool et quand il devenait pareil aux simples mortels. Au magasin, c'était tout autre chose. Youra connaît tous les habitués comme sa poche, il peut deviner d'avance la réaction de chacun d'eux à sa plaisanterie, et ici, tout est nouveauté pour lui. Il fixe ses yeux bleus, un peu moqueurs, sur les supérieurs, remue d'un air matois son nez retroussé, et le forestier sait que Youra veut placer un de ses bons mots, il le regarde à la dérobée : « Eh bien, allez-y, allez-y, Youra, ne vous gênez pas, videz votre sac, on est entre nous ici ». Et puis pour être franc, il n'y a là aucune honte, eux, les chefs, savent faire leurs calculs ingénieux, tracer des tables, mais ils ne sont pas capables de conduire une calèche, qu'ils essaient un peu. A tout seigneur tout honneur, mais à table tous sont égaux. Pourquoi alors ne demanderait-il pas

à cet homme au long nez, que l'on appelle directeur, une chose comme celle-ci, par exemple :

— Pardonnez-moi la question, mais dites-moi, votre nez ne vous gêne pas quand vous buvez cette coupe ?

Et alors ? Tout le monde rit, on s'exclame même : « Eh bien, vous y allez fort, Youra », parce que ça doit être comme ça. Youra ne se serait sûrement pas offensé, si le directeur s'était moqué de son nez de cette façon-là.

En hiver, lorsque les campeurs affluent dans les montagnes, Youra n'aurait eu rien d'autre à faire que de les chasser comme le cheval chasse les mouches en plein juillet. On le prie, lui, on prie le forestier de permettre à Youra de les promener en traîneau parmi les fourrés où un piéton ne s'y retrouverait pas. Youra ne refuse pas, si le forestier n'a rien contre, ce n'est donc pas une vie si les chevaux restent à l'écurie et, bien nourris, s'étiolent. Firmane lui-même erre comme une âme en peine autour de l'enclos. Celui qui aurait dit que Youra acceptait de l'argent des campeurs, aurait dit un gros mensonge,— il ne disait pas non, quand on lui offrait un petit verre. Du reste Youra le méritait et puis que de peine et de savoir-faire exigeaient les chevaux. Tenez, on peut parier ce que vous voudrez que personne ne conduira son Alezan. Vous savez entre les chevaux attelés et les hommes règne la même loi : l'un conduit, l'autre se soumet. Le fouet, on le sait déjà, Youra le tient pour que cela fasse plus sérieux, à ses chevaux il ne dit que allez-hue ! et ça plutôt à l'Alezan qui saisit mieux toutes les nuances du allez-hue-e ! de Youra et les comprend sans rênes, la jument, elle doit

obéir. On ne peut pas se fier à elle, surtout quand le poulain gambade à ses côtés. Parfois Youra passe — pour s'amuser — les brides à un campeur ce qui provoque des rires et sème la confusion. L'Alezan, sentant une autre main, devient rétif et la jument fait aussi des siennes. Et s'il se trouve un têtù à tirer sur les brides, de colère les deux bêtes font un écart et l'on risque de se retrouver les quatre fers en l'air.

Le soir, Youra soigne ses bêtes jusque tard dans la nuit, il les nettoie avec une étrille, leur parle comme à des hommes. L'Alezan pose sa tête, longue comme un verre à pied, sur son épaule et regarde son maître avec des yeux si intelligents qu'on a l'impression qu'il va dire quelque chose. La jument pommelée est plus retenue ou, peut-être, plus affairée, elle est mère après tout, et le poulain se presse davantage contre Youra à part le moment où il tête avidement sa mère. Ce n'est sans doute pas sans raison non plus, quand il était tout petit, Youra le portait comme un petit lapin dans ses bras à la maison, craignant de le voir prendre froid.

Youra sait à quoi pensent les chevaux avant le sommeil : ils sont contents que personne ne les aient houspillés et battus, qu'ils aient fait une bonne action dans la journée et, maintenant, ils sont rassasiés et nettoyés. Mais les chevaux ne savent pas à quoi pense Youra. Et lui, il pense à ce jour, proche déjà, quand il se fera vieux et que l'on engagera un autre cocher...

Vers la fin de l'hiver, Youra Firmane devint soudain insolitement grave. Son « allez-hue-ue ! » ne retentit plus en écho à Zamoulyntsi, il fait rarement claquer le fouet, au

magasin il ne plaisante plus et personne, pour rien au monde, ne le ferait boire un petit verre avec les directeurs. Les chevaux sont devenus eux aussi plus graves, ils ne filent plus comme autrefois comme des dragons, on dirait qu'ils sont devenus paresseux.

Youra et le forestier revenaient un soir très tard de Forochtchanka où ils étaient allés voir les dégâts causés par le vent dans la forêt. Le temps de faire le tour de tout ce qui a été si horriblement dévasté, d'entendre les lamentations du forestier, d'évaluer mentalement les pertes des mètres cubes de bois et la nuit était tombée. Ils marchent à petite allure, transis jusqu'à la moëlle des os et Youra n'anime pas les chevaux par ses cris encourageants, les bêtes marchent comme si elles s'enfonçaient dans la boue jusqu'aux genoux, l'Alezan se tourne à tout moment vers son maître taciturne,— ne s'est-il pas endormi par hasard ?

— Youra, dit le forestier, maussade, ou vous faites aller les chevaux bon train ou...

— C'est bien ce que je fais, réplique Youra, indifférent.

Le traîneau glisse à peine sur la piste battue, à faire rager de colère, encore un peu et les patins vont se souder à la neige.

— Youra, demande le forestier, vous n'auriez pas bu aujourd'hui que vous piquez votre chien ?

— Si, mais pas aujourd'hui, avant-hier encore, or cette eau-de-vie, je ne la ressens que le troisième jour, réplique Youra, d'un ton arrogant. Vous ne voyez pas que mon Alezan a le gras-fondu ? Regardez voir,— il piqua le cheval avec le fouet,— il y a son ventre qui pend.

— C'est parce qu'il somnole qu'il pend. Allez, donnez-moi un peu les brides.

— Ah non, je ne vous donnerai pas un cheval malade en main...

— Je vais seulement essayer, Youra.

— Bon, bon, essayez... dit Youra d'une voix impertinente, et il passe les brides au forestier comme le juge d'instruction tend le procès-verbal à un analphabète, lui disant : tiens, appose ici ta croix !

Mais il se passa une chose que Youra Firmane n'aurait jamais pu imaginer. Le forestier fit à la manière du cocher un bruit de lèvres aux chevaux et il cria allez-hue ! à l'Alezan : le cheval rentra le ventre, la jument s'ébroua, les chevaux se mirent à courir et Youra en resta bouche-bée : comment les chevaux qu'il avait soignés depuis qu'ils étaient encore poulains, étaient-ils partis conduits par un étranger ? Il tendit une main timide au forestier : rendez-moi les rênes, mais celui-ci, furieux à cause des dégâts causés dans la forêt par le vent et aussi à cause du froid, ne regarda même pas du côté de Firmane. Les chevaux filaient, les mottes gelées volaient de dessous les fers et frappaient, sonores, sur le devant du traîneau, l'Alezan obéissait à tous les allez-hue ! les ho ! les dia ! comme si c'était Youra qui le guidait.

Le cocher tira sur les brides : quel droit avez-vous sur mes chevaux, je ne fourre pas mon nez dans vos papiers et je ne commande pas aux garde forestiers, qui sait, ils m'auraient peut-être tout aussi bien obéi.

— Rendez-moi les brides, dit-il d'un ton sans réplique.

— Restez tranquille maintenant. Ce n'est pas le cheval qui est malade, mais vous-même, répliqua le forestier, claquant du fouet, que le diable l'emporte, à la manière de Youra ! et le traîneau fila comme une flèche et ne versa pas.

— Rendez-moi les brides ! s'écria Youra et dans sa voix il n'y avait plus ni respect ni considération pour le forestier, seules, la fureur et l'offense s'y faisaient sentir : bonnes gens, comment cela s'est-il fait que son Alezan ait obéi à un étranger !

Le forestier se taisait comme envoûté. L'amour-propre, l'orgueil blessé de Youra l'amusaient peut-être maintenant et les chevaux — on le voyait au clair de lune — couraient, l'échine cambrée. Le forestier les arrêta brusquement. Aurait-il mal entendu ?

— Youra, vous vous êtes enrhumé ?

Le vieux ne répondit pas. Il ôta son gant, apposa deux doigts et se moucha, puis il essuya gauchement les larmes dont il avait honte et descendit du traîneau.

Le forestier se sentit tout bouleversé.

— Voyons, voyons, reprenez, reprenez donc vos brides...

— Ha... reprenez-les, fit-il d'une voix nasillarde et larmoyante. Comment cela se fait-il que... Comment les chevaux... il n'acheva pas, fit un geste de la main et s'enfonça dans le sentier des chèvres dans l'obscurité blanche de la forêt.

Le lendemain à l'aube comme toujours Youra vint dans la cour du forestier, il ouvrit l'écurie, mais n'y entra pas. Deux têtes se tournèrent vers lui, l'une avec une étoile sur le front, l'autre, isabelle, l'Alezan hennit joyeusement à la vue de son maître et le

poulain fourra ses naseaux humides dans les mains de Youra.

Il ne caressa que le poulain. Il secoua la tête avec un air de reproche, les chevaux en furent tout saisis et il claqua la porte.

Quand la porte du bureau fut ouverte et que le forestier, dans son cabinet, criait au téléphone, se plaignant des dégâts causés par le vent, Youra entra dans la salle d'attente toute froide, s'installa devant la table et, tout triste et brusquement tassé, il gribouilla longtemps quelque chose sur une feuille de papier.

Il ouvrit ensuite tout doucement la porte du cabinet, s'approcha d'une démarche hésitante du forestier et lui tendit la feuille de papier toute griffonnée.

— Mais je ne veux pas que vous preniez votre compte ! dit le forestier. Personne n'accepterait la démission d'un cocher comme vous ! En voilà des bêtises ! Vous êtes comme cet enfant qui s'offense...

— Vous ne voulez pas... murmura-t-il. Vous... Mes chevaux, mon âge me laissent partir...

Un jour de printemps, Youra vint dans les alpages où paissaient les bêtes. La jument pommelée broutait la jeune herbe et lançait à tout moment des regards soucieux à son poulain qui cabriolait non loin de là, l'Alézan se tenait tout doux, le ventre plein, la tête, longue comme un verre à pied, appuyée sur l'épaule d'un jeune palefrenier.

Le grand étalon, entendant le bruit des pas de Youra, tourna la tête.

Il lui fit un bruit avec ses lèvres.

Mais l'étalon ne reconnaissait plus Youra Firmane.

La rumeur de la verdure

Tu te souvins brusquement : les épicéas lâchaient leurs premiers bourgeons gluants, sur la route cahoteuse qui courait le long des rochers abrupts et les escarpements face au courant du Tcheremoche, s'étirait un convoi de l'armée hongroise du général Horthy * et toi, tout espoir perdu d'échapper à cette corvée, assis sur les caisses d'obus, tu incitais doucement les rosses de ton père à avancer. Les Hongrois étaient trempés, affamés et méchants, tu jetais des regards apeurés autour de toi, parce que tu n'avais pas encore quinze ans et, derrière ton dos, les jambes ballant à la ridelle de la charrette, se tenait ta sentinelle avec une carabine entre les genoux et fredonnait à voix basse pour que ceux qui suivaient, n'entendent pas la chanson ukrainienne qui parlait de la pierre qui poussait sans racine, du soleil qui se levait sans semences, du cœur qui pleurait sans larmes.

Elle cessa de chanter et te dit dans un murmure :

— Ne t'en fais pas, mon vieux. L'essentiel est d'arriver au col et de le franchir, et on se débîne. Moi, je file chez mon père, toi, chez le tien.

Mais tu n'en croyais rien. Tu voyais derrière toi le convoi noir avec les obus s'étirer comme un serpent, les cuisines de campagne, les canons, et les officiers trempés juraient comme des charretiers et, à cet Ukrainien de la Transcarpatie, tu ne pouvais pas te fier

* Horthy — amiral et homme d'Etat hongrois. Régent du royaume de Hongrie de 1920 à 1944. (N.d.T.).

parce qu'il portait le même uniforme que ces soldats étrangers qui tiraient sur tes concitoyens du Prouth.

Tout à coup, à un tournant brusque, à l'endroit où la route s'enfonçait à même l'eau et où un pont sur pilotis solidement attaché avec des câbles entrecroisés la protégeait de la destruction, les crépitements d'une rafale de mitrailleuse retentirent à côté, de la dépression du terrain et des lamentations tellement mal à propos et si drôles dans leurs accents tragiques se firent entendre :

— Vous ne voyez donc pas sur qui vous tirez ? Aïe, mais attendez que je me cache, je ne suis pas une Magyare, je suis la Myronykha de Khorotsevo !

A l'endroit où tu te tiens derrière le théodolite et vises les croisements de routes sur la rive opposée, à la place du pilotis défoncé, encastré obliquement dans l'écume du Tcheremoche, se dressera le pilier gauche d'un haut barrage. Cela se fera sous peu, et l'éternelle rivière sauvage sera freinée brusquement dans sa course forcenée, les eaux paisibles empliront doucement cette vallée jusqu'aux bords — des rives de la Bucovine à celles du Pokoutia ; la surface du lac s'assombrira d'abord de colère impuissante et des tourbillons gigantesques pivoteront en son milieu, entraînant dans une dernière danse les souches branchues, les bûches pétrifiées et tordues, arrachées des tréfonds de la berge éternelle, les débris des haies et des clôtures des cours faisant corps avec la cendre amassée sur terre sous l'effet des pluies et des neiges millénaires, et l'eau deviendra noire tant sa surprise et son dépit seront grands,

mais peu de temps après elle se clarifiera, se calmera, et dans le miroir bleu de ses eaux se reflèteront des myriades de nouveaux feux que personne n'avait jamais vus et les vieilles gens, ceux qui sont encore aujourd'hui liés aux sorcières, aux nymphes des bois et aux bons génies, ces gens évacués sur la berge du grand lac diront qu'il est enfin venu, ce chevalier qui a arraché le diamant de la tête de la reine des dragons et a offert la lumière éternelle aux montagnes ; ces gens auront vite fait de ne plus regretter les lieux habités et ne les transmettront plus par succession à leurs descendants.

Cependant, aujourd'hui, on entend encore le chant de l'eau et des vertes forêts. Cette rumeur de la verdure est partout, cet extraordinaire silence qui chantonne, les versants des montagnes, les ravins et les torrents, le ciel et le cours d'eau sauvage, tout cela se trouve dans cette écume. La verdure des forêts est souple, ferme, sa sève s'est cristallisée comme du miel vert et consistant ; cette verdure d'été tardif est arrogante dans son assurance en sa force et sa maturité, sa sagesse mûre et cruelle lui semble éternelle, elle ne voit pas, elle ne veut pas voir encore les premières prémices bigarrées de l'automne, répandues ça et là en taches sur les feuilles, elle ne veut pas penser que tout cet or se répandra sous peu, se multipliera et donnera des milliers de teintes pour jaillir une dernière fois en beauté luxuriante et entrer avec une douce tristesse dans le royaume de l'hiver.

La rumeur de la verte végétation en plein épanouissement. Elle est sûre d'elle, bonne et lourde sous l'excès des fruits. Les pommes

de pin violettes noircissent sur les épicéas et se hérissent sous la poussée des graines gonflées ; les oiseaux finissent de picorer les baies fanées des cerisiers sauvages ; sur les montagnes les ononis raides se sont épanouies, leurs fleurs violettes exhalent une odeur fade, et les faucheurs battent la faux ; quand fleurit l'ononis que les animaux domestiques ne mangent pas, il est temps pour les herbes douces de devenir du foin ; l'aune a trempé les chapelets bruns de ses fruits dans l'eau ; les noisettes ont pris une teinte brune ; les écheveaux des épis de maïs qui rappellent les mèches d'un enfant aux cheveux blonds sont devenus plus sombres, toute la nature est d'une maturité si généreuse que l'on s'étonne comment et pourquoi sortent de leur enveloppe de jeunes bourgeons gluants d'une branche d'un vieil épicéa qui se trouve à vos pieds. On n'aurait pu ne pas les remarquer, mais tu les as vus et, soudain, cet indice tardif de la jeunesse de la nature rajeunit par sa seule évocation toute la forêt et les montagnes ; la rude verdure estivale, sûre d'elle, sage et grave, portant déjà les premières taches de l'automne sur les feuilles.

Tu les as vues, ces jeunes pousses d'épicéa, tu as voulu les voir, tu as détaché ta vue de ton cahier où chaque jour tu notais les données de l'arpentage ; il t'est bien égal à présent que tu puisses commettre une erreur et tout remesurer : éprouverais-tu aussi du regret à la pensée que cette douce vallée bénie se trouve sous les eaux, qu'un autre bruit, un bruit métallique, naîtra entre les montagnes et ce ne sera pas la rumeur du silence mais celle d'un travail intense et ce changement sera le fruit de tes pensées et de celles

de tes amis ? Regretterais-tu de ne plus voir ici de pousses vertes qui, par un été tardif, rappellent le printemps précoce ?

Et, brusquement, tu te souviens...

Ton printemps est venu à travers une route défoncée par les bottes de ces envahisseurs étrangers et par les roues de leurs charrettes, une route qui glissait comme une pâte boueuse vers le Tcheremoche au-dessus du pilotis, ce printemps-là fut réveillé par les lamentations de la Myronykha, la « vivandière », qui n'avait pas peur de traîner à la suite des convois de l'armée magyare démoralisée et de troquer contre de la *palinka* * des ustensiles en aluminium, des ceinturons et de la grosse toile chez les soldats.

Quatre ou cinq soldats de l'Armée Rouge, vêtus de pèlerine kaki débouchèrent de la forêt dans la laie, la « vivandière » se coucha à plat ventre sur le sol, ils envoyèrent de longues rafales sur le convoi ; l'Ukrainien de la Transcarpatie et toi, vous avez sauté de la charrette et vous vous êtes retrouvés en un clin d'œil derrière le pilotis à mi-corps dans l'eau froide ; les conducteurs faisaient tourner bride aux chevaux, les essieux et les timons se brisaient, les charrettes se heurtaient les unes aux autres et roulaient avec fracas dans les eaux troubles du Tcheremoche ; les chevaux hennissaient, arrachaient leurs harnais et avalaient de l'eau, les Magyars se sauvaient au petit bonheur, envoyant des coups de feu sporadiques ; après avoir mis hors de combat l'immense convoi, les cinq éclaireurs revinrent dans la forêt et

* Eau-de-vie (*hongr.*). (N.d.T.).

quand les tas de charrettes cassées restèrent sur la route et dans le précipice, sans propriétaires, quand les chevaux blessés et ceux qui en sortirent indemnes, cessèrent de hennir, alors le Transcarpatien et toi, mouillés et transis, ayant abandonné en rampant l'abri derrière les pilotis, vous êtes sortis et vous avez regardé avec compassion, la femme tuée, gisant sur le bord de la route.

— Mais, j'suis vivante ! fit la « vivandière » en se dressant brusquement sur ses pieds et elle fit le signe de la croix. Vassylko, tu me disais bien : n'allez pas, maman, chercher midi à quatorze heures et je ne lui ai pas obéi. Eh bien, j'ai vieilli, je n'étais pas obéissante et je ne le serai pas, marmonnait la femme, elle ne nous voyait pas, essuyait de ses mains les pans de sa longue pelisse souillée de boue et gémissait : Seigneur, la balle a troué ma pelisse, elle n'est plus bonne à porter ! Tiens, là aussi, il y a un trou, je ne peux plus la mettre pour aller à l'église ! Au diable tous ces objets troqués chez les Magyars, tu avais raison, Vassylko... Soudain, elle demeura stupéfaite, voyant devant elle un soldat magyar.

— N'ayez pas peur, nous sommes des vôtres, dit le Transcarpatien, s'empressant de calmer la bonne femme. Menez-nous seulement chez vous et trouvez-nous quelque chose pour nous changer.

— Misère de Dieu, mais il y a les vieilles nippes à Vassyl, répliqua la « vivandière » avec soulagement. Venez, oui, oui, venez vite !

Et quand vous avez eu fait quelque cinq cents mètres sur la route par laquelle les Magyars s'étaient enfuis et que vous avez eu

pris le sentier qui menait à Khorotsevo, tu vis un beau gars, frisé, étendu sur le dos, sous un sapin rameux planté près de la clôture, il était livide, sans un signe de vie sur le visage, une jeune femme aux cheveux noirs et défaits et aux bras engourdis étendus devant elle était debout à côté de lui. Le beau gars dormait d'un sommeil profond, il ne cilla même pas à notre approche. Près de lui se tenait la jeune beauté comme une statue, et la « vivandière » cria d'une voix perçante :

— Vassyl ! Mon fils !...

Le matin, bien avant le lever du soleil, tu sors en courant de ton logis vers la rivière. Le Tcheremoche fume, l'air sent la rosée froide saturée d'herbes, de derrière le Tournass bucovin jaillit, comme d'un puissant projecteur, un cône de lumière chaude et arrache au crépuscule matinal, la Lyssenska humide qui se trouve du côté du Pokoutia, les vieux voisins — les sommets des montagnes du côté opposé — se donnent pour but de sauter l'un sur l'autre et de barrer la rivière.

Tu suis le sentier au-dessus du Tcheremoche vers ton pilotis où, un peu plus tard, après le déjeuner, tu feras des levées topographiques pour réaliser le projet du futur barrage de la localité.

Ce n'est pas tout : tu veux te rendre compte une fois de plus que tout cela s'est précisément passé ici. C'était il y a si longtemps que le souvenir s'estompe de la mémoire, et quand quelques jours auparavant tu t'es arrêté au-dessus de l'étroit vallon encaissé entre la Lyssenska et le Tournass, la localité t'est apparue tout autre, seul, le pilotis défoncé t'a semblé familier : tu avais vu quelque part

une jetée pareille, enfoncée obliquement dans le cours d'eau, consolidée avec des câbles entrecroisés ; le bruit de la rivière s'est brusquement mis à battre la cadence de la chanson qui parlait de la pierre qui croissait sans racine, mais les lambeaux des souvenirs flous se noyèrent dans l'écume verte.

Plus tard seulement, tu vis une jeune branche en plein été tardif...

Les jeunes ramures du sapin planté près de la clôture, aux aiguilles collées à la branche, touchèrent le visage de Vassyl et le châtouillèrent : tu vis la « vivandière » secouer le corps de son fils, lui ouvrir le keptar, mais tu pensais à tout autre chose : encore hier cet arbre dormait comme Vassyl, aujourd'hui il s'est réveillé et tu pensais que le printemps était là ; la Myronykha déchira la chemise, la pousse du sapin se couvrit de rouge et il te sembla qu'elle avait gemmé dans le sang.

— Sophia ! s'écria la mère, et tu vis les yeux de la jeune femme. Ils étaient verts comme les bouts des aiguilles de sapin, le désespoir qui s'y lisait, n'enlevait rien à leur beauté, et de nouveau, tu ne pouvais pas songer au chagrin profond de la veuve, mais au printemps qui venait.

Sophia se tenait immobile ; le Transcarpatien ôta sa coiffe *honved* *, la lança par terre ; les lèvres de Sophia eurent un sourire grimaçant et la Myronykha s'écria de nouveau, se serrant contre le giron gonflé de sa brue :

* Mot hongrois signifiant « défense de la patrie », appellation donnée depuis 1848 à l'armée hongroise. (N.d.T.).

— Fais attention, tu vas faire mourir l'enfant !

Alors Sophia prononça :

— Eh bien, mère, vous vous êtes enrichie ? C'est vous qu'il allait chercher, et les Magyars l'ont tué d'une balle.

Ce n'est qu'en entendant ces paroles prononcées d'une voix tranquille, que tu compris ce qui s'était passé, la somptueuse verdure du sapin et celle des yeux de Sophia s'assombrirent comme une plante sous la gelée blanche.

Ce regard s'en est allé avec toi. Beaucoup plus tard, lorsque l'image de Sophia s'effaça de ta mémoire et que tu oublias son chagrin, il t'arrivait parfois de t'arrêter devant ta bien-aimée et de surprendre une ombre d'angoisse dans ses yeux insouciantes, tu ne savais pas comment t'était devenu familier l'éternel tourment féminin que tu voyais tapi profondément dans les prunelles même lorsque le bonheur était là.

A l'enterrement le Transcarpatien dit :

— Je lui ferai oublier son chagrin, j'adopterai l'enfant et je resterai ici.

Les *trembitas** pleuraient et Sophia ne pleurait pas. Plus tard, elle dit au Transcarpatien :

— C'est toi qui l'as tué.

— Sophia, j'abattraï le meurtrier, répondit-il.

— Alors, vas-y.

— Et je reviendrai auprès de toi...

Elle se taisait, la mère répondit à sa place.

— Ne reviens pas. Je vois qu'elle y pas-

* Instrument de musique chez les Goutsouls. (N.d.T.).

sera. Ils s'aimaient tant, on n'avait pas vu de pareil amour dans ces montagnes...

Tu quittas, toi aussi, la montagne pour revenir chez toi. Tu marchais, franchissant à gué le printemps précoce. Il avait la senteur acerbe de la résine, des primevères et des champignons, tu marchais, dépassant les charrettes cassées et les chevaux tués et déjà gonflés, les habitations incendiées, tu cheminais en plein dans la douleur humaine, et le regard des yeux pers de la belle veuve te suivait comme le symbole de la souffrance nationale et tu emportais dans ta vie une goutte de cette mer de douleur comme un avertissement.

La Lyssenka annonçait un temps pluvieux. Un brouillard blanc bouillonna au-dessus de ses eaux et s'étala dans la vallée comme le lait versé du seau à traire dans une écuelle. Aussitôt les sommets voisins se mirent à fumer et une pluie drue se mit à tomber sur le village blotti dans la profonde vallée. Tu es assis, désœuvré, sur le seuil et tu regardes fumer autour de toi les montagnes, les incendies qui étouffent, tu les vois s'éteindre sous la pluie puis se ranimer, lâchant des bouffées blanches, le village se tient coi en bas comme dans le fond d'un cratère éteint et il étouffe dans les effluves odoriférantes.

Vivent-ils encore ceux que tu connaissais ? La « vivandière », Sophia, son fils ou sa fille, le Transcarpatien ? Il n'y a plus de traces de la hutte de la Myronykha, des pommes de terre y poussent maintenant ; toute leur vie n'aurait-elle eu de prix que cette goutte de souffrance que vous avez pris, toi et le Transcarpatien ?

— Comment allez-vous ? entendis-tu dans le bruit furtif de la pluie qui cessait.

Près de la clôture se tenait une vieille femme, toute sèche, avec un pot plein de lait. Tu lui répondis :

— Merci bien, et vous ?

— Approchez-vous un peu... Ça fait longtemps que vous êtes ici ?

— Mais non... répondis-tu, indécis, après tout ce que tu venais de te remémorer, il te sembla n'avoir jamais quitté ces lieux et tu t'étonnais même de ne pas reconnaître les gens. Il n'y a pas longtemps, bonne-mère.

— Ah bon, vous êtes un de ces ingénieurs. J'ai entendu dire que vous alliez noyer notre village...

— Ce ne sera pas de si tôt, lui dis-tu et, calculant mentalement l'âge de la vieille femme, tu la rassurais tout bonnement : Vous pouvez dormir sur vos deux oreilles, ce ne sera pas de si tôt...

— Prenez ce lait, pour le repos des âmes mortes.

— Merci ! répondis-tu, et tu écoutais.

— Les morts mangent eux aussi parce qu'ils vivent là-bas, la vieille femme eut un geste de la tête non pas vers le ciel, mais vers la terre, et ils attendent le Jugement Dernier, ils ressusciteront et reviendront. Mon Vassyl et ma Sophia viendront...

— La Myronykhia ? t'exclamais-tu.

— Oui, oui, balbutia la vieille femme.

Tu courus à elle, tu avais envie de l'assailir de questions, mais les yeux vitreux de la vieille femme, son visage apaisé devant l'éternité, ne témoignaient pas de sa bonne mémoire, et tu ne fis que lui demander :

— Avez-vous... avez-vous un petit-fils ?

— Et pourquoi n'en aurais-je pas, dit la vieille femme en haussant ses épaules saillantes, toute étonnée que l'on puisse demander une chose aussi évidente. J'ai un petit-fils, eh oui, il travaille au flottage, demain il accrochera les trains de bois et il viendra. J'en ai un, pourquoi n'en aurais-je pas, grommelait la vieille femme en s'éloignant de la clôture ; elle devait être indignée que l'on ait pu douter de l'existence de son petit-fils, sachant que la Myronykha était de ce monde. J'en ai un, pourquoi n'en aurais-je pas ?...

Tu te sentis alors l'âme légère et en fête, et le souvenir douloureux du printemps écrasé jadis s'apaisa : on éprouve cette sensation quand on attend dans l'angoisse le retour du fils et quand la porte s'ouvre enfin...

Dans les Karpates, l'été à l'apogée de son règne chemine déjà vers l'automne. Une jeune pousse bourgeonnera comme le souvenir du renouveau, mais ce ne sera pas le printemps. Les rayons chauds se brisent sur la chevelure verte des forêts, ils volent en éclats et se posent en taches bigarrées sur le feuillage. Le printemps viendra plus tard, tout autre, tout nouveau. Il compensera les dommages de l'année passée : tout ce qui n'était pas éclos, se couvrira de fleurs, de nouveaux fruits pousseront à la place de ceux que la grêle a abattus et que les eaux ont emportés. Il viendra avec son dédommagement. Aussi faut-il entrer en l'automne sans souci et regret avec tout ce qui a été acquis et perdu.

Tu es debout près de tes appareils sur la ligne Lyssenska-Tournass et tu regardes avec une tristesse cachée le village noyé dans la verdure où, autrefois est né le premier jour de ton printemps... Ne fais pas l'hypocrite,

dis, avoue que tu regrettes ce petit coin de terre, cette grappe admirable qui fait le charme des Karpates. Ne languis-tu pas parfois après le balbutiement naïf et si doux de l'enfant de jadis, de ton fils devenu grand et fort aujourd'hui ?

Mais tout est rationnel dans la nature : l'automne comme l'hiver. La maturité de l'homme est aussi rationnelle, tout comme le fruit de ses pensées. Les printemps se répètent pour la nature et pour le genre humain, mais aucun ne ressemblera au précédent, tout comme les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

La vieille Myronykha, installée sur le bord du grand lac, dira-t-elle que le chevalier qui a arraché le diamant de la tête de la reine-dragon pour offrir la lumière éternelle aux montagnes, est enfin apparu, le remerciera-t-elle ? Sait-on jamais... Mais elle ne transmettra pas son regret en héritage à son petit-fils des lieux qu'elle avait si longtemps habités. Elle ne pourra pas le faire.

Les derniers trains de bois glissent sur le Tcheremoche. Sur le premier se tiennent trois barreurs vigoureux, ils manœuvrent les barres, les gouvernails grincent sous l'effort.

Les trains se heurtent au pilotis, ils tonnent, ils font leurs adieux à ce vieux garde du rivage du Pokoutia.

Les barreurs te saluent, te crient quelque chose, mais tu ne les entends pas à cause du mugissement du Tcheremoche écumeux.

Murmure éternel, rumeur de la verdure, serait-ce déjà la répercussion...

Lequel des trois est le fils de Sophia ?

La maison sur le mont

Le bruissement éternel de la forêt lointaine, mêlé au clapotis inlassable de la rivière ne devait probablement pas arriver jusqu'à la montagne qui voûtait son dos près du village où régnait toujours un silence rappelant celui d'une église close ; jamais un rayon de soleil n'avait sans doute filtré à travers les couronnes des pommiers branchus qui entouraient la cour de Pantèla, couvrant les toits des bâtiments de leurs ramures, il avait toujours fait sombre ici. La cour de Pantèla se tenait à l'écart comme une étrangère, entourée d'un verger — soit orgueilleux, soit mystérieux — d'une épaisseur sinistre, semblant être destiné aux sabbats des sorcières ; seul, à travers le feuillage, le chadouf dressait vers le ciel son sommet pointu et se profilait à l'horizon comme une potence.

Derrière le verger se trouvait la demeure des aïeux morts de Pantèla, personne ne reposait dans le cimetière près de l'église au toit de bardeaux ; cette famille était tout autre, issue d'une autre lignée.

— Je ne te retiens pas, Nastia, le monde est grand, répétait tout le temps Pantèla à sa fille, mais c'était dit pour parler parce que Nastia était peut-être plus solidement enracinée que lui à ce mont. Si elle avait renoncé à Yourko, c'est que...

Le village courait le long de la rivière jusqu'au rocher en surplomb sous lequel les bohémiens nomades s'étaient installés et, de là, elle coulait solitaire et plus calme. Chaque matin, Nastia, la fille de Pantèla, longeait ses rives jusqu'à Potitchia, allant au bureau du service de l'exploitation forestière

du district, traversant comme une étrangère le village qui lui était étranger, puis de la même façon elle revenait dans sa montagne enveloppée de silence où les gens ne montaient pas.

Pantèla s'était arrangé pour vivre sans l'aide de personne au village. Ses ancêtres, eux, avaient eu besoin de vivre avec les gens, lui s'en passait. Autrefois, les villageois s'étaient soumis à ses ancêtres mais ne voulaient plus le faire quant à Pantèla et, en ce qui concerne l'égalité de la lignée, il ne pouvait en être question. Son arrière-grand-père avait été un hors-la-loi, il regardait les gens du haut de sa montagne; son grand-père avait fait la chasse aux brigands avec les carabiniers et en tant que policier lui aussi avait jeté des regards orgueilleux aux gens; son père avait été chef dans les alpages, quant à Pantèla, il n'était qu'un homme ordinaire, mais sa morgue était ancestrale.

Et puis qu'avait-il besoin de ces gens-là? Ils avaient organisé des kolkhozes, faisaient un travail collectif, partageaient le revenu, lui, il avait son propre bien. Il arrivait parfois qu'une chose lui plût chez les gens du pays, mais il ne devait pas l'avoir aussitôt, à quoi bon les prier et marchander? Il pouvait bien attendre, patiemment, posément, et cette chose lui tombait toute seule entre les mains. De cerisier, par exemple, comme en avait le maître d'école, personne n'en avait eu et même vu; les cerises étaient d'une couleur brune et blanche, grandes, grosses comme des noix. Bonnes gens, si vous saviez comme ces cerises se seraient vendues les vendredi au marché tandis que chez l'instituteur, personne n'en tirait profit, les moi-

neaux les picoraient et engraisaient. Une fois au printemps, Pantèla s'était faufile jusqu'à ce cerisier pour en couper une branche et la greffer sur le sien, mais le greffon n'avait pas pris. Or, le vieux maître d'école mourut, sa veuve s'installa en ville,— elle n'allait pas emporter le cerisier avec elle, ainsi l'arbre et un mètre de cube de terre fertile s'étaient retrouvés chez Pantèla sur la montagne... En automne, quand les pommes tombaient et que certaines roulaient sur la pente abrupte, Pantèla trottinait jusqu'en bas même, les ramassait et les mettait dans sa besace, seulement alors les gens le voyaient et, y étant habitués, ne haussaient plus les épaules. Les villageois rencontraient encore le vieux Pantèla chaque vendredi au marché de la petite ville quand il vendait toutes sortes de choses : du miel dans des petits fûts, des clous à ferrer, usés et redressés sur l'enclume et bien d'autres objets encore.

Que devait-il faire, devait-il vivre solitaire ? Son aïeul s'appropriait l'argent des riches, son grand-père prenait celui des pauvres pour toutes sortes d'amendes, on apportait tout à son père et Pantèla, lui, devait gagner son argent en commençant par ses pommiers et en finissant par les crampons trouvés...

Les années filaient comme des chevaux rapides, la rivière coulait en bas, traversant Potitchia, la jeunesse de Nastia s'en allait et les marieurs ne gravissaient pas le chemin de la montagne parce que chez Pantèla les gens ne venaient pas.

Pourtant si, un seul y était venu, c'était Yourko. Comme ils s'aimaient tous les deux !

Mais Yourko avait posé une condition : il ne voulait pas aller vivre chez les morts. Nastia s'était aussi entêtée « Aucun membre de notre famille n'est jamais allé vivre ailleurs ». « Eh bien, toi qui es jeune, tu peux descendre, et ton père n'a qu'à végéter tout seul sur sa montagne ». « Non, moi non plus je ne m'en irai pas... »

— Libre à toi, Nastia, je ne te retiens pas ici, répétait sans cesse son vieux père.

Qu'est-ce qui la retenait ? En hiver, les vents hurlaient sur la montagne et balayaient le verger et les bâtiments ; en été, la lumière ne parvenait pas à filtrer jusqu'à la fenêtre à travers l'épais tapis de verdure ; dans l'étable la vache ruminait de la même façon d'année en année, et les brebis faisaient le même bruit dans la bergerie, la menthe des jardins ondulait sous les fenêtres, elle s'étalait sous les pieds et aspergeait les pierres du banc de terre d'une sève verte.

Serait-ce cela qui la retenait ? Serait-ce la peur de vivre côte à côte avec les voisins ? Ils partagent tout, les champs et les conversations, et elle ne sait pas vivre une vie pareille. Dieu sait pourquoi mais jamais personne n'a quitté ces lieux, ni les vivants ni les morts.

— Ecoute-moi, Nastia, laisse tout ça, marie-toi, et vis à part ; nous vivons un temps où les enfants s'envolent dans le monde comme les graines des pommes de pin. Le tout est que tu ne m'en veuilles pas plus tard...

— Dis-moi, père, pourquoi personne ne vient ici ?

Pantèla regardait sa fille ; elle était belle, mais elle se fânait, et Yourko qui avait couché avec elle dans le grenier de l'étable, vi-

vait maintenant avec une autre dans la vallée parce qu'il n'avait pas voulu aller vivre sur la montagne... Cours, ma pauvre enfant, cours vite dans la vallée pour ne pas rester vieille fille, je n'y peux rien si de tous temps nous vivons ici et si depuis toujours nous menons une vie d'ermite...

Nastia ne pouvait pas quitter la montagne de ses aïeux et s'en aller vivre dans un monde étranger qu'elle ne connaissait pas. Il y avait eu un temps où les garçons se la disputaient ici et à Potitchia, à présent, ils avaient cessé de lui faire la cour.

— Je ne m'en irai pas d'ici, père.

— Libre à toi d'en décider !

Une fois, rentrant de Potitchia le long de la rivière, Nastia contempla longuement sa montagne, la vue de la pointe noire du sommet du chadouf qui se dressait comme une potence au-dessus des bonnets noirs des arbres, la commotionna. Une idée lui vint à l'esprit et ses yeux s'illuminèrent de joie : elle allait démolir tout ce qui se trouvait ici, bâtir une nouvelle maison à un étage aux nombreuses et larges fenêtres et dont le toit recouvert de zinc scintillerait au soleil et serait visible du fond de la vallée. Alors les marieurs viendraient, oui, ils viendraient...

Pantèla n'avait rien contre ce projet. Il avait assez d'argent, chaque printemps il était allé vendre ses pommes à Kotlass, et puis il avait aussi un certain revenu du marché du pays ; il donna tout son avoir à sa fille. Était-il seulement question d'objections ? Plus d'une fois le désir de dominer tous ces gens l'avait hanté, seule la solitude ne satisfaisait pas sa morgue ancestrale. Mais comment y parvenir ? On ne l'engageait pas comme chef

d'une équipe de bergers, son père s'était fait une mauvaise réputation, la richesse n'était pas à la mode, et puis il ne pouvait pas acheter d'alpage maintenant. Donc, que Dieu soit loué que sa fille y ait pensé ! Eh oui ! Une maison à un étage et tant de chambres que chacun posséderait la sienne. Mais, voyons, voyons, qui est ce « chacun » ? Il y en aurait bien alors pour qui : pour le gendre, les petits-enfants et les arrière-petits-enfants, et tous seraient ici, tous là ! Des aïeux à l'extinction de la lignée !

Les pommiers séculaires tombèrent, la menthe verte fut écrasée, on serra les moutons et la vache, Pantèla et Nastia allèrent vivre dans l'étable et la vieille maison en bois sauta en l'air dans un nuage de poussière, de vermoulures, tout cela s'effondra, entraînant le chadouf et il n'en resta qu'un tas de décombres.

Le village guettait, curieux à présent, et haussait les épaules : pour quoi faire ? A quoi bon tout cela ? Nastia, la vieille fille, cherchait un mari, elle lui construisait une cage ! Et les charpentiers taillaient, les scies sifflaient, coupant les troncs des pins solides, les fondations en ciment étaient posées, on mettait celles en chêne, Nastia quitta son travail au service de l'exploitation forestière du district, elle ramenait les matériaux, elle peina si durement qu'elle maigrit, vieillit et se dessécha comme un tremble fâné sous le poids de tous ces soucis.

Les années filent comme des chevaux rapides, la rivière coule, traversant Potitchia, la jeunesse de Nastia s'en allait, une demeure somptueuse se dressait sur la montagne, et le vieux Pantèla regarde sa fille devenue

plate comme une planche à laver : sa poitrine est creuse, ses jambes sont couvertes de nœuds de varices, les rides couvrent comme une toile d'araignée son visage. Hé, bonnes gens, sera-t-elle encore en état de mettre au monde, même s'il s'en trouve un qui la veuille ?

Le rez-de-chaussée s'éleva, puis le premier étage, et encore une mansarde avec un balcon orné, les grandes et larges fenêtres scintillèrent sur les cours du village — eh bien, venez donc, les marieurs, pressez-vous, jeunes gens cherchant à se marier !

— Eh bien quoi, ils ne viennent toujours pas ?

Depuis longtemps, les gens ne montaient pas chez Pantèla...

...Un poëlier d'un certain âge que l'on avait fait venir de Kossiv même, pose des poêles en carreaux de faïence dans les appartements de Nastia. Bien que veuf, il est encore alerte, il fait son travail en disant des dictons et en chantant, Nastia lui passe les carreaux et ne ménage pas le boire et le manger, elle le presse, mais pas comme elle le ferait avec d'autres, elle est gentille et lui la regarde d'un drôle d'air, quand elle se penche vers lui, un carreau à la main.

— Qu'as-tu à être si pressée, madame, pardon, je voulais dire... fit-il, et il resta court, Nastia ne s'en offusqua même pas : le teint coloré, les rides dépliées par le rouge de ses pommettes, la jeunesse engourdie erre dans ses prunelles sous la forme de reflets bleutés.

Quand tout fut enfin prêt, le poëlier se lava les mains, regarda Nastia en face : bon Dieu ce qu'elle pourrait vivre longtemps avec

cette force-là, que de nuits elle aurait pu passer avec son mari et mettre au monde des enfants ! il repoussa la petite liasse de billets de banque que Nastia avait posée sur le bord de la table.

— Ce seront nos revenus, la patronne, je me marie avec toi.

Elle rougit, tressaillit, le sang lui monta au visage, sous sa chemise souillée s'agita ce qui restait de sa poitrine de jeune fille, elle gémit, perdit toute sa force sous l'effet de ce bonheur inattendu et s'affaissa sur le banc.

— Dites-moi, Pétro, vous... vous ne plaisantez pas ?

— Pourquoi devrais-je mentir ? Fais un paquet de tes affaires, fais tes adieux à ton père, et nous partons...

— Pour aller où ? s'écria-t-elle, et la pâleur de cire de son cou se propagea à son visage, arriva jusque sous les yeux, jusqu'au front.

— Pour aller où ? Mais chez moi, pardi ! Mon fils est déjà grand, il s'est marié et vit à part, j'ai une maison très confortable et nous pourrions y bercer notre petit.

— Et tout ça ? Pour qui l'ai-je donc...

— Oh, tu sais... Ton vieux père peut y vivre, nous viendrons le voir de temps à autre. Toutes ces chambres et ces corridors, c'est beaucoup trop pour nous, que ferons-nous dans toutes ces pièces vides ? Tout ça, c'est superflu, on peut devenir fou rien qu'à les parcourir chaque jour. Et quand travaillerons-nous ? Chez moi, l'ambiance est plus chaude. Nous serons là-bas parmi les gens...

Il n'acheva pas, il voulut dire encore quelque chose, mais Nastia cria comme une folle.

Elle rejeta son fichu sur sa nuque, plongea ses doigts dans les cheveux, et de rage elle arrachait des mèches, puis elle lança l'argent au visage du poëlier et le mit à la porte.

Pantèla accourut aux cris de Nastia. Il regardait sa fille avec des yeux effarés, elle se débattait dans un rire mêlé de larmes, il s'efforçait de s'approcher d'elle, mais ses jambes se refusèrent à lui obéir parce qu'il comprit qu'une chose irréparable s'était passée et, sous le coup de la stupeur, son cœur cessa de battre pour toujours.

...Nastia enterra toute seule son père, sur la montagne, sans curé et sans honneurs suprêmes. Parce que d'ici on ne descendait pas dans la vallée et personne ne montait jusqu'ici.

Plus tard le village vit chaque nuit jusqu'à l'aube luire toutes les fenêtres dans les chambres de Nastia et quiconque passait au pied de la montagne l'entendait chanter des chansons de noce.

Une nuit, la maison sur la montagne solitaire prit brusquement feu de tous côtés. Pour la première fois, les gens accoururent en ce lieu, mais ne purent puiser de l'eau du puits, car celui-ci était resté sans chadouf.

On ne fit que sortir les bêtes. Mais Nastia avait disparu.

...Les années filaient comme des chevaux rapides, la rivière coulait en bas, traversant Potitchia, là-haut sur la montagne poussait un jeune verger sur le lieu de l'incendie.

La rumeur courut au village, — personne ne savait qui l'avait apportée — qu'on avait vu Nastia dans la banlieue de Kossiv, une Nastia bel et bien en vie avec un enfant dans les bras...

Nastounia

Dans les montagnes, il est normal qu'un étranger vienne à une noce. Campeur, savant ou simplement badaud, il peut s'amuser tranquillement, danser, et il n'est pas exclu qu'on l'invite à table ; s'il veut y mettre son point d'honneur, il ira de son plein gré ajouter son écot à la dot de la mariée et, dans le cas où il ne le ferait pas, personne ne s'en offensera, à condition qu'il soit modeste et ne se mette pas à faire la leçon aux hôtes et à leurs convives.

J'étais descendu du Grèguite * dans la soirée, j'avais demandé à Zavouïaliv le chemin de Broustory ** où je m'apprêtais à passer la nuit et, ayant trouvé un sentier battu, je me hâtai au-devant du crépuscule de juillet; lorsque j'entendis soudain le battement d'un tambour et le bourdonnement assourdi d'une *kolomyïka* *** entraînant. J'hésitai un instant et je me rendis dans la direction d'où venait cette musique, je trouvai la cour où l'on célébrait une noce et j'entrai dans une pièce pleine de monde.

Comme ils jouaient avec brio ces musiciens !

Il y avait bien une trentaine d'années que je n'avais pas entendu de musique interprétée avec un tel brio, plus exactement depuis la noce de Nastounia. Les musiciens jouaient comme des déchaînés. Le cymbalier faisait courir ses baguettes sur les cordes et c'était un prodige qu'il trouvât la bonne note

* Montagne dans les Karpates. (N.d.T.).

** Village. (N.d.T.).

*** Danse et chant goutsoul. (N.d.T.).

dans ce rythme endiablé et ne faussât pas une seule fois. Autrefois, j'avais connu le cymbalier Dmytro de Khymtchyne et celui qui jouait ici, je le voyais pour la première fois ; l'archet tirait des cordes du violon une mélodie émouvante qui entraînait les convives dans la danse et faisait pleurer la jeune mariée ; le violoniste battait la mesure du pied et se balançait comme s'il ne cessait de saluer les gens et il n'était personne d'autre que Klyme Zapototchny, le Klyme de ma jeunesse qui, sûrement, ne devait plus être de ce monde ; je ne connaissais pas le chalumeau — il n'y en avait pas à la noce de Nastounia,— et le tambour qui battait si fort la peau sonore de la grosse caisse et répandait les cadences des kolomyïkas aux sons desquelles des dizaines de danseurs se tremoussaient avec frénésie, je l'appelai Pantèla Bobyk,— tous ils me rappelaient les musiciens de jadis, ceux de Khymtchyne.

Dans la vaste pièce planait un nuage de poussière malgré le plancher lavé à l'eau : la poussière n'y était pour rien, elle devait provenir de l'excès du mouvement et de la respiration, des cris et des chants ; derrière ce nuage on distinguait à peine les jeunes mariés assis à la place d'honneur devant la table — aujourd'hui ils ne danseraient pas comme les autres ; ils avaient déjà fait leur tour de danse : la jeune mariée, sa danse de jeune fille, et lui, l'élu, sa danse de garçon et, maintenant, ils restaient assis, tout fiers, parce que la noce était pour les convives et non pas pour les jeunes mariés.

Les musiciens que j'avais nommés à ma manière, me clignaient de l'œil, m'encourageant à la danse, mais je me tenais, imper-

tubable, devant la fenêtre, n'osant me joindre à la ronde des danseurs déchaînés par la musique : j'avais, et je ne sais pourquoi, plus de plaisir à observer la joie que de me réjouir moi-même, je craignais peut-être de ne pas tenir jusqu'au bout cette danse goutsoule endiablée, mais, à vrai dire, j'étais obsédé jusqu'à présent par la même idée fixe qui ne me laissait pas en paix depuis tant d'années : qui, quelle femme hante mes rêves presque chaque nuit, elle me suit, m'aime et me protège comme la providence,— qui est-elle celle que je reconnais en rêves et dont je ne peux pas me rappeler le visage dans le réel ; serait-ce une femme que je n'ai pas rencontrée dans ma vie, que je n'ai pas assez aimée, appréciée où à qui j'aurais fait du mal ?

Cette idée fixe s'agita dans mon esprit à peine eus-je vu les musiciens et que je leur eus donné le nom des musiciens de la noce de Nastounia,— serait-ce de Nastounia que je rêve ? C'était fort possible, parce que j'avais depuis longtemps oublié son visage, près de trente années s'étaient écoulées depuis le jour où le vieux célibataire Youra Faryniv montant un étalon noir, était venu de Jabié pour ne pas rater une bonne affaire : Lypkalouk, ce bon à rien, lui avait proposé sa fille, la plus belle fille du pays avec en plus quatre arpents d'alpage pour dot.

Mais pourquoi évoquais-je tout cela, ici, à cette noce où j'étais un étranger ? Les musiciens me l'auraient-ils rappelé ?

Devant moi, un peu de côté se tenait une femme, la tête enveloppée dans un châle diapré. Je voyais son profil accentué, elle avait dû être belle dans sa jeunesse ; les bras

croisés sur la poitrine et, l'air un peu triste mais heureuse, elle parlait à mi-voix à sa voisine, une bonne et vieille mémé :

— Jamais je ne me serais attendue, je n'y pensais même pas... Je lui avais loué une chambre parce qu'il n'avait pas où vivre quand il était venu enseigner ici. Nous vivions à deux, ma fille et moi, il y avait de la place. Et lui... Pouvais-je savoir où il allait lorsqu'il sortait de la maison quand elle allait traire les brebis dans les alpages ? On a beau dire, mais il est instruit et ma fille, elle, elle est toute simple. Et après ils sont venus ensemble et m'ont annoncé leur décision... Moi, je me suis mise à pleurer parce que j'avais déjà jeté mon dévolu sur le fils d'un bon cultivateur à Broustury...

— Voyons, voyons ! Tu dis là des bêtises, l'interrompit la mémé, toi, tu t'es beaucoup enrichie avec le fils du cultivateur ! Tu vois ça fait longtemps qu'il est sous la terre, parce qu'il n'en avait jamais assez... Et l'autre, il était intelligent et avait des appointements fixes. Nous vivons maintenant à une époque où l'essentiel pour les jeunes, c'est de s'aimer, et pour ta fille de s'instruire à ses côtés.

— C'est bien vrai, mais autrefois on pensait autrement... fit la mère de la jeune mariée dans un soupir, et elle promena des regards apeurés autour d'elle.

La conversation que je venais de surprendre ranima un nouveau flot de souvenirs, les femmes semblaient ne pas parler du jeune époux mais de moi-même, du jeune homme d'autrefois, et je fis semblant de ne pas avoir entendu, je me mis même un peu à l'écart, la mère de la jeune mariée me regarda un

instant et détourna la tête, indifférente ; je remarquai son visage devenu bon avec les années, ses yeux bleus délavés, le triste dessin des lèvres et l'idée de la jeune fille de mes rêves, diaphane comme un voile, s'ancre dans mon esprit.

On était déjà entre chien et loup, dans la maison où se déroulait la noce, il faisait noir à cause de la fumée et du chahut et dehors, les contours des montagnes se profilaient de plus en plus nettement — c'était la lune qui se montrait et, quand son croissant s'argenta au-dessus de la montagne, un petit carré de lumière blafarde tomba sur le châle bigarré de la maîtresse de maison et sur sa joue, et il me sembla que la femme avait chancelé comme sous le souffle du vent et ce doux mouvement éveilla de nouveau un souvenir dans ma mémoire, j'éveillai mon attention pour saisir au moins l'ombre d'une vision concrète du passé oublié ou du rêve, mais en vain, mes pensées continuaient à se débattre en pure perte et je ne pus me rappeler le visage de la jeune fille de mes songes. La pleine lune s'était déjà juchée sur la montagne et sa lumière tomba sur la table du festin, il me sembla alors que le cymbalier gâchait la mélodie, le violon s'affaiblissait et le chalumeau gémissait une dernière fois en émettant un son strident et le tambourin résonnait, incohérent, et son fond jaune me regardait comme s'il voulait savoir qui venait hanter mes rêves.

Pendant ce temps les convives continuaient à danser, on voyait qu'ils entendaient leurs musiciens, seulement les miens, ceux de la noce de Nastounia avaient cessé de jouer pour moi.

...Les musiciens accordaient leurs instruments avant de se mettre à jouer. Les jeunes filles tressaient des couronnes, Dmytro de Khymtchyne tendait les cordes du cymbalum avec une clef et jouait mal à propos un air de danse. Klyme Zapototchny frottait son archet avec de la colophane et jouait sur une seule corde, Pantèla frappait sur son tambourin, faisant tinter de temps à autre les cymbales de cuivre, son instrument était en parfait état, le joueur de chalumeau n'était pas là,— l'avant-veille encore il avait pris une cuite à une noce voisine et n'avait pas cuvé son vin jusqu'à présent, les jeunes filles tressaient des couronnes et chantonnaient. J'étais assis dans la pièce noire, la tête baissée sur le carré de clair de lune blafarde qui tombait de la fenêtre sur la table et j'écoutais les musiciens accorder leurs instruments. Dmytro frappait avec ses petits maillets sur mes nerfs à vif, l'archet de Klyme les râclait, les tirait et les déchirait sans pitié, et le battement du tambourin retentissait sourdement dans ma tête et me raillait malicieusement. « Tiens... tiens... tiens... ! » et, en ce moment, je ne vis plus rien que ce tableau obscène qui parut à mes yeux et qui me fit rager de honte : à peine les jeunes filles se mirent-elles à tresser les couronnes que Youra, le lippu, arrachait la chemise en toile fine de Nastia, dénudait son corps, feuille vierge, ce même corps qui hantait mes rêves fiévreux pour le presser, le mordre, le manger, le dévorer, et je lisais dans les yeux abrutis de Nastia sa douleur, ses convulsions, toute sa répulsion...

Au reste j'entendis une voix assourdie :
— Monsieur le professeur !...

Je ne me retournai même pas parce que je savais que c'était le fruit de mon imagination bouleversée, Nastia ne pouvait pas m'appeler maintenant, elle n'en avait pas le droit, elle ne le devait pas, cette voix ne fit que faire remonter mes souvenirs vers cet instant où, après avoir commencé mon travail à l'école primaire de Zboudova, une jeune fille, frêle comme une gerbe de lin, aux cheveux longs et fins comme le lin, aux yeux bleus comme les fleurs de lin, entra dans la pièce étroite où je demeurais, elle avait l'air d'une plante baignée de la rosée du matin, et cela se passait le matin. La jeune fille dit :

— Monsieur le professeur...

Je me tenais devant un morceau de glace ternie, je nouais ma cravate, je m'habillais pour le premier examen de ma vie : j'allais faire la classe. A cette époque j'étais encore un blanc-bec qui venait de terminer l'école en ville, toutefois j'avais dans ma poche mon affectation en tant que maître d'école, parce que les villages ruinés par la guerre avaient besoin de pain et d'instruction,— les gens devaient venir des villes aider à labourer la terre et à ouvrir les portes des écoles abandonnées ; on m'avait également convoqué au service de l'instruction publique et on ne m'avait pas demandé si je savais, on m'avait seulement dit : « Tu peux ». Je me sentais encore toujours un jeune campagnard ou le boute-en-train de l'école auquel on pardonnait alors toutes les absences, les espiègleries faites en classe, les cigarettes de trophée fumées dans les W.C. de l'école puisqu'il avait eu de bonnes notes au cours de ses études. La veille j'avais fait le tour du village et ordonné aux parents d'envoyer leurs enfants à l'école —

avec ou sans livres, en pantalon en bon état ou déchiré, connaissant ou non l'alphabet ; les femmes et les hommes, épuisés et mutilés par la guerre, regardaient avec étonnement et raillerie l'adolescent que j'étais et moi, j'allais de maison en maison, je notais les noms des enfants d'âge scolaire dans un cahier et je m'efforçais vainement de me persuader que je n'étais plus un gamin, mais un vrai maître d'école.

Je nouais ma cravate devant le miroir terni et je retenais ma peur avant ce premier examen de ma vie, en ce temps j'avais peur de tout et de tous, même du vieux Lypkalouk qui m'avait envoyé la veille au bûcher, tout comme un domestique, fendre du bois, personne ne me prenait pour un maître d'école... et, brusquement, cette jeune fille à la porte et ses mots :

— Monsieur le professeur... Dois-je balayer votre chambre ?

J'étais confus et stupéfait par cette déclaration mais les mots de la jeune fille me rendirent subitement toute mon assurance et mon équilibre : elle m'avait attribué si simplement et si naturellement, sans aucune ironie, comme il se doit, mon premier titre qui, jusqu'à présent, ne figurait que sur le papier, l'affectation de l'instruction publique du district.

— Tu es fille de salle à l'école ? demandai-je.

— Pas du tout. Je suis la fille de Lypkalouk.

Je me souvins maintenant que le jour où la mairie m'avait trouvé un logement chez le veuf Lypkalouk, j'avais été frappé en entrant chez le vieux maître du logis par la

propreté et la fraîcheur de la maison comme si juste avant mon arrivée, une main de femme y avait tout rangé, mais l'idée ne m'était pas venue qu'il pût avoir une fille.

— Pourquoi ne t'ai-je pas vue jusqu'à présent ?

— C'est papa... elle n'acheva pas, une voix grincheuse se fit entendre dans l'entrée :

— Nastounia, tu m'entends, Nastounia !...

— Mais je balaie, répliqua-t-elle et, se penchant, elle passa le balai sur le plancher et je vis pour la première fois une taille de jeune fille, de fortes cuisses blanches et ses seins fermes qui, pareils à de petits animaux vivants, se mouvaient, gambadaient et apparaissaient dans l'échancrure du chemisier.

Ma main se figea sur la cravate que je nouais et je ne savais pas ce que je devais en faire, j'avais peur de l'abaisser pour ne pas effaroucher la jeune fille et je me sauvai brusquement de la pièce, je courus à l'école à travers le chemin détrempe par les pluies d'automne et ce n'est qu'à mi-chemin que je compris que je n'étais plus un petit garçon mais un maître d'école et que... que je n'étais plus celui que j'avais été auparavant parce que j'avais vu aujourd'hui une femme pour la première fois.

Cependant les musiciens jouaient à cette noce à Zavouïaliv, les convives étaient épuisés par les danses et les jeunes mariés étaient encore assis, tout fiers, à table ; le carré bleu du clair de lune pâlit, jaunit sur le châte bigarré de la maîtresse de céans.

...Je me tenais à table, la tête penchée vers le carré de clair de lune ; le rite nuptial avait commencé, les jeunes filles avaient cessé

de chanter, Dmytro, Klyme et Pantèla attaquèrent un air de danse qui fit branler la maison, e c'est alors que j'entendis une douce voix :

— Monsieur le professeur !

Non, non, ce n'était pas Nastounia, cela ne pouvait pas être elle, elle n'en avait plus le droit maintenant qu'elle avait accepté de prendre pour époux Youra ! Les jeunes filles finiraient sous peu de tresser la couronne, elles la déposeraient sur un coussin brodé et entonneraient une chanson triste à mourir, elles la porteraient à la jeune mariée et, après, elles la mettraient sur sa tête et ce serait fini... Non, ce n'est pas elle qui m'appelle, ce sont mes souvenirs qui résonnent en un écho douloureux.

Je ne voyais Nastounia que le matin et par les longues soirées d'automne quand tout s'apaisait dans l'autre moitié de la maison, j'attendais et je la priais de venir chez moi.

Et elle vint. La lampe à pétrole répandait une lumière parcimonieuse, sa silhouette encadrée dans la porte était blanche comme un fantôme, elle se tenait des deux mains au chambranle de la porte comme si elle voulait courir à moi et se retenait, je me jetai au-devant d'elle et ma joie d'embrasser pour la première fois de ma vie fut brusquement freinée par la honte de mon désir excité. Je m'arrêtai comme pris en flagrant délit et elle, baissant lentement les bras, chuchota :

— Monsieur le professeur... Je voudrais que vous me donniez des leçons. Je suis ignorante et vous... vous... vous êtes si instruit... D'accord ? Je viendrai demain de bonne heure. Bonne nuit...

Et on mit une table entre nous. Cette même table inondée, à présent, de clarté blafarde.

Nous commençâmes par l'alphabet. Je restais des journées entières à l'école, peinant durement, et vers le soir je courais à la maison, Nastounia venait alors, elle prenait docilement place à table et apprenait à écrire. Une mèche de cheveux blonds tombait de son front sur le papier, elle la relevait de la main, ses yeux bleus me regardaient d'un air craintif comme s'ils demandaient pardon pour son griffonnage, ma position de maître d'école ne me permettait même pas de caresser sa longue tresse ; nous avions entre nous la table et mes années à venir défilaient devant moi... Et dans ces années, je me voyais, étudiant moi-même, parce que j'en savais si peu et, à mes côtés, Nastounia étudiait aussi, elle en savait encore moins que moi ; les chemins s'étendaient devant nous en routes larges, en avenues... Nastounia faisait vite des progrès dans ses études, je ne m'approchais pas de la jeune fille, nous avions la table entre nous et je ne me hâtais pas de la franchir parce que je savais que j'avais toute la vie devant moi. Je le savais et Nastounia devenait de plus en plus triste.

Le vieux Lypkalouk vaquait dans l'entrée, il faisait entendre des grognements et appelait à tout moment « Nastia ! » et, une fois, lorsque je me trouvais seul dans ma chambre, il entr'ouvrit la porte et, fermant un œil, me déclara :

— Ne conte pas fleurette à ma fille, mon petit instituteur. Il y en a qui sont nés pour les papiers et d'autres pour la terre... Je n'eus pas le temps de répondre qu'il claqua la porte et sous le coup de la colère fit rouler quelque chose avec bruit dans l'entrée, alors à travers ce tumulte, j'entendis

les mots : « Espèce de sans-le-sou, va-nu-pieds ! »

Après cela il envoya Nastounia chez sa tante, dans un autre village, et il disparut pour deux jours...

Les enfants fréquentaient mal l'école. Ils n'avaient ni vêtements ni pain et surtout ils n'avaient pas envie d'étudier. J'allais chaque jour de maison en maison, je priais, j'ordonnais, je menaçais et quand les études se normalisèrent enfin, bien que ce fussent des études où certains élèves de première classe étaient plus âgés que ceux de la quatrième, c'est alors qu'on déposa dans mon journal de classe un morceau de papier où une main d'adulte avait tracé : « Fiche le camp du village avant qu'il ne soit trop tard ! »

Sur le moment je fus pris de crainte, mais elle passa vite : je ne pouvais pas me sauver d'ici, on avait cru en mes forces, moi-même, j'y croyais ; non, non, je n'avais pas le droit de me sauver, Nastounia m'avait appelé monsieur le professeur !

Je décidai de prendre des risques : m'étant concerté avec le maire, je convoquai les parents à l'école. Des femmes, des hommes, des vieux et la jeunesse remplirent la salle de classe, je ne m'attendais pas à un attroupeement pareil ; les gens étaient silencieux et je compris qu'ils savaient que l'on m'avait menacé, aussi pensai-je avec contrition qu'ils me diraient aujourd'hui : « Va-t-en d'ici, intrus, reviens là d'où tu es parti ».

Je me levai, je lus à haute voix le billet et je demandai :

— Vous voulez que je m'en aille d'ici ?

Les gens se taisaient comme s'ils préparaient un mauvais coup, je passais rapide-

ment en revue tous les jours passés à Zboudova : en quoi leur avais-je déplu, je promenais mes regards sur les visages et je lus dans les yeux affligés des femmes : « Pars d'ici, jeune homme, va-t-en... avant qu'il ne soit trop tard ».

Un vieil homme aux cheveux blancs, le père Doumitrak, fit un pas en avant, c'était lui qui avait tout récemment amené à l'école son fils indocile attaché à une ceinture et qui avait annoncé devant tous les élèves d'une voix solennelle : « Dieu m'est témoin que je ne me plaindrai à personne : instruisez-le et battez-le ! Seulement, je vous prie de frapper sur son derrière nu qui est son bien à lui et pas sur son pantalon, parce que je l'ai acheté ! » Doumitrak fit un pas en avant et prononça :

— Personne des nôtres n'a écrit ce papier. J'étais à Jabié et, là-bas, j'ai entendu dire qu'on t'avait menacé. Une fois qu'on t'a pris en joue, il vaut mieux pour toi de partir. Nous vivons maintenant des temps où...

Je me sentis pâlir, mais je ne me tenais pas pour vaincu. Je dis :

— Que ceux qui veulent que je parte d'ici lèvent la main !

Personne ne leva la main.

Le père Doumitrak demanda :

— Et toi... tu n'as pas peur ?

— Je n'ai pas peur, répliquai-je.

Alors il se fit du boucan dans la classe.

— Nous ne le laisserons pas partir. Qu'il instruisse nos enfants ! Nous ne permettrons pas qu'on lui fasse du mal ! et les gens se mirent à poser des choses sur la table.

Je fus décontenancé : ils mettaient du pain, des œufs, du beurre, du fromage de brebis ;

je repoussais de mes mains toutes ces offrandes, je m'efforçais de couvrir de ma voix les cris de la foule, mais le vieux père Doumitrak leva la main et, quand le silence se fut rétabli, il dit :

— Nous voulions t'offrir tout cela comme provisions de route. Mais une fois que t'es comme ça, que tu n'as pas peur, alors garde toutes ces provisions et reste chez nous. Tu grandis encore et tu dois peiner si durement. Mange bien, mon fils, pour avoir la force de mener nos enfants à la sagesse.

Ce même soir, Nastounia tomba pour un instant chez moi. Elle ne s'approcha pas de la table comme elle le faisait toujours, mais elle ne fit que franchir le seuil, pâle, pleine d'angoisse, et prononça d'une voix confuse, pressée :

— Ne me donnez plus de leçons... Cela ne sert à rien... Il ne faut pas... ne me regardez pas. Oh, mon Dieu, que veulent-ils faire ! dit-elle, sortant tout en larmes de la pièce.

Le lendemain... Je me tenais sur le pas de la porte et je vis arriver dans la cour, sur un étalon noir Youra en personne, fort et rageur, la lèvre inférieure pendante comme celle de son étalon. Il attacha le cheval à la haie, passa près de moi en me toisant et me poussant du coude d'un air méprisant, et après on parla toute la soirée dans l'autre partie de la maison et on entendit tinter les verres. Nastounia s'y trouvait aussi et ne sortait pas....

Après cela elle disparut pour tout un mois de Zboudova et n'y revint... que pour les fiançailles accompagnée de ses filles d'honneur...

Comme ils jouaient avec brio ces musiciens !... Je me bouchais les oreilles parce que

c'était un sacrilège de jouer avec un tel entrain à l'enterrement de mon premier amour ; le carré blafard fuyait de dessous mes coudes, je tendis la main, semblant vouloir le retenir, mais j'entendis brusquement frapper au carreau et un gémissement distinct me parvint :

— Monsieur le professeur !...

Je me retournai : sur le fond de la nuit d'hiver, sa silhouette crucifiée sur la vitre rappelait celle d'un oiseau blanc frappé à mort, je courus dehors, les musiciens jouaient et Nastounia, blanche, une couronne sur la tête, accourut vers moi et, les bras tendus, tomba sur ma poitrine, elle prononça :

— Adieu !

— Fuyons d'ici ! m'exclamai-je, et je la tirai par le bras ; je ne savais pas trop bien où nous pouvions nous sauver, nous cacher, je savais seulement que nous pouvions encore fuir, mais Nastounia me repoussa brusquement.

— Nastounia, fis-je, m'élançant vers elle, mais elle recula vers la porte, elle était effarée et je ne comprenais pas la raison de sa peur : étaient-ce mes paroles ou leurs menaces qu'elle appréhendait ? Nastounia, tu trembles pour moi ?

— Pas maintenant, non... Mon père et Youra se sont apaisés quand le village a pris votre défense. Ce n'est pas eux que je crains, mais vous, vous...

— Que dis-tu là ? Remets-toi donc... Je t'aime !

Elle continuait à reculer vers la porte et les bras tendus pour que je ne puisse m'approcher d'elle, murmurait :

— Ah, si vous saviez comme je vous aime...

Quand je vous ai vu sur le seuil de notre maison, le monde a cessé d'exister pour moi... Mais à quoi bon cet amour si je suis une ignorante, une ignorante, une ignorante ! Puis-je être votre égale, jamais, à moins d'être la risée du village ? Sotte que je suis ! Je pensais que je ferais des études, et j'en ai fait assez pour comprendre que, jamais, je ne serai votre égale !...

Nastounia reculait de plus en plus vite et la neige durcie grinçait sous ses pieds, elle ouvrit brusquement la porte et se fondit, blanche et diaphane, dans la musique frénétique et forcenée.

...Les musiciens de Zavouïaliv continuaient à jouer, ils me faisaient des clins d'œil complices, je jetai de nouveau un regard à la mère de la jeune mariée et je voulus me risquer à l'inviter à danser pour accomplir la volonté des musiciens, mais elle continuait à converser avec sa voisine et j'entendis :

— Vous ne croyez pas si bien dire : ah, cette richesse que j'ai connue avec lui... Des années entières, je n'entendais qu'une chose : des champs, encore des champs, toujours des champs ! et quand l'artel a requis notre alpage, celui que mon père m'avait donnée en dot, que Dieu lui pardonne ce péché, alors mon mari m'a quittée, s'en est allé joindre la bande de Bandera et n'est plus revenu. Et moi, je suis restée avec une enfant sur les bras...

— Oui, oui, et vous étiez une très belle femme en ce temps-là ! dit la douce mémé en essuyant ses lèvres avec les franges de son châle.

Le clair de lune glissa du visage de la maîtresse du logis et tomba sur ses mains croi-

sées sur sa poitrine, il blanchit les longs doigts marqués par le travail et ces doigts étaient semblables à ceux de Nastia quand elle...

...La noce battait son plein. Youra Faryniv et ses garçons d'honneur braillèrent sous la porte, ils étaient venus chercher la jeune mariée. Les garçons d'honneur s'engouffrèrent dans la chambre, je me tenais, comme maintenant, auprès des musiciens ; Youra ôta son chapeau, salua par-dessus la table sa fiancée et jeta une poignée de papier-monnaie sur sa tête : le jeune marié achetait la danse de jeune fille chez l'épousée, et les musiciens attaquèrent une danse !

La jeune mariée se mit sur le banc, puis sur la table, Youra attendait, fier et sûr de lui, alors elle tendit les mains aux doigts effilés et blancs. Nastounia sauta de la table et, passant près de Youra, se dirigea vers moi, légère et élancée comme une biche.

Les musiciens se mirent à jouer de plus belle. Nastounia posa ses bras sur mes épaules et me mena dans la danse, les musiciens de Khyntchyne jouaient alors comme ceux de maintenant à Zavouïaliv, la danse fut longue comme celle d'aujourd'hui et les douces mémés disaient dans un soupir : « C'est une beauté comme celle-ci qu'il lui faudrait... » Je dansais et je l'invitais à hanter mes rêves, quand la musique cessa, les doigts de Nastounia frôlèrent ma joue et j'entendis encore une fois :

— Adieu !...

Elle me fixa encore un instant, puis tourna la tête vers Youra et lui dit :

— Prends-moi pour épouse avec mon alpage. J'ai dansé ce que je devais danser.

Les musiciens de Zavouïaliv étaient effrontés. Pourquoi les avais-je tant intéressés qu'ils ne cessaient de faire de clins d'œil ; je regardais les mains rendues calleuses par le travail et blanchies par le clair de lune, je les reconnaissais, et je me souvins tout à coup de l'image de Nastounia et, seulement maintenant, je vis en réalité celle qui venait hanter mes rêves, c'était Nastounia.

Je l'enlaçai et la menai dans la danse.

Elle me suivit docilement ; les jeunes mariés toujours à table nous sourirent ; les musiciens que j'avais appelés Dmytro, Klyme et Pantèla jouèrent plus lentement, des danseurs d'un certain âge se tenaient au milieu de la pièce, les convives s'écartèrent et quelqu'un dit : « Oh, quel beau couple ! »

Et à la noce d'alors...

Youra cria à ses garçons d'honneur : « A cheval ! », il prit la jeune mariée par la main et, me toisant d'un œil plein de haine, se dirigea avec elle vers la porte, mais celle-ci s'ouvrit toute grande et sur le seuil apparut un groupe de gars du village, l'un d'eux fit un pas en avant et cria :

— Le rachat d'abord, monsieur le jeune marié !

Youra, fort et furieux, saisit le gars par le col de sa pelisse et le flanqua par terre. « Espèce de manant ! » piailla-t-il, et il tendit la main pour en empoigner un autre ; les gars demeuraient stupéfaits, depuis toujours le jeune marié avait payé le rachat pour l'épousée, aussi vidèrent-ils les lieux ; Youra fit sortir Nastounia dehors et la mit en selle, les garçons d'honneur mettaient les pieds dans les étriers et se rangeaient derrière lui... Je regardai par la fenêtre, je sentis tout à coup

le froid d'une appréhension incompréhensible m'étreindre la poitrine et je sortis en courant dans la cour ; Youra et ses garçons d'honneur franchissaient déjà le portail, les garçons du village tenaient un conciliabule de mauvaise augure dans les jardins près du pont de la Berezivka et je me sentis porter là-bas.

Le pont était démoli et Youra filait sur l'étalon noir dans un galop effréné, il pressait contre lui Nastounia enveloppée dans une peau de mouton blanche, les garçons d'honneur galopaient à leur suite, je me jetai à sa rencontre, je bondis à la tête écumeuse de l'étalon et je me suspendis aux branches du mors.

Je revins à moi dans le fossé où le cheval m'avait précipité.

Je me relevai. Youra, soufflant rageusement, menait l'étalon vers le gué. Nastounia était en selle, elle se tourna vers moi et dit :

— A quoi bon ? Il faut laisser la destinée s'accomplir...

Les musiciens de Zavouïaliv jouaient lentement parce qu'un couple d'un certain âge dansait au milieu de la pièce ; la mère de l'épousée était belle et svelte, je la reconnaissais ; elle me regardait, indifférente d'abord, puis surprise, inquiète, et un sourire amer se dessina enfin sur ses lèvres tristes.

— Vous êtes Nastounia ? lui demandai-je quand le batteur, l'air victorieux, eut donné un coup de cymbales et que la musique cessa.

— Nastounia est là-bas, fit la maîtresse du logis en soupirant, et elle eut un geste de la tête vers les heureux jeunes mariés. Moi, je suis depuis longtemps Nastia, instituteur...

Le retour des cigognes

Les cigognes ont survolé la propriété de Sémène. Elles étaient quelques couples et Sémène, laissant tomber le rateau avec lequel il ratissait le paillé sec dans la cour après la fonte des neiges, contempla longuement le ciel ; les yeux larmoyaient au soleil, il cherchait à reconnaître les oiseaux, certain que les cigognes reviendraient chez lui à leur retour des pays chauds. Mais celles-ci décrivirent un large cercle au-dessus de la montagne et continuèrent leur vol pour se cacher derrière la forêt de conifères qui séparait le mont de Sémène du village.

Et à nouveau, il fredonna :

« A la Saint Pierre l'eau est chaude, et à la Saint Jean elle est froide... » Ses lèvres ne remuaient pas. Cette chanson, destinée autrefois à divertir, se chantait d'elle-même, venait toute seule, et la mélodie comme versée d'un chalumeau résonnait tristement, peut-être à cause du survol des cigognes, cachées maintenant derrière la zone des pins... Mais, sans doute, Sémène la chantait toujours tristement, car cette mélodie avait sans cesse agacé Vassylyna — que la terre la protège... « A la Saint Jean elle est froide et moi, j'aime la jeune Olèna... »

— Oh, tais-toi, ne hurle pas, disait Vassylyna. Tu t'es fourré cette Olèna dans la tête et moi, je dois penser pour toi où placer Yossyp, Sophie, Vassyl et Ganoussia... J'ai tant de bouches à nourrir à la maison que je ne sais même plus où j'en suis chaque matin, et tu ne fais que chantonner comme si chaque jour

c'était ton Saint Pierre et ton Saint Jean...

— Yossyp ira à forge, répliqua Sémène ; il regarda sa femme, exténuée par le travail, il en eut pitié parce qu'elle était vraiment bonne, sa Vassylyna ; aussi ne chanta-t-il plus, bien que la mélodie continuât à résonner en lui et il en était gêné ; parfois il lui semblait qu'il chantait à haute voix et, intérieurement, il faisait des reproches à Vassylyna : « Qu'est-ce que tu crois ! Je ne ménage ni mes bras ni mon cœur pour toi et nos enfants, et mon chant t'énerve. Je ne te quitterai pas, mais que cette chanson me reste. Sais-tu au moins qu'elle est ma seule infidélité à ton égard ?... »

Sémène regardait du côté où les cigognes avaient disparu et il se sentit tout triste, il comprenait que tout pouvait arriver durant la longue migration, car toutes ne revenaient pas. Mais pas les siennes. On peut apprendre, par exemple, qu'en Indes des centaines de gens ont péri dans des inondations et cette nouvelle si terrible, vous laisse pourtant indifférent, mais l'été dernier quand la foudre a tué Ilko Potiak dans la forêt, il était tout triste à la pensée que cet homme était mort si bêtement... Sémène se rappela Ilko et, à nouveau, il sentit la même chanson retentir en lui douloureusement : « ...je l'ai aimée, remarquée, hier je n'ai pas mangé, aujourd'hui je n'ai pas faim non plus », et il eut honte que, malgré lui, cette chanson le forçât à se réjouir de la mort d'Ilko, mais la mélodie revenait sans cesse, éveillant en lui la jeunesse en dépit de son soixantième printemps.

Son cheval fit un écart et se cabra, Sémène tira la bride avec force et jura grossièrement : « Que le diable t'emporte... maudite bête, quelle mouche t'a piquée que tu sautes comme échaudée par ces buissons... » mais il n'acheva pas ses malédictions. Un panier de fraises des bois à la main, une jeune fille, très belle, toute rose, les cheveux couverts de brindilles parut sur le sentier, elle était si bien de sa personne que Sémène en resta bouche-bée et glissa lentement de la selle.

— Pardonne-moi, cher Sémène, fit la jeune fille, c'est moi qui ai effarouché ton cheval, il m'a semblé que quelqu'un se trouvait là-bas... Je cueillais des fraises quand j'ai reçu un coup ici,— elle passa ses mains sous sa poitrine.

— Qui t'a frappée ? Sémène l'observait et reconnaissait Olèna Boïkaniouk de Grounié...

— Je ne sais pas...

— Mais il n'y a personne là-bas.

— Toi, tu es là...

Tout comme la sève des herbes, les fraises, ses cheveux brunis par le soleil, jusqu'à son murmure embaumaient.

— Pourquoi n'as-tu pas voulu me voir jusqu'à maintenant ?

— Mais je ne t'ai vraiment pas vue, ma petite Olèna...

— Tu sais, j'ai pleuré à ta noce...

A présent, pleure à la mienne : je me marie avec Ilko Potiak.

Les cigognes n'étaient pas arrivées... Et le printemps était déjà là si précoce ! Auparavant, à cette époque, les vents sifflaient, soulevaient des tourmentes de neige, pas un

centimètre à nu, les sapins ne craquaient même pas, les corbeaux étaient perchés, le plumage hérissé, sur les branches et vous observiez les cigognes se poser en couple fidèle sur le toit, puis sauter dans la cour, comme les poules du perchoir, trotter vers le pas de la porte et, sales et mouillées du chemin parcouru, frapper de leur bec rouge à la porte...

« Oh, Sémène, Sémène, ne viens pas chez moi, j'ai un gros chien noir, si jamais il te mord, t'en mourras... » Une gamine, espiègle, aux yeux à fleur de tête, gardait sa vache près de la rivière et lançait des pommes de pin quand Sémène, jeune homme déjà, menait baigner son cheval... Il savait qui elle était, mais ne la regardait pas, — elle ne l'intéressait pas — pourquoi, l'adulte qu'il était, se serait-il intéressé à une gamine ? Plus tard, le jour de son mariage, quand lui et Vassylina assis à la place d'honneur écoutèrent les femmes chanter à l'épousée de tristes chansons de noce, Sémène remarqua une jeune fille, de haute taille et très fine qui pleurait à chaudes larmes dans un coin, il comprit alors que c'était la même gamine qui lui avait jeté les pommes de pin, ses larmes ne le surprirent pas, les ritournelles nuptiales pouvaient attendrir n'importe qui, aussi ne la regarda-t-il pas non plus cette fois-ci... Cela dura jusqu'au jour où il la rencontra dans la clairière aux fraises quand il ramenait le sel d'Outrope. Cette rencontre fut pénible...

...Où placer Sophie, Vassyl et Ganousia ?... Il avait fait le commerce du sel,

celui du tabac, que de fois il avait jeté à terre les sacs de la selle et s'était sauvé des policiers dans les fourrés noirs de la forêt, il se perdait dans toutes les bouches à nourrir le matin, Vassylyna dépérisait et le poursuivait de ses reproches :

— Si tu chantes, c'est que tu t'en es trouvé une.

Il se taisait. Il n'avait rien à dire. Plus jamais il ne l'avait rencontrée. Il allait avec Ilko à la coupe du bois, mais jamais il n'avait vu Olèna, il avait peur... Oh, Vassylyna, que te fait ma chanson, sans elle, je serais peut-être devenu un coureur de jupons, que de nuits en fin de compte je n'ai pas couché à la maison. Je ne peux pas abandonner cette chanson...

Sémène posa son rateau de côté, s'assit sur une souche près du bûcher ; on sentait le sapin fendu, une odeur de neige fondue montait du torrent, là-bas un petit ruisseau se frayait un chemin dans les vieux amoncellements de neige et, près de la berge là où s'achève en muraille grise la zone forestière, les crocus bleus et les grelots frissonnants des perce-neige commençaient à paraître, le sentier qui courait vers le torrent était entièrement sec, tout fendillé — Sémène pensa alors qu'il irait voir son fils au village, aujourd'hui ou demain, et il lui dirait qu'il resterait auprès de lui, qu'il fasse ce qu'il voudrait de la propriété dans la montagne. Yosyp sourirait : vous êtes enfin devenu raisonnable, père, c'est bête ce que vous avez pu vous mettre en tête, jamais elle ne serait venue vivre chez vous, votre temps est passé, vous garderez la vache chez nous parce

que les enfants vont à l'école, Maria travaille à l'exploitation forestière et moi, j'ai plein de travail à la forge du kolkhoze.

Vassylyna était allongée sur son lit, maigre et jaune. De la main, elle fit un faible signe à Sémène, l'appela doucement :

— Viens là... Je ne suis plus de ce monde...

Il eut un sanglot et cogna sa tête au chevet du lit, Vassylyna ayant toujours été bonne pour lui, elle s'était dépensée sans compter pour lui et les enfants, mais cette chanson l'irritait.

— Pourquoi t'en vas-tu maintenant... quand on peut vivre et que les enfants sont bien placés ? Pourquoi ?

— Je suis usée, Sémène...

Les cigognes avaient survolé la maison et ne s'étaient pas posées.

Eh bien, maintenant, c'est tout. Il n'y avait plus rien à faire ici. Attendre quoi ? Espérer quoi ? Yossyp disait bien...

Sémène regardait l'horizon où se profilait la zone des conifères qui semblait avoir gardé quelque trace du passage des cigognes et il remarqua alors qu'un oiseau revenait. Il volait droit vers la propriété, Sémène se dressa sur ses jambes, examina le ciel à la recherche du deuxième, mais il n'y était pas. La cigogne tournoya un bon moment au-dessus de la maison, puis se posa enfin légèrement sur son vieux nid et craqueta longuement du bec, la tête levée vers le ciel.

— T'as perdu ta compagne, oui, mon pauvre veuf, prononça Sémène, et il pensa qu'il lui faudrait quand même aller vivre chez son

fils, parce que deux veufs dans une même cour c'était trop pénible. Il partirait le lendemain.

Le mâle ne cessait de pleurer sur le toit, répandant au loin ses lamentations dans les montagnes.

Le cheval s'arrêta tranquillement et ne se cabra pas quand une femme sortit de ce même taillis où, autrefois, à la fin du printemps, les fraises avaient une douce senteur, elle se tenait au milieu du sentier ; le cheval frôla ses mains de ses lèvres molles, elle caressa l'étoile blanche de son front et dit :

— Tu n'es pas venu à la noce d'Ilko et tu n'as pas voulu aller à son enterrement...

— Je n'ai pas pu, Olèna.

— Tu n'étais pas malade ?

— Si... et il ne dit plus rien, il avait tellement envie de sauter de selle et de confesser devant cette femme, encore jeune et belle, toute sa vie : cette chanson qu'il n'avait cessée de chanter, chaque jour, depuis sa jeunesse..., cette vie obscure qui avait toujours eu pour lui une senteur de fraises des bois... Oui, Vassylyna avait été bonne pour lui et Ilko était un brave compagnon aussi, mais il n'avait pas pu venir lui dire un dernier adieu de peur qu'Olèna ne pense que Sémène se réjouissait.

Mais il ne disait mot et ne descendait pas de son cheval, l'animal palpa la main d'Olèna de ses lèvres molles, la femme caressait de l'autre l'étoile blanche sur le front du cheval ; le sentier était

étroit et il leur était impossible de se croiser.

— Olèna, dit Sémène un peu plus tard. Cela fait un an que tu es veuve, et moi, deux. Je viendrai chez toi.

Elle le regarda et sourit.

— Non, cher Sémène, ne viens pas chez moi, prononça-t-elle, et il vit alors la gamine aux yeux à fleur de tête qui, du môle, lui lançait des pommes de pin, et la jeune fille, toute fluette, en larmes, à sa noce. Il ne manquait que la diablesse au panier de fraises des bois à la main. C'est trop tard, Sémène... Et puis on jaspera que nous n'avons fait qu'attendre notre veuvage.

Elle marchait au bord du sentier; flattait de la main le ventre du cheval, sa croupe, celui-ci se mit en marche, Sémène dit alors :

— Je t'attendrai dans ma maison jusqu'à la mort même.

L'oiseau ne se calmait pas. Sémène se tourna vers la haute montagne qui, de derrière les ravins, regardait le vaste monde, et la fenêtre de la maison d'Olèna, la chanson vibra une dernière fois dans son âme et s'apaisa : elle était finie pour lui. Sémène pensa qu'il ne pouvait plus écouter une minute de plus ces pleurs désespérés, il ne chasserait pas non plus l'oiseau, il descendrait le jour même au village et dirait à Yossyp qu'il vivrait désormais auprès de lui et qu'il fasse ce qu'il veut de la maison sur la montagne.

Quand le soleil déclina sur le Grounié, Sémène sortit de la maison, ses besaces en bandoulière. Le mâle continuait à se lamenter, il regarda l'oiseau qui agitait ses ailes et

gémissait d'une manière encore plus touchante, il se retourna et vit un autre oiseau apparaître de derrière la zone des bois droit vers sa maison. La femelle se posa timidement sur le bord du toit et la cour, triste, s'égaya aussitôt — elle s'approcha prudemment, tout doucement du nid où se trouvait le veuf. Ils s'observèrent d'abord, puis tendirent leur cou, leurs becs se touchèrent et ils poussèrent des craquètements radieux.

Sémène pensa que sa chanson s'était tue trop vite, qu'il aurait le temps d'aller vivre chez son fils pendant la saison des foins ou même aux approches de l'hiver, qu'avait-il besoin de se dépêcher ?

Les cigognes étaient sur la maison de Sémène. Le printemps serait donc beau !

La confession

J'étais toujours agréablement surpris et, parfois, même soupçonneux, en voyant l'attention de mon ami Marko, célèbre artiste de cinéma, pour son entourage. N'était-elle pas affectée ? De sa conduite lors du tournage jusqu'aux autographes qu'il donnait, il était partout d'une politesse excessive, je dirais même, craintive. Je lui en parlai une fois. Il me raconta alors un épisode de sa vie que je relate fidèlement.

— Ce que je vais te raconter, serait une bagatelle, si j'avais été mal élevé et n'avais pas eu l'habitude de saluer les grandes personnes. Mais non... Mon père savait respecter sa propre dignité et celle des autres, il m'apprit à le faire et, comme il vivait dans une certaine aisance, il m'envoyait à l'école de la ville et m'ordonnait toujours d'être gentil

avec les gens. A vrai dire j'étais un enfant sage : dans le train, je cédaï ma place à une femme, je m'effaçais devant un vieux villageois à la porte d'un magasin, j'ôtai ma casquette devant les maîtres d'école, je me taisais quand les grandes personnes conversaient, je ne faisais aucun tort aux petits...

Le pâtre de notre village, Kourylko, était un homme plutôt malchanceux : je ne saurais dire s'il avait jamais eu un père, une mère ou des frères, quant aux femmes et aux enfants, inutile d'en parler ; Kourylko ne savait certainement rien faire ; depuis que je le connaissais, il gardait les bêtes du village ce qui ne nécessitait pas un grand savoir-faire. Bien qu'il ne fût plus jeune, on ne comptait plus ses années que l'on ne prenait d'ailleurs pas en considération : dans le pré les garçons jouaient aux cartes avec lui et le faisait courir après les vaches, quant à le vouvoyer, jamais cette idée ne nous effleura.

Pourtant la communauté respectait en lui son âge et son travail — personne n'allait voler les pommes dans son verger. Mais tout cela plutôt par superstition. Kourylko vivait au bord du chemin, dans une maisonnette cachée parmi des pommiers et des poiriers qui produisaient des fruits en abondance ; les vieilles dévotes disaient que le Seigneur le tenait dans sa sainte miséricorde, — les propriétaires émondaient leurs arbres, les entouraient de paille pour l'hiver et ils s'étiolaient alors que chez Kourylko les branches ployaient sous le poids des fruits chaque année. Ainsi nous n'allions pas dans son verger chercher des pommes, craignant que Dieu ne nous frappe d'infirmité et chaque dimanche Kourylko, reconnaissant, apportait de

belles pommes croquantes, jaunes comme de la cire, ou de grosses poires rouges et les distribuèrent aux garçons en répétant :

« Pour l'âme de Marie... Pour le bon souvenir d'Ivan... Pour la santé de Vassyl... Pour les enfants de Gavrylo... »

Les garçons raflaient les pommes et se fichaient de savoir qui était Marie, Ivan, Vassyl ou Gavrylo.

Un dimanche,— j'étudiais alors en ville — j'allais voir les garçons dans le pré. Je vins à eux, si pimpant, soigné et coquet, que les gars se trouvèrent tout baba et s'écartèrent de moi. Kourylko était assis par terre, la chemise toute gonflée sur le ventre, il n'avait sans doute pas eu le temps de distribuer ses pommes et me regardait de dessous son chapeau gris aussi vieux que lui. Je m'approchai de chacun d'eux, je les saluai, leur parlai et j'oubliai Kourylko... personne ne le saluait jamais... Le froid entre nous se dissipa, un des garçons tirait déjà de sa poche un jeu de cartes qu'il avait fait lui-même, quand Kourylko se releva brusquement et me regarda d'une façon si étrange, comme s'il m'illuminait,— j'avais dû changer en mieux.

Il tira les pommes de dessous sa chemise, je m'écartai, mais de comique, le berger devint d'un coup solennel et, avec une dignité que je ne lui avais encore jamais vue, s'approcha de moi, me salua et les garçons l'entendirent prononcer pour la première fois, comme un bon cultivateur à un autre :

« Bonjour, Marko ! Et, après m'avoir tendu une pomme, il ajouta : C'est pour vos grandes études... »

Les garçons s'esclaffèrent, ils s'étaient attendus à « pour un Ivan ou un Pétro ou pour

leur âme défunte » et c'était, pour vos études ! Kourylko et les grandes études ! Kourylko ne se retourna pas, il était habitué aux moqueries des gens, cependant l'éclat solennel se ternit dans ses yeux et il me regardait à présent avec un rien ombrageux, était-ce parce que je ne lui avais pas dit « vous » ou bien avait-il vu en moi celui qu'il aurait voulu être et qu'il ne serait jamais. Dans ce regard on pouvait lire le respect, la tristesse et, certainement, un sentiment d'offense que son bon cœur pouvait être capable d'éprouver.

Les pommes rouges me brûlèrent la main, mon visage et mon corps devinrent tout rouges aussi, j'étais debout sans une parole devant les garçons qui se tenaient silencieux et quand je repris mes esprits, Kourylko courait déjà après les bêtes de la commune, criant sourdement « hé ! » de temps à autre.

Le lendemain, je courus dans le pré, pourchassé par la honte et un sentiment de culpabilité, j'y vins, vêtu du *serdak* * de mon père ; le troupeau de Kourylko n'y était pas, je courus dans les petits prés et j'aperçus son chapeau gris de loin, il était debout, adossé contre un saule à la couronne touffue. Je me faufilai, plus furtif qu'un chat, j'ouvrais déjà la bouche pour remercier le berger de l'honneur qu'il m'avait fait, mais Kourylko surgit de derrière l'arbre et me salua : « Bonjour, Marko... »

Depuis lors je n'eus plus de repos. Pourquoi ne me permettait-il pas de le saluer le premier ? Se vengeait-il ou ayant compris alors son infériorité, me prévenait-il d'une

* Vêtement chaud orné de cordons que portaient les paysans de Galycie. (N.d.T.).

humiliation ? Bref, je ne pouvais m'acquitter de ma dette envers lui : à peine me voyait-il de loin qu'il ôtait hâtivement son couvre-chef.

Un soir, je me faufilai dans son verger où je n'avais jamais osé pénétrer. Kourylko devait être à la maison : il avait fait rentrer le bétail et était chez lui, je serais le premier hôte de cette demeure et, comme à un bon cultivateur, je lui dirais... Mais je n'avais pas encore franchi le passage que je fus frappé par le salut moqueur :

« Bonsoir, Marko ».

Et cela dure jusqu'à présent. Ce « bonjour, Marko » me fait toujours l'effet d'une gifle : soit après une discussion avec un camarade, je me surprends à méditer sur mon indifférence envers une personne, ou même au cours de petits conflits conjugaux.

— Tu n'es plus revenu au village après ta dernière rencontre avec lui ? demandai-je à Marko.

— Si. Tout récemment... Personne des miens n'habite plus le village, mon père vit avec moi. Mais je croyais que Kourylko était éternel, je devais le revoir encore une fois. Je me rendis dans le pré où il gardait toujours les bêtes, je regarde et je vois le bétail errer dans le pré d'automne et Kourylko, en chapeau gris, marchait en se dandinant, s'appuyant sur un gros bâton. Garderait-il encore toujours les bêtes, peut-être celles du kolkhoze maintenant ? Eh bien, il avait la vie longue, celui-là... Je me glissai vers ce même saule à la couronne touffue et je criai brusquement : « Bonjour, Kourylko ! »

Je me sentis mieux... Mais le berger ne se retourna pas. Je criai encore une fois. Le

pâtre tourna la tête avec nonchalance. Je n'avais jamais vu ce visage et celui-ci me regardait avec reproche ou surprise, puis le berger se redressa et, me toisant une dernière fois, pointa son bâton dans la direction du cimetière du village :

« Kourylko est là-bas. Là-bas... »

Le retour

Galopant sur des chevaux grands et forts, je reviens des pays lointains à toi, mon berceau de verdure. Mes chevaux, harassés, vont à fond de train sur le chemin battu, blessent leurs sabots aux cailloux, les traits d'attelage, fortement tendus, amassent l'écume sur leurs flancs et les bêtes s'engagent sur les sentiers de mon enfance, envahis par des herbes drues.

Eh vous, là-bas, galopins barbouillés, aux jambes de pantalon retroussées, qui barbottez dans les flaques d'eau des prés, me reconnaissez-vous ?

Ils ne me reconnaissent pas. Ils foulent les herbes menues de leurs propres sentiers et, l'œil rêveur, scrutent dans le chemin les grandes routes du lointain.

Vous les suivrez encore, vous oublierez d'embrasser votre mère avant de partir et les petits étangs creusés par les orages se dessècheront après votre départ. Plus tard, vous galoperez comme moi, aujourd'hui, vers la tombe de mon père.

Ohé, bonnes gens, qui jetez la graine dans le sol printanier, là-bas, dans les champs, me reconnaissez-vous ?

Ils ne me reconnaissent pas. Mes grands chevaux ont des avaloires bien tendues et celui qui les mène a un visage sillonné de rides, il porte des vêtements comme les gens de la ville, comment peuvent-ils te reconnaître ? Tu étais parti, enfant, sur la route, et tu n'es plus revenu. Pendant ce temps, nous, nous peinions dur, nos mains devenaient calleuses, la sueur inondait nos yeux.

Qu'est-ce qui te fait revenir aujourd'hui : la richesse ou la nostalgie ?

C'est bien la nostalgie, le regret des traces laissées par les pieds nus et que des herbes mûres ont envahies.

Les saules ont grandi, ils se dressent, entremêlés, autour de mon berceau de verdure, les maisons sont neuves, de nouveaux visages regardent le ciel immense. Me reconnaissez-vous, mes saules ?

Ils ne me reconnaissent pas... Nous étions encore arbustes quand tu nous as quittés pour les vergers imaginaires de tes voyages. Pourquoi es-tu revenu ? Tes pommiers n'ont-ils pas produit, ont-ils été dévastés par les vents secs ?

Mon verger a poussé, mais il ne s'épanouit pas, j'ai emporté trop peu de terre natale, donnez-moi une once de vos racines, saules de mon âge.

Les épicéas séculaires dépérissent au cimetière, le vieux clocher se meurt sous les bardeaux craquelés, les cœurs des cloches, rouillés, traînent par terre et la demeure sans vie rampe sous les épicéas jusqu'aux champs. Me reconnaissez-vous, épicéas séculaires ?

Nous te reconnaissons... Pourquoi es-tu revenu si tard ? Nous penchons nos ramures au-dessus des tombes et la nuit, nous chan-

tons notre doux requiem. Où étais-tu jusque-là ?

J'ai longtemps cherché mon sentier dans le labyrinthe des routes humaines. Je l'ai trouvé et je suis venu le dire à mon ami, à mon vieux père. Où est-il enterré ?

Un bloc de pierre est posé à jamais sur sa poitrine, un peuplier croît à son chevet, il se dresse haut dans le ciel et contemple la vie éternelle qui coule comme un courant inlassable, sur ma terre natale.

Je t'ai bien fait attendre, mon sage conseiller. Que voulais-tu me dire à ton heure suprême ? Dites-le moi, épicéas, j'ai tellement besoin aujourd'hui de ses paroles !

Les épicéas se taisent, et baissant leurs branches, murmurent des prières sur la demeure sans vie et leurs cimes glorifient le jour nouveau.

Je suis revenu vers toi, aujourd'hui. Mes cheveux sont tout blancs, mon front est sillonné de rides, et dans mon cœur il y a de la joie, de l'angoisse et de l'amour. Tu voulais tant me voir adulte, homme mûr. J'ai tant de choses à te dire, je voudrais que tu partages ma joie, que tu me conseilles...

Père, lève-toi !

Le testament

— Maryna, Maryna ! Où êtes-vous ? Eh ! On n'entend pas de réponse. Maryna est vieille et un peu dure d'oreille, parfois elle ne répond pas, exprès, parce qu'elle en a déjà assez de mademoiselle Reinia. Elle n'entend que ça toute la sainte journée. Dès que made-

moiselle Régine reste seule à la maison à trier le duvet de ses vieux édredons ou à tirer les cartes, elle a peur. Elle sort alors sur le perron et appelle à en perdre le souffle.

Les voisins sourient.

— Qu'est-ce qu'elle ferait la demoiselle sans Maryna, elle serait perdue comme un chien à la foire.

— C'est que c'est ingrat, cette semence de curé. Maryna se plaint depuis longtemps que la demoiselle se fait tirer l'oreille pour signer le contrat.

Ce jour-là voici ce qui se passa :

Toutes deux rentraient du marché. Chaque jeudi, elles reviennent ensemble de la ville. Maryna, haute de taille, replète, voûtée par la vieillesse, porte les emplettes, courbée sous leurs poids ; la vieille fille Reinia, beaucoup plus petite, ne porte rien selon la vieille coutume : Régine est la maîtresse, Maryna, la servante.

Ce matin tombait une pluie froide et fine de novembre. Les pluies d'automne amènent les maladies à Maryna et rappellent à Régine sa promesse de léguer la moitié de sa maison à la vieille servante.

Rentrant du marché, Régine s'en souvint et se mit à courir toute affairée, laissant loin derrière elle Maryna, malade, qui ne pouvait ni la suivre ni l'appeler.

Elle arriva à la maison et tirailla la porte close.

— Où êtes-vous donc, Maryna ! appelait-elle à tout instant, ne voyant pas que la vieille servante, ridée et jaune, se tenait derrière elle et hochait la tête d'un air réprobateur.

— Dieu miséricordieux, mais je suis ici ! Nous avons marché ensemble, pourquoi criez-vous ?

Régine frappa des mains. Son visage pâle s'éclaira d'un sourire coupable.

— Je l'ai complètement oublié. Je vous appelle sans cesse... Ne vous étonnez pas, chère Maryna, vous savez bien que je ne suis rien sans vous.

La vieille servante clopina vers la maison, suivie de mademoiselle Reinia.

La maison de Régine n'était pas tout l'univers de Maryna et, pourtant, elle y avait passé presque toute sa vie. Reinia était encore toute petite, quand Maryna se plaça chez son père, un veuf, le curé Ostrovetski. Personne, même le curé, ne savait que cette belle fille, florissante, n'était plus du tout jeune fille, mais mère d'une fille naturelle. Elle aurait pu vivre avec son enfant sur son petit lopin de terre, mais Maryna voulait donner à sa fille une dot plus grande que cette parcelle de terre. Sa fille grandissait chez sa sœur et celle-ci peinait durement, mettait de l'argent de côté, achetait de la terre. Les dernières années, du temps de la Pologne encore, elle allait déjà s'installer chez elle, quand Ostrovetski mourut brusquement et son fils, ivrogne et joueur, vendit les biens et, sentant les événements se précipiter dans le monde, alla vivre à l'étranger, laissant à la charge de Maryna une vieille fille, faible et naïve, sa sœur Reinia.

La fille du curé versa quelques larmes mais ne tomba pas dans le désespoir,— elle n'était pas seule au monde. Or, cette même servante docile qui, dès sa jeunesse jusqu'à sa vieil-

lesse avancée n'avait jamais fréquenté les garçons, annonça brusquement, d'une façon inopinée :

— Il est temps que je m'en aille chez moi, mademoiselle. Ma fille s'est mariée, je vais vivre chez elle. J'ai travaillé toute ma vie pour avoir une vieille!lesse tranquille.

Régine ne fit que balbutier :

— Une fille ? ! Vous ? Vous vous en allez ? ! Et moi ? ... une défaillance la saisit.

Maryna resta à son service. Cela devait être son destin. Elle avait assuré le sort de sa fille, maintenant elle travaillait pour ses petits-enfants. Elle avait donné la terre à sa fille, elle donnerait la maison à l'aînée de ses petits-enfants.

Elles passèrent de longues et pénibles années ensemble. Les temps changeaient, même le mot « domestique » était sorti d'usage, et chez elles, rien n'avait changé. Régine passait des journées entières à tirer les cartes, à lire des romans français ou à trier le duvet des vieux édredons ; Maryna peinait du matin au soir. Elle cultivait, séparément, des pommes de terre et des fleurs dans le jardin. Elle avait des pivoines, des roses, des œillets, des chrysanthèmes, de la menthe, de la livèche. Sa maîtresse la grondait pour cette passion. Elle aurait préféré y voir plus d'oignons, c'était beaucoup plus profitable. Mais voyant que rien ne faisait démordre la vieille servante, Régine commença à donner la chasse aux enfants qui venaient chercher des fleurs chez la vieille Maryna.

La vieille femme ne pouvait pas vivre sans travail. Si elle n'avait rien à faire près de la maison, elle prenait la houe et allait travailler avec les femmes du village dans les

champs du kolkhoze. Ses compagnes la plaisantaient mais étaient contentes en même temps pour Maryna.

— Venez prendre votre acompte demain !

— De quel acompte peut-il être question, répondait-elle. Attendez, ma petite-fille viendra chez vous sous peu. Elle vous montrera comment il faut travailler. Moi, je suis vieille et je ne suis plus bonne à rien.

Mais elle ne se sentait forte qu'en travaillant. Quand les pluies d'automne commençaient et qu'il ne restait plus rien dans le jardin que les longues tiges des tournesols et les chrysanthèmes près de la clôture, Maryna restait couchée sur son vieux divan-lit grinçant qui se trouvait dans le coin, sous les images noircies des saints et, regardant les vitres mouillées, elle gémissait :

— Je suis malade... Je ne passerai pas cet hiver.

Mais ce n'étaient que des paroles. Elle ne pouvait voir Régine porter seule l'eau, la verser, s'en éclabousser, elle ne pouvait voir la farine brûler sur le fourneau et le lait se sauver sous le nez de la vieille fille. Elle se levait et, tout en geignant, faisait tout elle-même. Régine était alors toute douce, elle prédisait à Maryna de longues et heureuses années de vie. Maryna lui rappelait le contrat. Du coup les bras en tombaient à l'autre et elle disait :

— Attendez qu'il fasse chaud, nous irons ensemble en ville. Je ne sais pas chez qui il faut aller. Et puis, nous ne nous apprêtons pas à mourir, ma chère Maryna.

Promesses, vaines promesses... Quand il commençait à faire chaud, toutes ses promesses étaient oubliées.

Un jour, Maryna se sentit vraiment mal. Elle revint presque sans vie du marché. Si encore elle ne souffrait que des os... mais elle ne pouvait plus respirer. Maryna ne s'était encore jamais sentie si mal. Elle s'affaissa sur son divan-lit et porta la main à son cœur.

Régine s'affaira. D'abord elle courut dans la cour, puis elle comprit que ce n'était pas là qu'elle devait aller, elle revint à la maison, renversa une chaise avec la cuvette pleine d'eau et se souvint, enfin, de ce qu'elle devait faire. Elle tira brusquement le tiroir du buffet, en versa tout le contenu sur la table : des bigoudis, de petits sachets de Maryna avec les semences de fleurs, des pommes et des cerises sèches, et trouva les médicaments.

— Allons, allons, Maryna... prenez ça au nom du ciel, et en même temps elle la regardait avec attention : simulait-elle ou allait-elle vraiment si mal.

Elle vit que c'était sérieux. Cette femme qui portait facilement des sacs pleins de pommes de terre du jardin, s'était brusquement toute recroquevillée, courbée, tassée.

Maryna regardait, l'œil humide, les vitres rendues mates par la buée.

— L'hiver a commencé bien tôt cette année. Je ne m'en tirerai pas, Reinia.

Régine voulut réconforter la malade mais elle oublia aussitôt ce qu'elle devait dire... Elle se rappela de nouveau sa promesse de léguer la moitié de sa maison à Maryna... Elle devrait donner la moitié du vieux presbytère où avaient grandi des générations d'Ostrovetski à la fille naturelle de la servante Maryna ! La lui donner pour rien quand elle avait des acheteurs qui lui proposaient des sommes rondelettes.

Sa main se tendit malgré elle vers le jeu de cartes qui lui rappelaient les bals de son milieu, les jeunes curés, le tango et les jeux de patience. Que diront les cartes ? Qu'elles n'annoncent pas la mort de Maryna, Régine se sentait si bien avec elle. Mais si... il fallait le savoir. Il fallait faire quelque chose.

Maryna fit un faible signe de la main.

— Ne tirez pas les cartes, mademoiselle... Il ne faut pas...

Régine repoussa les cartes. Maryna n'était pas dupe. Mais il fallait courir chercher un médecin. Il lui viendrait peut-être en aide.

— Je vais chercher le médecin, Maryna.

— Ne faites pas ça non plus. Je mourrai quand même avant vous, dit-elle, faisant allusion à la promesse de Régine.

La vieille demoiselle fit semblant de ne pas entendre. Elle enfila en hâte un manteau et se coiffa d'un chapeau démodé.

« Il faut sauver Maryna de la mort ! » se répétait-elle en se rendant au dispensaire.

Ce n'étaient pourtant pas les drogues qui sauvaient Maryna de la mort chaque année. Son seul remède était la venue du printemps. Aussi le reproduisait-elle dans la chambre. Les chrysanthèmes fleurissaient presque jusqu'à Noël dans les pots de fleurs et quand elles se fanaient, Maryna faisait des fleurs de papier qu'elle piquait derrière les images saintes et sur les fenêtres ; elle sortait la menthe séchée, la livèche du coffre et les frottait entre ses doigts pour qu'elles embaument la pièce. Le vrai printemps la trouvait occupée à ce travail. Alors Maryna sortait dehors, aspirait l'air printanier, la maladie disparaissait et la vieille femme se mettait au travail.

Or, à présent, elle sentit que ni la menthe ni les chrysanthèmes ne lui seraient plus d'aucun secours.

Le médecin ne put rien dire. C'était la vieillesse. Elle pouvait s'en tirer, et si elle venait à mourir, il n'y aurait rien d'étonnant. C'était l'âge...

L'hiver hurlait dans la cheminée. Maryna voyait sa petite-fille Oxana en rêve. Elle était intelligente, faisait des études d'agronomie. Oxana ne connaîtrait pas la misère, à présent les études étaient non seulement gratuites, mais les étudiants touchaient des bourses. Ce n'était pas comme autrefois... Sa grand-mère avait servi toute sa vie pour que sa petite-fille ait tout de suite une maison quand elle commencerait à travailler. Au kolkhoze du village — Maryna s'était déjà renseignée, — on avait justement besoin d'un agronome.

Elle se réveilla et demanda sans détour à Régine :

— Quand ferez-vous venir le notaire, mademoiselle ?

Régine regardait, déconcertée, la vieille servante, puis baissait les yeux.

— Demain, promet-elle.

Et elle se rendit vraiment en ville, le cœur léger, elle tiendrait sa promesse. Mais, arrivée à la porte du notaire, elle fit demi-tour. Elle ne pouvait pas le faire. Qui allait s'occuper d'elle ? La petite-fille de Maryna ? Non, non, on ne pouvait pas se fier aux jeunes, elles ne savaient pas servir. Il fallait vendre la maison et, avec l'argent, elle trouverait un refuge, même chez le curé du village voisin. Dieu est miséricordieux, Dieu lui pardonnera...

« Dieu vous le pardonnera peut-être, pensait Maryna, elle n'avait même pas la force de prononcer un mot quand Régine mentait en disant qu'elle n'avait pas trouvé le notaire. Moi, je ne pardonnerai jamais, même dans l'autre monde. Toute ma vie, j'ai travaillé pour le roi de Prusse... »

Les jours froids et courts s'écoulaient lentement. La neige floconneuse voltigeait derrière la fenêtre et le givre brossait des ornements fantastiques sur les vitres. Chaque matin Maryna croyait voir un autre tableau : le verger verdissait, fleurissait, les enfants couraient avec des branches après les hannetons. Si elle pouvait remuer ses bras, elle broderait le printemps sur de la toile. Cette pensée la ravit et désormais elle ne put songer à autre chose. Si seulement ses mains voulaient lui obéir. Or, c'est justement là que s'était localisée sa maladie et Maryna le sentait bien. Qu'elle déloge de ses bras et atteigne sa poitrine, c'en était fait d'elle. Et, néanmoins, elle le désirait ardemment : elle aurait le temps de broder le printemps sur de la toile et elle s'en irait avec le printemps.

Régine s'affairait auprès de Maryna mais sans grand succès.

La maison était sale, la vaisselle n'était pas faite, la vieille demoiselle, négligée. Mais qu'importe...

Maryna ne lui prête aucune attention.

Chaque matin le printemps se dessine sur les vitres. Quel bonheur que l'homme puisse toujours trouver dans la vie, pour lui, quelque chose de printanier.

Un beau jour, la malade sentit que des fourmis s'échappaient de son corps, comme si elles voulaient se loger dans son cœur.

Ses doigts bougèrent, ses bras se plièrent au coude. Maryna fut heureuse. Elle se leva, sortit de l'armoire du fil et de la toile et se mit à broder.

— Vous vous rétablissez, ma chère Maryna ! s'écria Régine.

— Non, mademoiselle, je ne me rétablis pas, râla la vieille servante. Je vais mourir, ces jours-ci. Toute ma maladie s'est installée dans ma poitrine.

Elle vit les yeux de Régine rouler sous le coup de la frayeur, elle la vit se mettre sur ses gardes et attendre que Maryna lui rappelle une dernière fois sa promesse.

— Je n'ai qu'une requête à vous adresser, dit la vieille servante, tenant sa maîtresse sous son regard, et vous le ferez parce qu'il doit se trouver un peu de pitié dans votre cœur. Au fond de l'armoire, dans mon mouchoir se trouve tout mon argent. Allez au bureau de poste et télégraphiez à ma fille, priez-la de venir. Expédiez-lui dix roubles par mandat télégraphique pour ses frais de déplacement.

— Ce sera fait, Maryna.

Régine se dépêcha d'aller à la poste. Elle allait télégraphier et envoyer cet argent. Puis, elle se préparerait à leur arrivée et accueillerait en égale, cette fille naturelle de Maryna et sa petite-fille. Elle leur parlerait de la bonté de la servante, de son service dévoué, de sa fidélité envers les Ostrovetski. Et tout le monde pleurerait ensemble la bonne Maryna.

Elle rédigea le texte du télégramme.

« Et maintenant, mademoiselle, veuillez léguer à mon nom la moitié de la maison comme vous me l'avez promis », entendit-elle

tout à coup. Elle tressaillit. Elle serra l'argent avec le texte du télégramme et s'éclipsa du bureau de poste, furtivement, à pas de loup.

« Mon Dieu, pardonne-moi... »

Maryna brodait le printemps. La maison de campagne s'est cachée dans le verger. Il faut y mettre encore des fleurs. Une brûlure lui tordait la poitrine, les fourmis courent, atteignent son cœur. Il faut vite broder, pour mourir avec la venue du printemps.

— Vous lui avez télégraphié ?

— Oui, dit Régine, détournant les yeux.

Mademoiselle Reinia passa deux nuits à prier pour que Maryna guérît. Le troisième jour, elle vit que la vieille servante respirait à peine. Le printemps que Maryna avait brodé tout simplement était accroché au mur, au-dessus du lit : la maison surgissait entre les arbres du verger, les fleurs s'épanouissaient devant elle en taches rouges. Dans le ciel, le soleil souriait : il avait des yeux, un nez, une bouche.

Maryna n'avait pas dû dormir de la nuit, voulant finir sa modeste broderie et, maintenant, elle était allongée et attendait la mort.

Régine s'effraya pour de bon. Elle avait peur des morts. Elle fit doucement ses préparatifs et sortit de la maison.

La neige avait fondu la nuit. Des rigoles d'eau sales coulaient entre les sillons des jardins. L'hiver se mourait.

Régine se hâtait d'arriver au village voisin chez le curé, une de ses connaissances et un collègue de son père. Il fallait s'entendre. Il l'accueillerait peut-être chez lui avec l'argent qu'elle obtiendrait de la vente de la maison.

Le curé la reçut froidement, mais dès qu'il entendit parler d'argent, il s'adoucit. Il lui trouverait bien une place, pourquoi pas. A présent elle pouvait passer la nuit, rester quelques jours chez lui. Ce n'était rien si Maryna mourait seule. L'âme de la vieille martyre trouverait sans confession une place dans l'autre monde, il irait l'enterrer. Ils le sauraient bien si elle est morte. La demoiselle se calma pour la première fois depuis longtemps.

Maryna ouvrit les yeux, il n'y avait personne à la maison. Elle appela, personne ne répondit.

« Pourquoi Ganna et Oxana ne sont-elles pas venues ? » Cette pensée la torturait. Ça fait trois jours déjà que la dépêche est partie.

Avant midi, le soleil brodé bondit de la toile et se posa sur la vitre. Maryna sourit, fit un geste de la main pour chasser l'étrange vision et le soleil prit peur et se sauva du rebord de la fenêtre pour se poser sur le ciel bleu. Maryna le contempla longuement, croyant rêver.

Elle se réveilla de nouveau dans la soirée. Le soleil était déjà sur la toile et riait de sa grande bouche jaune.

Tout à coup Maryna, surprise, se souleva, puis s'assit.

— On dirait que je me sens mieux, chuchota-t-elle. Reinia ! appela-t-elle.

Personne ne lui répondit. Elle n'avait pas la force de comprendre pourquoi la maison était déserte. Elle s'endormit d'un sommeil profond, et toute la nuit elle vit en rêve les eaux printanières. La première pluie tambourinait sur le toit.

Le lendemain, Maryna vit que le printemps était venu. La lumière du soleil inondait la chambre, jouait sur les carreaux, les murs, le plancher. Elle se jeta vers la fenêtre.

Le printemps était là. C'était comme si la broderie s'était détachée du mur et étalée en toile devant la fenêtre. Ses vieux os craquèrent et les fourmis s'enfuirent comme échaudées de sa poitrine, le long de ses bras et disparurent.

— Reinia, le printemps est là ! Mademoiselle ! Où êtes-vous donc ?

Elle posa un pied incertain sur le plancher. Elle fit le tour des chambres. Il n'y avait personne. Elle regarda les affaires : le manteau, le fichu de laine n'y étaient pas. Donc, Régine était sortie. Mais où était-elle passée depuis deux jours... Était-elle partie ? Où donc ?...

Elle attendait sa maîtresse. Elle marchait dans la cour. Le printemps lui rendait sa vigueur. Elle demandait aux voisins où était Régine. Personne ne le savait. Elle commença à faire de l'ordre dans les chambres. Dans la table de nuit de sa maîtresse, elle trouva un papier froissé et de l'argent. Dix roubles. C'était son argent ! Elle le reconnaissait. Elle déplia le papier, c'était le texte du télégramme. Elle épela : « Venez immédiatement, maman... » le texte n'était pas achevé.

Elle comprit. Elle enveloppa d'un regard haineux la maison négligée.

— Ah, la misérable !... Mais attends voir, bigotte !

Elle rassembla toutes ses affaires dans son coffre, le ferma. Elle s'habilla, prit l'argent.

— Adieu pour toujours, nid de curé ! Elle claqua si fort la porte que la peinture écaillée se répandit sur le perron.

Les moineaux gazouillaient dans les cerisiers.

* * *

Le vieux curé riait si fort que les poches sous ses yeux prirent une teinte bleutée.

— La défunte est montée au ciel !

Mademoiselle Reinia ne remarqua même pas le départ du curé. Elle attrapait tantôt les chaises, tantôt les casseroles, courait à travers les chambres, trébuchait. Elle voulait comprendre ce qui s'était passé et ne le pouvait pas.

Elle sortait à tout instant sur le perron et appelait d'une voix désespérée :

— Maryna, Maryna ! Où êtes-vous ?... Ohé!...

Derrière la muraille de brouillard

Au retour de la prise de vues, la discussion s'enflamma pour retomber brusquement : une bande de brume descendant du col et blanchissant le crépuscule, se plaqua sur le pare-brise, la voiture y plongea comme dans l'eau. Nestor alluma les phares.

— Il ne nous manquait plus que ça, dit Léonide. Nous sommes en retard...

La route montait raide, il restait cinq kilomètres environ à franchir jusqu'au sommet du col. Nestor ralentit, se pencha par-dessus le volant,— on ne voyait rien par devant, seule, la brume bouillonnait en écume épaisse.

— Allons, on y arrive... dit-il après un court silence. Pourquoi tout à coup ces mines contrites?... Nous discussions, je crois, du souvenir. Savez-vous ce qui, de toutes les années de guerre, s'est le plus profondément ancré dans mon esprit? Un hiver rigoureux, le bruit lointain de la canonnade et moi, je suis à la maison... » La voix de Nestor résonnait conciliante et dans la voiture les passagers l'écoutaient sans l'interrompre, comme si cette brume avait brusquement uni ces hommes que la discussion avait séparés. « Un four chaud et odorant, chauffé aux bûches de hêtre, un quinquet enfumé sur la table, derrière elle mon père en lunettes retenues par un cordonnet sur la nuque et, ouverte devant lui, une bible jaunie... ah, diantre, d'où nous vient cette brume? Le temps était merveilleux avant... et moi, je me tiens debout, adossé au poêle, et je perçois si nettement cette félicité chaude et intime, je me sens si heureux d'être petit encore, d'avoir un père boiteux, mais, par contre, une mère forte, je ne gèle pas, je ne meurs pas, je ne perds pas mon sang,— je vis, je vis en cet instant...

— D'après Saint Mathieu, la résignation est bien supérieure à l'orgueil, jeta Adrienne du siège arrière.

— Va savoir, c'est peut-être d'Ezéchiël, rétorqua Léonide d'un ton irrité et, tout aussitôt, il regretta d'avoir manqué de sang-froid, juste au moment où tous avaient perdu envie de discuter. Un sourire protecteur et indulgent se dessina sur ses grosses lèvres, Léonide caressa la main de sa jeune femme Nilotchka, assise entre lui et Adrienne, et qui n'avait dit mot de toute la route. « Qu'en penses-tu, Nilotchka? » il s'efforça de donner

une tournure badine à la conversation : « On n'a pas l'esprit aux disputes sérieuses, quand on se trouve sur une montée abrupte... avec des flocons de brume sur le pare-brise ! On dirait de la laine lavée... »

— A l'école, nous n'avons pas eu d'instruction religieuse, fit la jeune femme.

— Nous non plus. Seul notre cher réalisateur Nestor a eu la chance de fréquenter les cours de catéchisme du professeur, le révérend père Barankevytch. En ce qui concerne notre vedette Adrienne, elle sait tout... Stéphane, ne dormez pas.— Léonide frôla l'épaule d'un homme robuste, à la barbe rousse de capitaine de marine, assis près de Nestor. Armez-vous de toute votre patience et écoutez encore une sentence du réalisateur, et la conversation changera bien d'elle-même après, puisque nous aurons atteint le col où nous attendent avec impatience les artistes et les caméramen au refuge Berkoute.

— Je ne dors pas. Je pense.

Un ronflement se fit entendre sous les roues, la voiture roulait maintenant sur une route unie. Nestor se pencha sur le volant.

— C'est la dernière barrière, frères, fit Nestor, tout content. On va y être... Mais, voyons, il y avait de l'asphalte ici...

— Rien d'étonnant, on a commencé à faire des travaux de réfection, dit Stéphane.

— Donc, encore une sentence... Nestor relâcha les mains, le moteur tournait au ralenti. Je ne connais pas l'impression de notre foreur après les prises de vues d'aujourd'hui, sur les derricks, je parlerai juste en mon nom de réalisateur. Ton scénario, Léonide, est dynamique, mordant, en un mot,

du tonnerre. Mais j'ai compris déjà dans le pavillon de Kolomyia que nous n'étions pas dans la bonne tonalité. Tout cela s'est effectivement passé, mon cher, mais seulement un peu autrement. Comment te dire... En ce qui concerne le temps, le suspense, les victimes, les exploits, d'accord. Quant à la psychologie, là non, les comportements doivent être beaucoup plus simples, plutôt ordinaires. Tu as placé partout tes héros dans des circonstances exceptionnelles...

— Les circonstances sont toutes exceptionnelles, Nestor, et les grosses lèvres de Léonide firent une moue. Tiens, comme le fait que par exemple, au lieu de quatre, nous sommes cinq dans ta voiture, ma Nilotchka étant venue avec nous tout à fait par hasard.

— Je vous en prie, ne vous souciez pas de moi, dit la jeune femme en rougissant de nouveau. Je ne compte pas, je ne décide en rien ici...

— Sait-on jamais, sait-on jamais... Adriane appuya son menton sur sa main.

— A vrai dire les hommes ne se préparent jamais aux situations exceptionnelles... Nestor parlait sans tourner la tête, dans un recueillement profond. On ne les prépare pas à savoir se conduire et à savoir parler, comme cela arrive chez toi... Je peux t'avouer franchement maintenant : quand les agents de la Gestapo jetèrent Harmati presque mort comme otage dans la prison de Kolomyia, je ne m'exclamais pas : « Je te ferai chanter ! », cette attitude m'était impossible dans les circonstances d'alors.

— Et comment te conduisais-tu ? Que ressentais-tu ?

— Rien d'autre que de la stupéfaction...

C'était un sentiment de malheur irrémédiable, mais ce n'est que maintenant que j'appelle ainsi cet état. A l'époque... à l'époque ce sentiment avait la puanteur fade des blessures purulentes du prisonnier, et j'en avais vraiment eu la nausée... Nestor baissa la glace et fixa la brume grise à travers laquelle les silhouettes des arbres ne se profilaient même pas. Voilà, mon cher... Quand mon père est mort, je courus de la ville chez moi, au village, mes jambes se dérobaient, je tombais en courant, mais au lieu des serments imaginaires, une petite idée lâche trottait dans mon esprit,— la vareuse de mon père me reviendrait...

— Eh bien, tu exagères, tu sais ! éclata Léonide. Allons, je peux créer le rôle d'un petit misérable.

— Dites, Léonide, demanda Adrienne, relevant la tête appuyée sur la paume de sa main, avez-vous lu « A la recherche du temps perdu » de Marcel Proust ?

— Je ne l'ai pas fini ! Tout comme vous d'ailleurs... Et puis il me semble que ça suffit de faire étalage de votre savoir. Vous allez me nommer encore les « Confessions » de Rousseau et « Le docteur Faustus » de Thomas Mann, œuvres que vous n'avez pas lues non plus jusqu'au bout ! Léonide ne s'efforçait même plus de dissimuler derrière un sourire indulgent son animosité envers la comédienne.

— C'est fort possible, répondit Adrienne calmement. Ce sont des livres horriblement ennuyeux... Mais véridiques, par contre. Dans ces œuvres, les hommes se conduisent dans des situations exceptionnelles comme des hommes modelés par le bon Dieu dans

de la glaise et non pas comme des anges innocents, des êtres immatériels, inventés par des scénaristes primitifs.

La dispute s'envenimait de nouveau et la brume se faisait de plus en plus épaisse, la voiture suivait la route unie mais pas asphaltée. Stépane s'agita.

— Vous êtes sûr que nous sommes dans le bon chemin ? demanda-t-il à Nestor.

— Ah, comme vous êtes rationnels, vous, les ingénieurs, Adrienne n'abandonnait pas son ton frivole et ironique. Vous êtes sûr, vous ne l'êtes pas... Ce serait même passionnant de s'égarer et de discuter jusqu'au matin.

— Vous seriez la première... fit Léonide sans achever.

— Ne soyez pas mauvais prophète... Nestor s'énervait visiblement, la route devenait cahotante, les cailloux frappaient l'arrière de l'auto. Ma voiture n'est pas encore rodée... Cette montée est un peu trop longue. C'est vrai que nous avançons comme une tortue...

Stépane jeta un coup d'œil à Nestor et remarqua en cet instant que les longs cheveux grisâtres et plutôt rares du réalisateur, ses mèches clairsemées laissaient entrevoir un cuir chevelu d'un jaune cireux, le réalisateur apparaissait maintenant beaucoup plus ordinaire que sur le lieu du tournage où il jouait son propre personnage, un être majestueux, une sorte de saint, d'après le scénario ; lors du tournage il avait plu à Stépane, mais à présent, peut-être sous l'influence de la dispute entre Adrienne et Léonide, ce personnage ordinaire qu'était Nestor le séduisait davantage. Il reporta ses regards sur les passagers assis derrière lui : Adrienne lissait de ses

doigts nerveux ses cheveux coupés à la garçonne et une fois de plus il lui sembla voir en elle Gala, sa femme, lorsqu'ils partirent à la recherche du pétrole blanc et que cette explosion eut lieu sur le derrick,— Gala avait coupé, Dieu sait pourquoi, ses longs cheveux soyeux comme du lin ; mon Dieu, comme cette comédienne avait su incarner le rôle de Gala, jusqu'à lui ressembler... Nilotchka repliée dans sa coquille arborait un sourire gêné et poli. Léonide caressait la main de la jeune femme,— apparemment cette caresse stimulait son équilibre dans ce duel verbal.

— Rien n'est encore perdu, prononça Stéphane, à quoi bon discuter si fort ? Le travail vient de commencer et si le réalisateur le veut... Je m'y connais fort peu et je crois que vous m'avez fait venir à tort pour conseiller l'artiste qui joue le rôle d'Andri... Seulement, je ne comprends pas : à quoi bon cette mort sur le derrick ? Andri, c'est moi et j'ai vécu les choses différemment. J'ai bien vu le premier les tuyaux se tordre, se couvrir de givre, j'ai bien donné l'ordre à tous de fuir pour se cacher derrière le coteau, seulement je n'ai pas couru aux loqueteaux ; inutile de s'en prendre à eux, quand les tuyaux se tordent... je me suis sauvé aussi, avec cette différence que j'étais le dernier à le faire. Il est vrai que j'ai eu quelques brûlures... Mais les spectateurs ont-ils vraiment besoin de ma mort ?

— Evidemment qu'ils en ont besoin, répartit Adrienne avec une ironie soulignée. Il fallait bien donner la possibilité à votre fiancée Gala dont je tiens le rôle de flirter avec Nestor avant de se marier avec Marko.

— Impossible de travailler avec vous, dit Léonide avec un geste de la main. Le symbolique de Dovjenko ne vous convient plus, le ton emphatique...

La brume avait entièrement enveloppé la voiture et renvoyait la lumière des phares contre le pare-brise — deux cercles jaunes rampaient lentement par devant, aveuglant le chauffeur, la voiture cahotait dans les ornières. Nestor s'arrêta.

— Ces travaux de réfection de l'asphalte me paraissent suspects... Il se pencha à la portière et s'écria : Bonnes gens ! On n'est vraiment pas dans le bon chemin !

— Alors comment se fait-il que tu... Léonide réprima avec peine sa colère. Je ne m'étonne pas d'Adrienne, mais Stéphane t'a prévenu... Et, là-bas, dans le refuge glacial, des gens affamés nous attendent.

— Comment, comment ! fit Nestor dans un mouvement d'humeur. A propos Stéphane a dit le premier que l'on réparait la route. Si tu as faim, tu peux toujours casser la croûte... Ceux qui attendent, n'en mourront pas et ne gèleront pas non plus, dit-il d'un ton plus doux. On va... Il descendit de la voiture, en fit le tour, regarda attentivement le brouillard, puis émit un sifflement désespéré. Débarquez, les amis, dit-il. Nous sommes dans une impasse.

— Ça, c'est pour vous, Léonide, poursuivit Adrienne. Vous avez du matériel pour une nouvelle scène héroïque.

Ils sortirent. Le crépuscule, noyé dans la brume, pesait lourdement sur les montagnes, sur la droite, à travers le brouillard épais, se profilait à peine les contours d'une haute roche, par devant se dessinait une forêt

d'épicéas où s'engouffrait le chemin qui se rétrécissait en voie étroite, à gauche la route n'allait pas plus loin : on pouvait deviner la profondeur de l'abîme au chant lointain du ruisseau.

— Nestor, fais marche arrière, dit Léonide.

— Faire marche arrière ? Allons donc ! Nestor tira une pipe de sa poche et la bourra en silence. Nous nous sommes enfoncés dans ce piège quand j'ai proféré ma dernière sentence, que le diable l'emporte. Nous avons fait quelque trois kilomètres, de quelle marche arrière peut-il être question...

Il alluma sa pipe, porta le briquet à la cigarette de Léonide, la flamme vacillait devant les grosses lèvres du scénariste.

— Tu dis, le ton... Nestor revenait à dessein à la conversation interrompue pour donner le temps aux passions de se calmer, il faut décider quelque chose. Chaque situation a sa tonalité : solennelle, quelquefois et, parfois, non... Au collège, j'étais alors en troisième, le professeur nous expliquait l'hexamètre. Il s'étendait exprès sur son récit car ce qu'il citait le calmait. Il avait pris pour exemple les vers de Franko « Printemps, tu me fais souffrir, tu te répands en rayons de soleil ». Il nous apprenait à scander et moi, fasciné par le caractère affectif du vers, j'ai déclamé : « Printemps !! Tu me fais souffrir ! » Evidemment, j'ai attrapé une mauvaise note, la leçon n'étant pas sur les émotions, mais sur la métrique du vers. Il faut trouver le vrai ton...

Léonide écoutait d'un air recueilli.

— Le vrai c'est ce qui n'est pas découvert, dit-il. Le découvert exige, à peine apparu, de la perfection.

— Hum... Adrienne roula une cigarette entre ses doigts pour la ramollir et se pencha vers la pipe de Nestor pour l'allumer. Un poète de mes connaissances n'arrive pas à trouver la rime du mot « carotte ». Est-il possible que pour lui cette rime qu'il ne trouve pas soit ce « vrai » ?

— Quelle guêpe tu fais quand même... dit Nestor en souriant, son visage était tout à fait déridé. Bon, ça va. Eteignez vos cigarettes et montez dans la voiture. Stéphane, changez de place avec Adrienne, elle est plus légère. Il faut du poids pour le train arrière. Je vais essayer de faire virer la voiture.

— Ne vaudrait-il pas mieux que vous la viriez tout seul... prononça Stéphane avec hésitation. Le chemin est étroit et... Il se tut, sentant peser sur lui le regard plein de reproches de Nilotchka.

Léonide faillit lâcher les mêmes paroles mais il vit à temps la réaction de Nilotchka à la proposition de Stéphane, et il dit, refoulant le désagréable arrière-goût de la honte pour sa lâcheté :

— Vous voyez comment la tonalité peut parfois décliner...

— Ça arrive, répondit l'ingénieur, voûtant ses larges épaules, et il se dirigea le premier vers la voiture.

Il s'assit à droite, étranger et détaché, furieux contre son pédantisme. Il avait à ses ordres un grand nombre d'hommes, des moyens techniques, toute sa vie il devait se conformer à une règle : le moins de pertes humaines et matérielles. Comment leur expliquer qu'en cet instant il n'avait pas pensé à lui, mais aux femmes—le chemin était étroit et il y avait un abîme par-devant...

Et puis quelle bêtise ! A quoi bon risquer quand on pouvait attendre ici jusqu'au matin, ceux du refuge ne mourraient pas... Mais il ne dit mot : Nilotchka avait donné le ton héroïque et ses paroles seraient dissonnantes.

Adrienne prit place auprès de Nestor, le regarda d'un œil scrutateur, elle aussi voulait dire qu'il ne fallait peut-être pas risquer, mais le visage du réalisateur était calme, comme pendant les prises de vues quand tout allait bien : Non, non, les amis attendaient là-bas, il fallait arriver et, aujourd'hui encore, au col.

Nilotchka se sentait bien, blottie contre Léonide. Léonide était de plus en plus irrité à la pensée que Stépane avait raison : les soldats descendent bien des voitures pendant les passages dangereux, laissant le chauffeur seul au volant : un sourd mécontentement commença à bouillonner en lui contre Nilotchka qui, par son regard plein de reproches, avait dramatisé inutilement.

Nestor fit marcher le moteur.

— La voilà, votre situation exceptionnelle, fit Léonide. Et vous...

— Ce n'est que le début et on ignore encore tout du reste, émit Adrienne d'une voix faussement tranquille.

— Mais nous pourrions l'éviter, la voix de Léonide se faisait pressante.

— Mais alors nous n'aurions pas le vrai. Chacun avec soi-même — avec son vrai « soi-même ».

— C'est une expérience ?

— Ne dites pas de bêtises, répliqua Nestor. L'arrière pèse lourd, nous allons... On ne va donc pas rester ici jusqu'au matin.

Le pare-choc arrière de la voiture heurta le rocher de front, les roues de devant se placèrent au niveau du bord de la route et firent rouler des pierres dans le gouffre. Tous retinrent leur souffle, on entendait murmurer le ruisseau en bas. Nestor se tourna, scrutant le visage de ses amis, puis il se pencha sur son volant.

— L'entreprise est vraiment folle, dit-il d'un ton plein de regret.

— En ce cas placez la voiture comme elle se trouvait,— Stéphane sortait de son détachement, ses réflexes de responsable de vies humaines le rappelaient à la réalité. Vous avez eu envie de sensations violentes, n'est-ce pas ? On n'est pas sur un lieu de tournage, ici.

La voix de Stéphane était autoritaire, chacun lui donnait raison à présent : à quoi bon ?

— Trop tard, Stéphane, répliqua Nestor, d'une voix sourde. Maintenant le côté où virer n'a plus d'importance. Je suis fautif...

Le jour commençait à tomber. L'obscurité blanche était dense et profonde, pas un son, le jagement du ruisseau ne parvenait même plus à travers la molle épaisseur de la brume ; c'était terrible.

— Et pourquoi pas un plan de tournage ? reprit Nestor peu après, s'efforçant de dissiper le silence accablant. Et quel plan encore ! Dommage qu'il n'y ait pas de caméraman parmi nous.

— Quel dommage ! jeta Adrienne.

Léonide crut comprendre que c'était une pierre lancée dans son jardin. Elle croit sans doute que je vais paniquer. Pourquoi me déteste-t-elle, cette fille extravagante ? J'ai beau ressasser nos entretiens, nos litiges, nos

accords et nos désaccords et je ne trouve rien dans mon comportement qui puisse susciter de l'antipathie pour moi. Il doit y avoir tout simplement, incompatibilité de tempéraments et de caractères ; nous voyons les mêmes choses de façons différentes : moi, d'une manière idéale, elle, sceptique ; nous n'avons tort ni l'un ni l'autre et, pourtant, je voudrais maintenant qu'elle ait peur pour de bon, que la peur la force à lever le masque de son scepticisme, de ce « je-sais-tout », de ce découragement affecté, pour qu'elle nous apparaisse telle qu'elle était avant de s'être créée ce type.

— Evidemment que c'est dommage, rétorqua Léonide en accentuant les mots, et Adrienne, elle aussi, crut comprendre que c'était une pierre lancée dans son jardin.

Nestor fit marche arrière dans la mesure du possible, la voiture alla buter si fort contre le rocher qu'un grincement s'en échappa, c'était tout, elle ne s'écarterait pas d'un millimètre de l'abîme ; les faisceaux blancs qui s'allongeaient doucement et formaient des tourbillons au-dessus du gouffre profond, s'éloignèrent un tout petit peu, Adrienne se sentit comme soulagée, elle comprit seulement maintenant qu'elle avait peur.

— Dites-moi, Léonide, qu'est-ce qui est vrai dans la vie ? demanda-t-elle, aspirant fortement. Pour reprendre notre discussion d'aujourd'hui...

Léonide ne répondit pas.

— Vous ne le savez pas ?

— Si. Le vrai, c'est le pain.

— Mon Dieu ! que c'est donc emphatique ! Le pain est vrai tant qu'on ne l'a pas man-

gé. Mais le vrai absolu, le contrôle constant des actions, des pensées, de l'état...

— Une fois que vous le savez, vous pouvez le dire.

— La peur est vraie.

— Tiens ! fit Léonide tout content. J'en étais sûr ! Les sceptiques deviennent toujours les premiers, des lâches.

— Attendez voir... Oui, en cet instant, j'ai ressenti que j'avais peur, mais j'ai éprouvé aussitôt un sentiment plus terrible encore — la crainte de m'effrayer, non seulement ici, mais, en général, et faire alors une chose indigne. Je voudrais que cette crainte fût toujours vraie chez moi.

— Dieu nous préserve qu'un sentiment pareil guide les actions de tous les hommes. La vertu, la probité, l'héroïsme sous l'emprise du plus vil sentiment...

— Expliquez-moi alors ce que c'est que la conscience. N'est-ce donc pas l'emprise de la peur devant nous-même ?

Nestor tournait prudemment le volant à droite. Cinq centimètres en avant, cinq en arrière et braquage et de nouveau, encore et encore... quelle mouche m'a piqué... Non, Adrienne exagère visiblement. La conscience, c'est la mise en garde et non pas la peur. Quoique « garde » et « peur » proviennent de la même source. Il y a quelque chose de commun entre ces deux notions, mais ce n'est pas la même chose... Les sentiments de simple peur, d'hésitation, de doutes sont donc propres à l'homme, ce Léonide doit aussi les ressentir, il a aussi peur maintenant que nous tous, pourtant dans son œuvre, il est tellement puritain... Que de fois nous nous sommes surmontés !

...Un lundi de printemps, je partis de bonne heure de mon village pour Kolomyia, à travers la forêt ; dans ma musette j'avais une galette de maïs et un morceau de fromage de brebis, ration hebdomadaire que me remettait mon père et qui devait me donner de la force pour pouvoir étudier, car la soupe de ma patronne, madame Pertsovytchev, ne me suffisait même pas pour faire le chemin de Monakhivka au lycée, quant à tenir le coup pendant six cours sur les philippiques de Caton et les commentaires de César sur la guerre de Gaules, il ne pouvait en être question. Je cheminai et j'étais tout content de voir le printemps, content à la pensée que mon père était boiteux et ne serait pas mobilisé, que ma mère était forte et, bien que la mort frappât dans le monde, que moi, j'étudiais. Cette mort, je l'avais vue, mais de loin, elle ne m'avait pas encore frôlé, et cette... Je marchais en sifflotant une kolomyïka, un sang jeune et vigoureux circulait en moi, ma galette de maïs roulait d'un côté, de l'autre dans ma musette et le morceau de fromage bien pressé frottait mon dos ; au théâtre, la belle Sotnyk jouait dans la pièce de Gogol, « Le Viï » *, en un mot, j'étais heureux : la vie s'ouvrait devant moi. Et juste au moment où je me trouvais transporté par une sensation juvénile de bonheur, je butai contre un homme gisant par terre. Sa tête était cachée sous un buisson et j'avais heurté ses jambes étendues sur le sentier ; alors pris de panique à l'idée que l'on tuait ici même, que l'on pouvait me tuer aussi, je bondis en avant,

* Dans la mythologie ukrainienne, le plus grand des esprits malins. (N.d.T.).

me sauvai, courus comme un fou, des cercles jaunes dansaient devant mes yeux, je courus à en perdre le souffle et ce n'est qu'en bas, en voyant bleuir le ruban du Prouth devant moi que je me rappelai : des coups de feu avaient retenti la nuit non loin de là et mon père avait dit à ma mère dans un murmure que la forêt était pleine de dangers à présent et que la guerre était venue jusqu'à nous. Je m'arrêtai et une toute autre peur s'empara de moi : cet homme était peut-être encore vivant et je l'avais abandonné. Je pensai à ce que mon père, ma mère, mon professeur auraient dit de ma conduite et je revins alors en courant sur mes pas, j'y arrivai et me pencha sur l'homme couché dans le buisson et je n'avais plus peur du mort ni de la mort elle-même. L'homme étant encore chaud, j'appliquai mon oreille contre sa poitrine, le cœur ne battait plus et le sang était tout frais... Adrienne aurait-elle raison ? Et Léonide ?... Il aurait ajouté cette variante : je porte un homme à demi-mort, je le traîne, je lui sauve la vie. C'est aussi vraisemblable. Mais un artiste ne peut pas être toujours le même. Pourquoi ne pas avouer qu'il y a eu un moment où la conscience a surmonté en vous la peur la plus vile ? Et maintenant, en cet instant aussi...

La voiture dansait sur place : une saccade en avant, une saccade en arrière et elle s'était déjà placée obliquement à la route. Nestor se sentit soulagé : encore un tout petit peu, et il ferait virer l'auto. Et en ce moment une pensée l'effleura dont il eut honte, mais elle lui était bien venue à l'esprit : un tout petit instant il s'était réjoui à l'idée que sa voiture resterait intacte.

Stépane regarda par la portière, il avait décidé que le danger était passé et, s'installant commodément sur le siège, il dit :

— Le vrai c'est l'état de l'homme au moment du danger.

— Qu'avez-vous éprouvé quand vous avez vu que l'explosion était imminente dans le puits ? s'enquit Adrienne.

— Ce que tout homme aurait éprouvé à ma place, de la peur. Personne d'autre que moi n'avait remarqué les signes précurseurs de la catastrophe, il restait à peine quelques secondes et tous se tenaient à leur place... J'ai fait un bond en arrière, je reculais et je ne voyais qu'une chose : les tuyaux se tordaient comme des cordons de paille, le métal se couvrait de givre et j'ai crié. Vous savez, j'ai crié de peur, une chance que j'ai crié, ils m'ont entendu et ils ont évacué les lieux. Seul, Marko, cet idiot, il connaissait aussi bien que moi toutes les ficelles de notre métier, avait remarqué mon désarroi, mais comme le soldat qui s'arroge le commandement en pleine bataille, il a voulu me remplacer et il a clamé : « Abritez-vous tous derrière le coteau ! » Je poussai un gros juron et lui envoyai mon poing en pleine poitrine, il comprendrait ainsi qui était le chef !

— La conscience, la peur, l'interrompit Adrienne. Mais votre fiancée Gala s'y trouvait aussi. Vous ne pouviez pas la laisser...

— Il faut toujours que vous en sachiez plus que les autres, ironisa Stépane.

— C'est exactement ça ! reprit Léonide.

— ... et quand Marko a enfin obtempéré à mes ordres et que j'ai vu tous mes hommes derrière le coteau, je me suis mis à courir moi-même, je marchais à quatre pattes, m'ef-

forçant de tenir la tête au ras du sol et, comme vous le voyez, je l'ai échappé belle. Voilà l'état dans lequel je me trouvais. L'idée de courir aux loqueteaux ne m'était pas venue à l'esprit, comme quoi...

— Je commence à croire, dit Léonide en haussant les épaules, que vous vous êtes donné le mot pour priver mes héros de la possibilité d'accomplir de nobles actions. Je comprends que les faiblesses humaines existent, mais pourquoi devrais-je y farfouiller et dédaigner ce dont l'homme est capable, et il doit l'être, ce qu'il peut accomplir de grand. Qu'est-ce que c'est que cette tendance à minimiser les possibilités humaines...

— Cher Léonide,— Nestor passait tantôt en première vitesse, tantôt faisait marche arrière, torturant le volant, tous, nous voulons magnifier l'homme, non pas à l'aide de cothurnes mais en le menant par la vérité vers la vérité. La vie est tellement riche de sens, toi, par contre, tu ne vises qu'un but, le résultat positif. Mais encore faut-il le prouver. Tiens, maintenant, je touche vite du bois, s'il arrivait quelque chose... tu ne te mettras pas à proclamer des sentences sur le sacrifice, tu saisisras ta femme par la main...

— Mais finissez-en ! gémit Nilotchka.

Elle a peur, pensa Adrienne. Et moi, j'ai peur. Par-dessus le marché, je vois l'abîme... Ça me rappelle les moments de notre rupture... auront-ils compté finalement ?... Non, je ne crois pas... loin de là...

J'avais fait sa connaissance par hasard dans le foyer du théâtre et, comme il me l'a dit plus tard, je l'avais ensorcelé... Deux ans durant il me poursuivit, surgissant devant moi en ville, au théâtre, parfois dans le trol-

leybus, seul ou avec son fils ; j'avais plaisir à le voir, à lui parler, et rien de plus... Mais, par la suite, ces rencontres étaient devenues habituelles et je commençais à remarquer que quelque chose me manquait si je ne le voyais pas de longtemps. J'étais devenue irascible, de plus en plus souvent des querelles éclataient entre mon mari et moi... Un beau jour, il arriva ce qui devait arriver. Nous nous sommes sauvés loin, chacun de son monde et nous avons passé la journée dans la forêt, oubliant tout au monde. Plus tard, sur le chemin du retour, nous n'avions pas encore assouvi tout notre plaisir et nous pénétrâmes sous les porches des maisons pour finir de nous embrasser, cependant la journée s'achevait et il fallait rentrer. Je me suis souvenue qu'il n'y avait pas de pain à la maison, lui aussi s'est rappelé la même chose, nous sommes entrés dans une boulangerie et nous devons, certainement, former un tout, parce que la vendeuse n'a même pas eu l'idée de nous donner à chacun une miche ; elle nous a tendu un pain pour deux. Nous avons compris qu'il ne fallait pas la décevoir, j'ai pris la miche et nous sommes restés derrière une table, à l'écart, regardant longuement ce pain que nous ne mangerions jamais ensemble, nous restions tête baissée. La boulangerie est devenue déserte, la vendeuse nous a jeté un regard et a compris. Elle est venue à nous avec un couteau, a coupé la miche et nous nous sommes séparés sans un mot d'adieu, tristes et frustrés... Qu'est-ce qui était authentique alors, quoi ? Les baisers ardents sur l'herbe et dans les entrées des maisons ou

ce pain, coupé en deux, que nous consommâmes plus tard, chacun chez soi?...

La voiture chancela brusquement. Sous la roue droite du train avant des cailloux crissèrent de nouveau.

Nilotchka n'entendit pas ce signal alarmant. La main chaude et douce de Léonide reposait sur son poignet, elle se sentait protégée de tout souci. Elle s'efforçait de penser à quelque chose qui ne concernait pas les voyages et, sans doute, sous l'emprise de cette pensée, émergea de sa mémoire un épisode de voyage... Un jour d'hiver, elle se rendit au village voir sa mère. Il n'y avait plus de verglas sur l'asphalte, le chauffeur accéléra et Nilotchka vit alors, à travers la glace arrière, un poulain pataud à jambes grêles accourir d'une ruelle latérale, hennissant joyeusement, et se mettre à suivre l'autobus. Au commencement cela l'amusa : le poulain courait, gambadant allègrement, mais l'autobus prenait de la vitesse, s'éloignait et le poulain, tâchant de rattraper la voiture, galopait à perdre haleine, il poussait des hennissements désespérés, tombait sur ses jambes de devant, Nila comprit qu'il s'était mépris et elle s'écria : « Chauffeur, arrêtez, le poulain a perdu sa mère ! » Le car stoppa, le poulain approcha, flaira le pare-choc arrière et revint sur ses pas...

La voiture chancela encore une fois mais dangereusement. Nestor se pencha en avant : sous la roue droite, une grosse pierre s'était détachée de la route et saillait au-dessus du gouffre même. Nestor arrêta de tourner le volant, il était glacé.

Cette fissure, peu profonde encore, Adrienne la vit aussi. Une courbature rhumatis-

male attaqua tout d'abord ses genoux, puis oppressa sa poitrine, une pensée désespérément triste, d'une fin aussi stupide et que rien ne pouvait compenser, effleura son esprit. Elle se pencha vers Nestor, aspirant profondément l'air ; Stéphane, assis derrière elle, en comprit aussitôt la cause, il jeta un coup d'œil à la glace, vit aussi la crevasse et dit d'un ton autoritaire — il devait certainement parler ainsi à ses subalternes dans les situations critiques :

— Allez vite, sortez de la voiture ! Que le diable l'emporte...

— Nous ne pouvons pas laisser la voiture, répondit Nestor d'un ton accablé. Vous et Adrienne, sortez. Quant à Léonide et moi, nous diminuerions le poids d'un kilo...

— Nous sautons d'abord et vous nous suivez.

— Nilotchka n'arrivera pas...

Une petite pluie fine se mit à bruiner, le brouillard tournoyait paresseusement au-dessus de l'abîme. Adrienne pensa d'un air blasé entre autres que dans les temps bibliques les saints volaient dans les airs, et toute sa lucidité réaliste se cramponnait à cette possibilité qu'elle avait de sortir de la voiture. Mais en avait-elle le droit ? S'il y a une possibilité, le droit s'en accommode — Adrienne était déjà une fois sortie ainsi quand elle avait décidé que le vrai pour elle était non pas la moitié du pain, mais les baisers ; elle avait laissé son mari pour ne pas se partager en deux, comme on avait partagé le pain : le droit d'être toute entière lui permit de sortir de la voiture dans laquelle elle avait roulé jusqu'ici. Lui ne l'avait pas fait...

Adrienne tendit une main indécise vers

la poignée de la portière, elle s'adjudgeait encore le droit de sortir et le trouva aisément : le côté droit de la voiture penché au-dessus de l'abîme s'allègerait, elle devait sortir pour que l'autre côté pût se poser fermement sur le sol ; Adrienne avait déjà agi une fois de la sorte, l'autre moitié, son ex-mari, se sentait tout à fait bien à présent, certainement beaucoup mieux qu'avec elle, elle avait bien fait à l'époque, pourquoi lui n'en avait-il pas fait autant, il était resté divisé en deux, comme ce pain...

Elle serra la poignée de la portière et, au même moment, elle se dit qu'elle resterait sûrement en vie alors que ceux de la voiture, se posaient cette question. Peut-être bien que lui avait pensé justement de cette manière quand il avait décidé de rester avec ceux de son milieu — en la suivant il se serait aventuré en terrain inconnu... il avait eu peur de courir ce risque seul... Ainsi qui avait été le plus courageux — lui ou elle ?

Stépane était tranquille et impassible. Son cerveau travaillait obstinément, cherchant une solution, il n'avait pas réagi à la proposition de Nestor de sortir de la voiture et s'en étonnait lui-même. Pourquoi cette peur qui s'était emparée de lui sur le derrick, ne le tourmentait-elle plus ? Était-elle venue une seule fois pour lui donner la possibilité de la surmonter et d'être prêt à accomplir un exploit ? Eh oui. L'abeille avant de commencer à voler doit franchir bon nombre d'obstacles. Il faut passer par beaucoup d'épreuves pour être capable de voler. Aurait-il triomphé de la peur quand, se dirigeant vers le derrick, il avait connu son véritable soi-même ?... Ils avaient longtemps cherché

avec Marko le précieux produit liquéfié, le pétrole blanc, et Stépane se perdait dans ses recherches... Il se perdait en Gala. S'il n'y avait pas eu cette jeune fille qui avait arrêté l'autobus, se dirigeant vers le derrick, cette charmante Nadika aux cheveux courts jusqu'aux oreilles et qui l'avait appelé Andri, qui sait ce qui se serait passé... Il s'était alors figuré cette jeune fille à la place de Gala et avait compris la place que sa bien-aimée occupait dans sa vie. C'était pour elle, pour Gala qu'il avait surmonté en lui la peur sordide, oui, c'était pour elle...

— Pourquoi ne descendez-vous pas ? Vous pouvez le faire... dit Nilotchka.

— Et si je vous faisais passer par-dessus mes genoux pour vous déposer sur la route ? proposa Stépane dans un sourire.

— Mais je dois rester du côté de Léonide pour faire contrepoids, je ne peux pas, moi...

— D'accord, mais si je me rapprocherai de lui...

— Non, non, pourquoi serai-je seule à descendre ? Je reste avec Léonide, je n'ai pas peur avec lui...

Nilotchka sentit son poignet devenir froid : Léonide avait retiré sa main. Un sentiment de détresse l'envahit aussitôt, Nilotchka chercha la main de son mari, mais sa voix froide la glaça :

— Ne sois donc pas sentimentale à ce point, au moins devant les autres !

Elle se replia à ces propos, se tut et se rappela le poulain aux jambes grêles qui courait après l'autobus, hennissant désespérément et tombant sur les genoux... Nila trouva la main de Léonide qui tremblait — il

tremblait de tout son corps. Un sentiment de détresse l'envahit.

— Sais-tu, Nestor, Léonide s'efforçait de masquer son angoisse par un ton intentionnellement indifférent, que c'est un réflexe fort curieux : le fils court à la maison, apprenant la mort de son père, son cœur est déchiré, et l'idée de la vareuse de son père ne le quitte pas.

— Tiens, pourquoi ce petit sentiment sordide t'est-il devenu compréhensible seulement maintenant, répliqua Nestor, irrité, il essayait de chasser cette idée que sa voiture resterait intacte en pensant aux hommes qu'il avait mis en danger, comme il avait couru du Prouth, à l'époque, vers le partisan blessé ; « Chacun son tour... » le piqua Adrienne, et Nestor se sentit tout triste en voyant que Léonide était gagné par l'état que lui, Nestor, avait déjà surmonté. Il se rendit compte qu'il avait entre les mains non seulement la vie mais aussi l'âme de ces hommes qui se trouvaient dans sa voiture, qu'il fallait sortir sur-le-champ de cette situation critique ; Nestor ne pensait plus à sa voiture ni à lui, la peur pour sa propre vie l'avait abandonné, seule, le tenaillait la peur pour la vie de ses amis.

Il essaya encore une fois de tourner le volant à gauche, la pierre chancela dangereusement sous la roue droite, Nestor arrêta le moteur, essuya la sueur de son front.

— Je pourrais... dit-il, je pourrais essayer de donner une forte saccade en avant si j'étais sûr que l'autre pierre qui se trouve derrière elle, tenait fermement. Si elle tient fort, nous passerons... Adrienne, je te prie de sortir et de regarder.

Eh bien, pensa Adrienne, on me donne des ordres. Je ne me suis pas adjudgée le droit de descendre, on m'oblige d'en user... Sa main se tendit à nouveau vers la poignée de la portière et si elle n'avait pas eu ce sentiment de soulagement égoïste qui martelait brusquement sa poitrine, elle serait peut-être sortie ; ce soulagement était trop impérieux, il refoulait tous les autres sentiments, à part celui de sa conscience froide du danger ; Adrienne se vit là-bas sur le rocher, toute seule, sans personne, c'était terrible ! eux, ici, tous ensemble et là-bas personne ! La poignée brûla sa paume, elle retira la main et cria :

— Que me voulez-vous à la fin, quoi, quoi ? !

Personne ne comprit ce cri, Nestor jeta un coup d'œil furieux à Adrienne.

— Elle est à bout de nerfs, elle n'a qu'une langue bien pendue... Sortez, Stépane... Vous n'entendez pas ? dit-il, élevant la voix.

— Adrienne et moi, nous sommes assis du côté droit, Nestor, vous l'avez oublié, répondit Stépane. Et passer de l'autre côté, nous ne le pouvons pas. A moins que cela ne soit par la carrosserie.

— Grimpez alors sur la carrosserie, que le diable vous emporte !

— Mais c'est encore plus dangereux.

Un silence long et pénible s'établit. Nestor lâcha le volant et se cala sur son siège ; Adrienne appuya sa tête sur la main, Stépane fronçait les sourcils — il cherchait encore une issue à cette situation, Nilotchka caressait le poignet de Léonide... Il bruinait. Chacun avait décidé sans mot dire d'attendre jusqu'au matin et chacun pensait à la pluie

fine qui pouvait détremper la route, et la voiture pendait déjà au-dessus de l'abîme.

Chacun soupira profondément — la voiture s'ébranlait imperceptiblement, Léonide lâcha la main de Nila, s'agrippa à la portière dont la vitre était abaissée, sortit la tête comme s'il voulait sauter par-dessus bord ; Nila demeura immobile, sa main suspendue en l'air ; Adrienne remarqua ce remue-ménage, mais n'eut pas le temps de comprendre ce qui pouvait arriver, quand quelque chose de tout à fait inattendu se passa. C'était la meilleure solution, la seule issue, le salut — il fallait y penser !

Léonide ouvrit la portière, se pencha et, bandant tous ses efforts, dans un râle sourd, il souleva une énorme pierre et la posa sur ses genoux — en d'autres circonstances plus calmes, qui sait s'il aurait pu la déplacer ; il se souleva doucement, fit passer la pierre de ses genoux sur le siège et fit signe à Nilotchka de s'approcher ; elle ne comprit pas ce que Léonide voulait faire, elle sentit seulement la pierre froide et boueuse sous ses paumes à la place du tremblement des mains de son mari. Léonide sortit en rampant de la voiture, courut vers le bord de l'abîme, se mit à genoux, se pencha et cria d'une voix hystérique :

— La roche est saillante ! La pierre ne bougera pas, elle ne bougera pas !

Il le répéta à plusieurs reprises, sa voix enflait sous l'accès d'une joie excessive, il agitait ses bras, montrant la direction à prendre, commandait : « A gauche, tourne le volant à gauche ! » comme si Nestor ne savait plus où était la droite et la gauche ; le moteur ronfla avec force, la voiture s'ébranla,

revint sur la route ferme, faisant ébouler le bord du ravin sous la roue arrière. Le fracas se répercuta dans l'abîme.

— Eh bien, c'est tout... prononça Nestor d'une voix enrouée, il ôta son veston, tâtonna sa chemise : elle était mouillée.

Léonide, heureux de son ingéniosité, vaquait près du siège, il fit basculer la pierre du siège, essuya soigneusement la boue et, tout en s'asseyant, prit Nilotchka par les épaules.

— Tu as eu peur... Mon pauvre chou!... Nestor, partons, on nous attend. Accélère!

— Comment cette idée lui est-elle venue, marmonna Nestor, embrayant la voiture.

— Ah, dit Léonide avec un geste de la main. Cela me rappelle une très vieille blasue... Dans le train, un malin s'approche du signal d'alarme, l'examine longuement, faisant semblant de ne pas pouvoir actionner la manette. Un naïf le regarde faire, puis écarte de la main le malin et lui montre comment il faut s'y prendre. Le train s'arrête, le naïf doit payer une amende. Alors le malin lui dit, montrant d'abord ses biceps, puis son front : « Apprenez, mon cher, que la force ne fait pas l'intelligence ! »

Léonide regarda ses amis et se tut. Il comprit qu'à l'heure présente, l'anecdote était déplacée, les passagers n'étaient pas encore détendus, ils porteraient leur jugement plus tard sur la situation dans laquelle ils s'étaient trouvés et sur son action à lui. Il posa sa main sur le poignet de Nila, elle dégagea la sienne.

— Elle est si froide...

— Rien d'étonnant... La pierre était mouillée... pleine de boue...

Nestor méditait sur les séquences déjà filmées et sur celles qu'il fallait tourner. Et si des caméramen avaient été avec eux et avaient filmé tout cela ? Ils n'auraient rien pris de toute façon : nous étions derrière une muraille de brouillard. Ils auraient seulement réussi à fixer un résultat positif. L'exploit... de Léonide. Non, dans le nouveau scénario il faudra sortir les héros du brouillard. Le garçon de la prison à otages n'a qu'à reprendre la chanson de Harmati, il n'a qu'à sauver l'homme, mais avant cela il doit vaincre sa propre peur. Qui écrira un scénario pareil ?... Eh bien, celui à qui cela revient.

Stépane sommeillait et songeait dans ce demi-sommeil, qu'en général, il n'y avait pas de situation exceptionnelle. Il y avait la vie dans laquelle l'homme manifeste constamment sa force et sa faiblesse.

Nilotchka était obsédée par l'image du poulain à jambes grêles, frustré, qui courait après l'autobus, pensant que c'était sa charrette à lui.

Adrienne songeait à celui qui, autrefois, n'avait pas pu abandonner les siens dans la voiture, suspendue au-dessus de l'abîme ; elle pesait le pour et le contre et ne trouvait pas de réponse — était-ce de la lâcheté ou du courage ?

Léonide revivait la scène : cinq, au-dessus du gouffre et un seul les sauve tous.

Tout le monde se taisait. Adrienne, seule, grommela une chose tout à fait déplacée :

— Oui, tous, sauf un. Sauf un...

Personne ne réagit aux paroles d'Adrienne. Ses amis étaient du reste depuis longtemps habitués à ses extravagances.

Le Baïkal

L'autobus de service roulait à vive allure vers le col de Bourkoute pour le franchir avant la tombée de la nuit et arriver au chantier des puits de forage, à trois kilomètres à gauche de la grande route ; les ouvriers y travaillaient depuis la pointe du jour ; le contremaître, l'assistante et le foreur effectuaient deux fois le trajet de la ville du district, pour apporter des tentes et des victuailles.

Plus haut, une jeune fille marchait du côté droit de la route. Entendant le ronflement du moteur, elle s'arrêta et leva la main, bien que de loin elle vît que ce n'était pas l'autobus qui faisait la navette : l'inscription même « Car de service » au-dessus du pare-brise en témoignait, mais elle voulait arriver aussi à temps au col, et, voyant que l'autobus ne ralentissait pas sa course, elle agita désespérément ses deux bras. La voiture la dépassa dans un sifflement et un passager assis sur le siège arrière se retourna : homme ou femme — elle n'aurait su dire ; cela n'avait plus aucune importance maintenant, elle allait même lui tirer la langue, à cette tête, et elle accomplit sa vengeance. Les freins grincèrent alors brusquement, l'autobus stoppa et la jeune fille courut à perdre haleine vers le véhicule, regrettant intérieurement son espièglerie enfantine.

La portière s'ouvrit, la jeune fille monta sur le marchepied et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Sur le siège arrière, derrière les tentes pliées et les sacs-à-dos, un jeune homme à l'épaisse chevelure frisée était affalé, les jambes croisées, une guitare à la

main, il menaça du doigt la nouvelle venue et lui renvoya sa grimace impertinente d'un : « Fi-i ! » ; une jeune femme au visage brun, très svelte, aux longs cheveux châtain clair retombant sur ses épaules, était assise auprès de lui ; la jeune fille remarqua que les grands yeux feuille-morte de la jeune femme s'allumèrent d'un bel éclat, comme si elle s'était réjouie de son apparition.

— Ce qu'elle est délicieuse ! s'exclama-t-elle d'un ton enjoué et sincère.

Ces paroles résonnèrent comme si une matrone sérieuse et expérimentée les avait prononcées et non pas une femme de l'âge de la jeune fille ou un peu plus âgée, et la nouvelle venue se sentit bien, elle voulut aller jusqu'au fond de l'autobus, mais un homme robuste, à la barbe rousse de capitaine la fixa comme s'il la reconnaissait, penché face à elle près des marches. La jeune fille releva la tête et vit les yeux de l'homme se voiler brusquement comme s'ils avaient englouti tout le noir de son regard à elle ; ces yeux la captivèrent et plus rien d'autre n'exista pour elle.

— Où allez-vous ? demanda-t-elle à voix basse.

— Au lac Baïkal ! répondit l'homme à la barbe rousse et il lui indiqua une place près de la fenêtre. Sur la route de l'impasse ! et sa voix était irritée.

— C'est mon trajet, répliqua-t-elle du tac au tac et, tout en prenant place, elle remarqua l'expression sereine de la femme aux grands yeux se ternir soudain, sa tête se pencher lentement sur ses mains et disparaître derrière le rideau châtain des cheveux ; la jeune fille se sentit coupable envers elle.

Ne me chantez pas cette chanson,
Ne troublez pas mon pauvre cœur...

Les cordes de la guitare vibrèrent et une voix pure de baryton sembla venir de loin.

— Il ne faut pas, Marko.

— C'est tout, Gala... Oh, le Baïkal c'est quelque chose de formidable. Je m'y suis ennuyé des mois entiers, sirotant du « porter » tchèque et mangeant...

— Et moi, je n'y suis pas allée. Personne ne m'a appelée...

La barbe rousse n'entendait pas leurs propos,— il ne réagissait pas, l'air désesparé : il chercha longtemps que faire de sa main droite et la posa enfin sur son genou, de la gauche il tirailla nerveusement sa barbiche. La jeune fille ne se retournait pas, mais il lui sembla que les grands yeux feuille-morte qui l'avaient accueillie si amicalement, la regardaient maintenant avec reproche,— pourquoi ce ton si doux pour répondre à la barbe rousse ? Le garçon aux cheveux frisés, la main sur les cordes de sa guitare, souriait d'un air blasé, la menaçant du doigt. A un moment un sentiment de gêne s'empara d'elle et l'étreignit. L'autobus franchit enfin le rideau sombre de la forêt, une gerbe de lumière traversa le pare-brise, l'isola, elle et son voisin, de ceux qui se trouvaient au fond.

L'autobus filait sans freiner aux virages raides, la jeune fille, le souffle coupé, regardait sans cesse par la vitre ; derrière les palissades, des poteaux bordant la route, les forêts et les montagnes tombaient à pic dans les abîmes et dans ces gouffres les cours des maisons apparaissaient comme des coquilles parmi les îlots verts des cerisaies.

Le regard de la barbe rousse s'attacha au

profil de la jeune fille, mais cela ne la troublait pas, mais lui donnait au contraire plus d'assurance et d'équilibre.

— Vous venez pour la première fois ? prononça enfin son voisin, touchant les doigts de la jeune fille — aux tournants elle agrippait le dos de son siège et ses doigts devenaient bleus sous les ongles.

— Pourquoi, la première fois ? La jeune fille regarda l'inconnu au bon visage confus et se sentit bien à ses côtés, elle était seulement étonnée qu'il lui ait répondu d'une voix si irritée : « Sur la route de l'impasse ! », quelque chose l'avait sans doute tourmenté et, maintenant, il semblait remis et calmé. Barberousse ferma les yeux, elle ne sentait plus son regard fixe, elle pouvait être à présent sa partenaire dans la conversation et non une interlocutrice fantôme ; il lui sembla que son voisin ne l'écoutait pas et elle répéta : « Pourquoi, la première fois ? Je vais chez ma tante goûter à l'omoule *... » Elle le dit d'un ton moqueur, comme pour se venger de s'être abandonnée à l'inconnu au début de leur rencontre.

— Ah, c'est vrai.. répliqua Barberousse et il se tut. Il ferma les yeux et vit maintenant l'image de la jeune fille dans son esprit. Sitôt qu'elle était montée sur le marchepied de l'autobus, ses yeux sombres aux nervures vertes l'avaient pénétré et s'étaient imprimés dans son cerveau comme sur une pellicule. Etrange sensation. Plus tard il repassa tous les détails de son portrait : les cheveux courts à mi-oreilles, la frange noire sur le

* Poisson familier des eaux du Baïkal. (N.d.T.).

front, les lèvres charnues, crevassées par la chaleur ou l'angoisse,— mais les yeux de la jeune fille le poursuivaient. Quand il fermait les paupières, il les revoyait, les reconnaissait et il ne pouvait se rappeler où il les avait vus auparavant.

— Oui, oui, se hâta de dire Barberousse, nous allons passer par quarante petits tunnels et une fois la chaîne de Saïane derrière nous, nous verrons en bas le grand œil de la terre, plus bleu que l'azur du ciel, froid et calme, et alors nous nous arrêterons pour contempler de loin cette merveille de la nature et comprendre sa beauté avant de pouvoir frôler des mains la surface immaculée du lac.

— Et quand nous arriverons en bas et troublerons les eaux du Baïkal, vous me direz, sans emphase, comment se perd l'omoule dans le Baïkal, comment le niveau de ses eaux diminue et tout ce qu'entreprennent les savants pour conserver et faire durer son incomparable beauté, et vous fredonnerez alors la chanson connue et expliquerez du ton d'un connaisseur chevronné que le « bargouzyne » * n'est pas une relique d'une peuplade mystérieuse et romantique, mais tout simplement un vent d'est. N'est-ce pas, Andri ?

La jeune fille observa plus attentivement son compagnon : il avait un visage oblong, des yeux gris, résolus et obstinés ; elle pensa que des hommes comme lui surmontaient presque toujours n'importe quelle difficulté, cette pensée lui fut agréable et le nom

* Vent du Baïkal qui souffle constamment d'une berge à l'autre. (N.d.T.).

qu'elle venait d'inventer lui séyait bien, les noms pour la plupart n'étant pas simplement l'appellation de l'homme, mais le symbole de son essence.

— C'est vrai, petite Nadine, rétorqua Barberousse tranquillement, et la jeune fille ne fut nullement surprise de s'entendre nommer ainsi. La première émotion devant la beauté rapproche les hommes, sauf si l'on n'éprouve devant elle qu'une exaltation artificielle ou qu'un scepticisme blasé.

— Vous venez d'avoir un air faussement exalté et moi, certainement, celui d'une expérience feinte. Dans notre dialogue nous devrions changer de place et alors le ton de l'entretien deviendrait naturel... La rêveuse et le praticien. Nous devons en avoir l'air... Vous êtes déjà allé au Baïkal ? Racontez-moi, mais sans exaltation ni défiance, tout simplement, comment vous l'avez vu.

« Comment je l'ai vu... Mais l'ai-je vraiment vu ? »

La route rampait vers une gorge, il fit sombre dans l'autobus, le cercle de lumière qui s'était formé autour d'Andri et de Nadika, les séparant de Gala et de Marko, perdus dans le coin obscur derrière les sacs-à-dos et les caisses, s'éteignit. Il sembla à Nadika qu'elle venait d'entrer avec Andri dans l'autobus, qu'il fallait dire bonjour aux gens, mais elle se souvint d'un coup des yeux de Gala, devenus tristes, de son visage caché dans ses mains, quand Andri avait prononcé le mot « Baïkal », aussi eut-elle peur de tourner la tête. Le rire insouciant et affecté de Gala qui venait de retentir brusquement par derrière, la choqua :

— Ha-ha ! Tout est cinéma, Marko !

— Et l'amour ?

— L'amour s'est usé comme une vieille semelle...

Les cordes de la guitare couvrirent, indignées, la réplique de Gala, Marko entonna :

Ma tristesse s'est fondue en un nuage noir,
Mon chagrin s'y est répandu en lumière de l'éclair...

Il se tut, puis dit à voix haute pour qu'Andri l'entendît :

— Gala, ne joue pas la femme trop expérimentée... Dis-moi un seul mot et je t'emmène. Tous les coins et recoins, de Selenga à Angarà, je les connais. Et nous trouverions alors ce que nous cherchons si longtemps ici...

— Cher Marko, laisse donc...

— Oui, oui, là-bas, tu croirais aussitôt que nous le trouverons.

Nadika ne bougeait pas, Andri lui dit à mi-voix :

— Tous deux, ils sont mes meilleurs collaborateurs au puits. Ce Marko connaît une multitude de chansons et improvise lui-même des mélodies à la guitare sur les paroles de Lessia Oukraïńska, il est le seul à croire que nous trouverons du pétrole blanc. Qu'est-ce que c'est ? Un produit liquéfié qui se trouve dans les couches profondes de la terre à l'état de vapeur à gaz. A la surface il se condense. Il a la même valeur que l'essence. Ce pétrole est d'une grande utilité... Gala, notre assistante, est tourmentée par les doutes — en trouverons-nous ? Pourtant il faut que tous y croient, elle plus que les autres. Et puis elle doit en avoir assez de Marko et de son amour déplaisant et superficiel. Voilà pourquoi elle est si tourmentée...

— Comment savez-vous si cet amour est sérieux ou non...

— Mon Dieu, Marko ! sonna la voix agréable de Gala, à l'alto velouté. Une phrase de rien du tout pourrait gâter ma bonne humeur... Ce n'est pas pour cela que je...

— Pour cela, pour cela... dit Marko en pinçant les cordes.

L'autobus sortit de la gorge et un rayon de soleil couchant illumina à nouveau Andri et Nadika. Andri regardait la jeune fille et s'étonnait en même temps que l'image de ses yeux sombres, aux reflets verts, se fut si nettement gravée dans son esprit,— il la regretterait fort, si jamais elle venait à disparaître.

— Je vous demandai si vous avez déjà été au bord du lac Baïkal, lui rappela Nadika.

— Une fois, commença Andri comme s'il n'avait pas entendu la question de la jeune fille, nous percions un trou de forage de cinq kilomètres dans ces montagnes, toujours à la recherche de ce fameux pétrole blanc... Je rentrais tard au logis que j'avais loué chez une jeune veuve. Cette femme était d'une avarice étonnante, on ne voit pas souvent des femmes pareilles dans le pays des Hout-souls : elle avait quelque chose d'inhumain en elle, personne ne venait la voir et elle me préparait de **repas** chiches. Je m'apprêtais d'ailleurs à déménager... Je revenais donc chez moi en songeant que ma patronne grognerait de mon retour tardif quand, tout à coup, près du ruisseau, non loin de la maison de la veuve, je me heurtai à un homme assis sur la berge, je me penchai,— l'homme était entre deux vins, je voulus passer outre, mais il me dit : « Veuillez m'excuser, je ne

suis pas ivre mort, je reviens de chez mon copain et je rentre chez moi, sur ma Zatynka, mais je me suis égaré. Je vois que je ne trouverai plus mon chemin et la nuit qui tombe. Permettez-moi de passer la nuit chez vous ». Il m'était difficile de le faire, mais je ne pouvais pas laisser cet homme dormir à la belle étoile, en pleine nuit, je l'emmenai... A l'aube, je me rendis de nouveau au puits, mon hôte dormait encore sur le banc, mais quand je revins, je restai cloué de surprise : la veuve avare apportait des oreillettes dans une terrine, elle posa une bouteille d'eau-de-vie sur la table, et avant que j'eus le temps de dire un mot, apparut sur le seuil mon hôte égaré, soigneusement vêtu, il me dit en frottant son front d'un air gêné : « Vous comprenez personne ne sait de quoi sera fait le lendemain ».

— Et sur leur visage vous avez vu un air de joie et un air de fête, et...

— Je ne le dirais pas. Au contraire... Il m'a même semblé qu'ils avaient eu le temps de se disputer — tellement les yeux de la veuve le fixaient d'un air triomphant et maintenant, ils buvaient la coupe de la paix devant moi. La vie c'est une chose bien curieuse : dans sa poésie comme dans sa prose.

— Le Baïkal... chuchota Nadika. La taïga plonge en cascade dans les profondeurs bleues, dans le gouffre du ciel renversé... Et sur la rive on vend de l'omoule dans les échopes, tout frais et odorant. Chacun a son propre Baïkal... Il n'y a pas longtemps à Yablounyt-sia — j'y travaille depuis un an comme médecin,— j'ai assisté à un jugement. On y examinait la requête d'une femme d'un certain âge

qui demandait de traduire en justice son voisin, un homme plus très jeune non plus qui faisait courir des bruits sur son compte disant qu'elle était sorcière : d'après lui, elle jetait des sorts aux femmes, captait la force des hommes et tirait même un élixir des écorces. Vous vous figurez ça, de nos jours ! Les ombres des ancêtres oubliés... La cour les réconcilia, bien sûr, les blâma, ils sortirent ensemble du Conseil rural et j'entendis le voisin, l'ennemi, dire à sa voisine, la sorcière : « Je ne dirai plus un mot sur toi aux gens, mais je te le dis maintenant à toi : tu as tout anéanti en moi, vieille sorcière, tout, ma jeunesse, ma honte, ma morgue, si au moins tu m'avais laissé pour mes vieux jours une goutte pour altérer en moi la soif de mon âme ».

— On ne sait pas ce qui a plus de valeur, fit Andri, l'amour lui-même ou la nostalgie de ne pas le connaître...

Nadika avait envie de jeter un regard par derrière, mais elle avait toujours encore peur de rencontrer les grands yeux tristes de la femme et elle ne se tourna pas.

— Vous parlez souvent du Baïkal ? s'enquit-elle.

— Souvent ? Jamais... C'est Marko qui le fait. Moi, je n'y suis pas allé.

— Vous l'avez peut-être oublié ?... Ce mot, vous l'avez bien porté pour quelqu'un, serait-ce pour moi ? Hum... Il me semble maintenant que je pensais juste à ce moment-là à cette chose inaccessible, à ce mystère, à ce rêve que l'on peut appeler Baïkal. Voilà pourquoi je vous donnais si tranquillement la réplique.

— Vous êtes sentimentale. Pourquoi, inaccessible, pourquoi, un mystère, pourquoi, un rêve ? Ce n'est pas le lac Titikaca ni le Niagara, c'est notre Baïkal. Il suffit de prendre un billet d'avion ou le train...

— Nous avons enfin retrouvé nos places dans ce dialogue. Vous êtes un praticien, moi, une rêveuse. Soit... C'est vraiment simple. Eh bien, si je vous proposais maintenant de partir là-bas ?

— Partir, comme ça, tout de suite ?

— Bien sûr. Je prendrai seulement quelques affaires chez moi, vous viendrez me chercher et, en route. Mon premier jour de vacances vient de commencer aujourd'hui.

— Mais je travaille, je peux partir seulement à la fin de l'expédition.

— Ces choses-là ne se remettent pas... Et vous affirmez que c'est si simple, que le Baïkal n'est ni un rêve ni un mystère.

— Je ne vous ai pas demandé de partir avec moi. J'avais en vue la seule possibilité...

— Mais le Baïkal, c'est seulement avec vous. Vous m'avez appelée là-bas aujourd'hui... Vous y avez peut-être été, rappelez-vous.

— Vous savez, et il entendit à nouveau la voix de la jeune fille, lorsque vous me racontiez votre aventure, j'ai fermé les yeux et je vous ai vue en moi. Vous est-il arrivé de comprendre une autre personne comme vous vous comprenez vous-même ? De vous fondre avec elle en pensée...

— Evidemment, murmura Andri du bout de ses lèvres sèches. Quand j'ai vu la jeune fille avec laquelle je dois... je veux partir pour le Baïkal.

— C'est de moi qu'il s'agit ou d'une autre ? Si c'est de moi, il faudrait nous entendre : vous serez pour moi l'homme qui n'avait pas de vie propre jusqu'à maintenant. Pendant notre voyage, et il pourra être long, vous ne me parlerez jamais du pétrole blanc que Marko trouvera sans vous, je n'y comprends rien. Je ne verrai jamais dans votre regard le reflet des grands yeux feuille-morte. Vous ne voudrez jamais caresser les longs cheveux châtain qui retombent sur les épaules parce que moi, je n'en ai pas de pareils. Vous vous mettrez à découvrir à nouveau votre monde avec moi et en moi.

— Nadika, vous êtes cruelle. C'est impossible. Oublier tout ?

— Et ce ne sera pas cruel quand vous apporterez votre tristesse, votre expérience, vos hommes que vous ne pourrez jamais oublier dans mon monde, alors que je commence seulement à vivre ? Qui serai-je pour vous, une oreille ? un confesseur ?

La voiture se mit à rouler en première vitesse, l'autobus attaqua la montée. Derrière les palissades crénelées des bornes blanches, tout en bas, un petit village s'était blotti près de la rivière.

— C'est là que commence mon monde d'où je devrai partir en voyage, dit Nadika dans un geste de la main. Le vôtre se trouve derrière la chaîne, n'est-ce pas ?

— Oui. Seulement il n'a pas commencé là.

— Mais il n'y finira pas non plus, hein ?

— Oh non, c'est bien trop tôt... Mais pourquoi avez-vous donné ce tournant à notre conversation, Nadika ? Andri secoua la tête comme s'il se réveillait. Si toutes vos exigen-

ces devenaient soudain une règle pour tous, les gens ne pourraient jamais se lier...

— C'est vrai, Andri. Mais si les gens se lient facilement, je doute fort que le rêve du Baïkal naisse au moins une fois dans leur vie. On ne sait pas ce qui a le plus de valeur : l'amour lui-même ou la nostalgie de ne pas le connaître. C'est ce que vous avez dit ? Eh bien, me voilà arrivée. Arrêtez la voiture. Vous voyez cette maison en brique à un étage ? C'est notre hôpital.

— Attendez... Nous nous sommes racontés les aventures dont chacun de nous avait été témoin. Le bonheur fortuit et le malheur sont engendrés par des concours de circonstances. Comment faire pour éviter le malheur ?

— Là aussi, on ne sait pas qui se sent le mieux. Cet homme égaré que la veuve avare a enchaîné et qui, probablement, a tué en lui la capacité d'aimer les hommes et elle-même, ou bien le calomniateur qui aime jusqu'à la mort ?

— Que vaut cet amour, s'il est transformé en souffrance ?

— Ce bonheur qui est venu si simplement aux hommes qu'ils ne le remarquent même pas, est-il si grand ? Pensez-y un peu, rappelez-vous...

L'autobus s'arrêta, Nadika se leva. Elle se risqua maintenant à regarder du côté de Gala et de Marko pour leur faire ses adieux, mais tous les deux dormaient sereinement, les têtes penchées l'un vers l'autre. Nadika sauta lestement de la voiture. Andri était assis, immobile, et ne suivit même pas du regard la jeune fille qui descendait lentement le sentier menant à la rivière. Il contemplait

ses yeux qu'il connaissait depuis longtemps en lui.

Au col, Gala vint s'asseoir auprès de Barberousse.

— Je me suis si bien endormie, Stépane, que je n'ai même pas vu descendre la jeune fille. Elle est délicieuse... Tu te tenais à ses côtés comme une gourde. Si tu lui avais au moins adressé la parole.

Stépane tourna brusquement la tête vers Gala. Ses grands yeux feuille-morte le regardaient avec confiance et calme, ils n'avaient même pas remarqué en lui le Andri qu'il venait d'être.

— Mais j'ai parlé tout le temps...

— Avec toi-même, oui...

Il regarda autour de lui. Par derrière bleuissait un gouffre profond et du fond même, pareille à des coquilles les cours du village qui émergeait, s'étaient blotties près de la rivière. Il regarda devant lui : au fond du gouffre bleu, à gauche de la grande route, se profilait le derrick déjà posé sur ses fondations, le bourdonnement du moteur parvenait de là-bas.

L'autobus dévalait le col et les contours de la grue, du rotor, des pompes, des moteurs installés dans les ravins se précisaient de plus en plus.

Et si Andri était parti avec Nadika pour le Baïkal, pensa l'homme à la barbe rousse. Ne verrait-elle pas en lui un Stépane, inconnu et étranger à elle ? Et lui, caressant la jolie tête de Nadika, n'évoquerait-il pas les longs cheveux châtons qu'il aimait tant ?

Stépane passa la main sur le flot de sa chevelure châtain et pensa : Nadika avait-elle été ici aujourd'hui ? Mais oui, ses yeux

sombres aux reflets verts scintillaient en lui et n'appartenaient qu'à lui seul. Il regarda Gala et tressaillit : dans son regard brun de feuille-morte se reflétèrent les yeux de Nadika et Stépane se rappela quand il les avait vus : une fois, un seul instant. Et il avait oublié...

— Gala, dit-il, tu voudrais partir avec moi ?

— Au Baïkal ? redemanda-t-elle d'un ton brusque. Non, je ne voudrais pas. Du reste, il était là, bien que tu ne l'aies pas nommé ainsi. Ou bien tu ne l'as pas remarqué... Ça ne fait rien, tout va bien. Dans huit ou quinze jours nous percerons les couches dures des profondeurs et nous trouverons le pétrole blanc. Je crois fermement que cette fois-ci nous aurons de la chance.

Marko pinçait les cordes de sa guitare et fredonnait :

O, rêve, ne me trompe pas, tu as si longtemps versé
Tes charmes dans mon cœur avide...

Il s'interrompit brusquement et dit d'une voix bourrue :

— C'est en cherchant que nous trouverons... Vous entendez : trouver et non pas perdre !

Gala ne bougea pas. Stépane baissa la tête et ne la releva que lorsque l'autobus s'arrêta près du puits.

— Ecoute, dit-il, nous partirons. Nous sommes déjà en chemin. Le Baïkal est le lac le plus profond du monde. Il est incompréhensible et peu étudié. Le Baïkal restera toujours un mystère. On peut y revenir deux fois...

Table des matières

La coupe de réveillon	3
Le père	11
La photo déchirée	15
L'ourson en peluche	18
Le crime	28
La revanche	38
Un instant de beauté	43
La bourrasque de fleurs	47
La nielle des blés	49
Le petit-fils d'autrui	53
En chemin	60
L'infidèle qui voulait être battue	64
Pour rien	68
Une chanson de noce	76
Les rhododendrons	83
Aïna	104
Youra Firmane	120
La rumeur de la verdure	128
La maison sur le mont	141
Nastounia	150
Le retour des cigognes	169
La confession	177
Le retour	182
Le testament	184
Derrière la muraille de brouillard	197
Le Baïkal	225

РОМАН ИВАНОВИЧ ИВАНЫЧУК

Новеллы

Перевод с украинского Ж. Т. Максимович

Киев,

издательство художественной литературы
«Дніпро», 1983

(На французском языке)

Редактор К. Ю. Квітницька-Рижова

Художник Д. Д. Грибов

Художній редактор О. М. Анікін

Технічний редактор О. Г. Тализіна

Коректор О. Я. Малкіна

Информ. бланк 2149

Здано до складання 10.09.82. Підписано до друку 23.02.83.
Формат 75×90¹/₃₂. Папір друкарський № 1. Гарнітура літературна. Друк високий. Ум. друк. арк. 9,375. Ум. фарб. відб. 9,375. Обл.-вид. арк. 9,962. Тираж 1500. Зам. 2—648.
Ціна 1 крб. 35 к.

Видавництво художньої літератури «Дніпро». 252601, Київ-МСП, вул. Володимирська, 42. Головне підприємство республіканського виробничого об'єднання «Поліграфкнига». 252057, Київ, вул. Довженка, 3.

